OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51577/fragment/page=0005

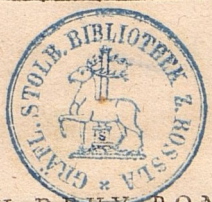
OEUVRES

COMPLETES

DE

M. DE VOLTAIRE.

TOME SIXIEME.



AUX DEUX-PONTS,

Chez SANSON et COMPAGNIE.

1791.

Universitäts- und Landesbibliothek Zweigstelle Aufläufung

u. Landesbibliothek HALLE (SAALE)

L 148

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51577/fragment/page=0008

THEATRE
COMPLET
DE
M. DE VOLTAIRE.

TOME SIXIEME,

CONTENANT

LES LOIS DE MINOS, DOM PEDRE, LES PELOPIDES ou ATRÉE ET THIESTE, IRENE, AGATHOCLE.

1791.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51577/fragment/page=0009

TABLE

DES PIECES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

LES LOIS DE MINOS, *tragédie.* Page 1

EPITRE DEDICATOIRE *à M. le duc de Richelieu.* 3

DOM PEDRE, *tragédie.* 75

EPITRE DEDICATOIRE *à M. d'Alembert.* 77

DISCOURS *historique et critique sur la tragédie de Dom Pèdre.* 89

FRAGMENT *d'un discours historique et critique sur Dom Pèdre.* 99

LES PELOPIDES ou ATRÉE ET THIESTE, *tragédie.* 161

AVERTISSEMENT *des éditeurs.* 163

FRAGMENT *d'une lettre.* 164

IRENE, *tragédie.* 217

LETTRE *de M. de Voltaire à l'académie française*, 1778. 219

AGATHOCLE, *tragédie.* 291

AVERTISSEMENT *des éditeurs.* 293

DISCOURS *prononcé avant la première représentation d'Agathocle.* 295

AVIS AU LECTEUR, *imprimé dans plusieurs éditions à la suite des tragédies.* 343

Fin de la Table du Tome sixième.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51577/fragment/page=0011

LES
LOIS DE MINOS,

TRAGEDIE.

Non représentée.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51577/fragment/page=0013

EPITRE DEDICATOIRE

A MONSEIGNEUR

LE DUC DE RICHELIEU,

PAIR ET MARÉCHAL DE FRANCE, GOUVERNEUR DE GUIENNE, PREMIER GENTILHOMME DE LA CHAMBRE DU ROI, etc.

MONSEIGNEUR,

Il y a plus de cinquante ans que vous daignez m'aimer. Je dirai à notre doyen de l'Académie, avec Varron, (car il faut toujours citer quelqu'ancien, pour en imposer aux modernes :)

Est aliquid sacri in antiquis necessitudinibus.

Ce n'est pas qu'on ne soit aussi très-invariablement attaché à ceux qui nous ont prévenu depuis par des bienfaits, et à qui nous devons une

reconnaissance éternelle; mais *antiqua necessitudo* est toujours la plus grande consolation de la vie.

La nature m'a fait votre doyen, et l'Académie vous a fait le nôtre; permettez donc qu'à de si justes titres je vous dédie une tragédie qui serait moins mauvaise, si je ne l'avais pas faite loin de vous. J'atteste tous ceux qui vivent avec moi que le feu de ma jeunesse m'a fait composer ce petit drame en moins de huit jours, pour nos amusemens de campagne; qu'il n'était point destiné au théâtre de Paris, et qu'il n'en est pas meilleur pour tout cela. Mon but était d'essayer encore si l'on pouvait faire réussir en France une tragédie profane, qui ne fut pas fondée sur une intrigue d'amour; ce que j'avais tenté autrefois dans Mérope, dans Oreste, dans d'autres pièces, et ce que j'aurais voulu toujours exécuter. Mais le libraire *Valade*, qui est sans doute un de vos beaux esprits de Paris, s'étant emparé d'un manuscrit de la pièce, selon l'usage, l'a embelli de vers composés par lui ou par ses amis, et à imprimé le tout sous mon nom, aussi proprement que cette rapsodie méritait de l'être. Ce n'est point la tragédie de *Valade* que j'ai l'honneur de vous dédier; c'est la mienne, en dépit de l'envie.

Cette envie, comme vous savez, est l'ame du monde. Elle établit son trône, pour un jour ou

deux, dans le parterre à toutes les pièces nouvelles, et s'en retourne bien vîte à la cour, où elle demeure la plus grande partie de l'année.

Vous le savez, vous, le digne disciple du maréchal *de Villars*, dans la plus brillante et la plus noble de toutes les carrières. Vous vîtes ce héros qui sauva la France, qui sut si bien faire la guerre et la paix, ne jouir de sa réputation qu'à l'âge de quatre-vingts ans.

Il fallut qu'il enterrât son siècle, pour qu'un nouveau siècle lui rendît publiquement justice. On lui reprochait jusqu'à ses prétendues richesses, qui n'approchaient pas, à beaucoup près, de celles des traitans de ces temps-là; mais ceux qui étaient si bassement jaloux de sa fortune n'osaient pas, dans le fond de leur cœur, envier sa gloire, et baissaient les yeux devant lui.

Quand son successeur vengeait la France et l'Espagne dans l'île de Minorque, l'envie ne criait-elle pas qu'il ne prendrait jamais Mahon; qu'il fallait envoyer un autre général à sa place? Et Mahon était déjà pris.

Vous fîtes des jaloux dans plus d'un genre; mais ce n'est ni au général ni au plus aimable des Français que je m'adresse ici, je ne parle qu'à mon doyen. Comme il sait le grec aussi-bien que moi, je lui citerai d'abord *Hésiode* qui, dans l'*Erga kai imerai*, connu de tous les courtisans, dit en termes formels:

Kai keramais keramai kotei, kai tektoni tekton.
Kai ptokos ptoko phdonei, kai acidon acido.

Le potier eſt ennemi du potier, le maçon du maçon: le gueux porte envie au gueux, le chanteur au chanteur.

Horace diſait plus noblement:

. . . . . *Diram qui contudit hydram,*
Comperit invidiam ſupremo fine domari.

Le vainqueur de l'hydre ne put vaincre l'envie qu'en mourant.

Boileau dit à *Racine*:

Si-tôt que d'Apollon un génie inſpiré
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent;
Ses rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent;
Et ſon trop de lumière, importunant les yeux,
De ſes propres amis lui fait des envieux.
La mort ſeule ici-bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice et l'envie,
Faire au poids du bon ſens peſer tous ſes écrits,
Et donner à ſes vers leur légitime prix.

Tout cela eſt d'un ancien uſage, et cette étiquette ſubſiſtera long-temps. Vous ſavez que je commentai *Corneille*, il y a quelques années, par une déteſtable envie; et que ce commentaire, auquel vous contribuâtes par vos généroſités, à l'exemple du roi, était fait pour accabler ce qui reſtait de la famille et du nom de ce grand homme. Vous pouvez voir dans ce commentaire que

l'abbé *d'Aubignac*, prédicateur ordinaire de la Cour, qui croyait avoir fait une pratique du théâtre et une tragédie, appelait *Corneille Mascarille*, et le traitait comme le plus mépriſable des hommes. Il ſe mettait contre lui à la tête de toute la canaille de la littérature.

Les ci-devant ſoi-diſant jéſuites accuſèrent *Racine* de cabaler pour le janſéniſme, et le firent mourir de chagrin. Aujourd'hui ſi un homme réuſſit un peu, pour quelque temps, ſes rivaux ou ceux qui prétendent l'être diſent d'abord que c'eſt une mode qui paſſera comme les pantins et les convulſions : enſuite ils prétendent qu'il n'eſt qu'un plagiaire ; enfin ils ſoupçonnent qu'il eſt athée. Ils en avertiſſent les porteurs de chaiſe de Verſailles, afin qu'ils le diſent à leurs pratiques, et que la choſe revienne à quelqu'homme bien zélé, bien morne et bien méchant, qui en fera ſon profit.

Les calomnies pleuvent ſur quiconque réuſſit. Les gens de lettres ſont aſſez comme M. *Chicaneau* et Madame la comteſſe de *Pimbêche* :

Qu'eſt-ce qu'on vous a fait ? — On m'a dit des injures.

Il y aura toujours dans la république des lettres un petit canton où cabalera le *pauvre diable* (*)

(*) Voyez la petite pièce intitulée *le Pauvre diable*.

avec ses semblables ; mais aussi, Monseigneur, il se trouvera toujours en France des ames nobles et éclairées, qui sauront rendre justice aux talens, qui pardonneront aux fautes inséparables de l'humanité, qui encourageront tous les beaux-arts. Et à qui appartiendra-t-il plus d'en être le soutien qu'au neveu de leur principal fondateur ? c'est un devoir attaché à votre nom.

C'est à vous de maintenir la pureté de notre langue qui se corrompt tous les jours ; c'est à vous de ramener la belle littérature et le bon goût, dont nous avons vu les restes fleurir encore. Il vous appartient de protéger la véritable philosophie, également éloignée de l'irréligion et du fanatisme. Quelles autres mains que les vôtres sont faites pour porter au trône les fleurs et les fruits du génie français, et pour en écarter la calomnie qui s'en approche toujours, quoique toujours chassée ? A quel autre qu'à vous les académiciens pourraient-ils avoir recours dans leurs travaux et dans leurs afflictions ? et quelle gloire pour vous, dans un âge où l'ambition est assouvie, et où les vains plaisirs ont disparu comme un songe, d'être, dans un loisir honorable, le père de vos confrères ! L'ame du grand *Armand* s'applaudirait plus que jamais d'avoir fondé l'Académie française.

Après avoir fait Oedipe et les Lois de Minos, à près de soixante années l'un de l'autre; et après avoir été calomnié et persécuté pendant ces soixante années, sans en faire que rire, je sors presqu'octogénaire, (c'est-à-dire, beaucoup trop tard,) d'une carrière épineuse, dans laquelle un goût irrésistible m'engagea trop longtemps.

Je souhaite que la scène française, élevée, dans le grand siècle de *Louis XIV* au-dessus du théâtre d'Athènes et de toutes les nations, reprenne la vie après moi; qu'elle se purge de tous les défauts que j'y ai portés, et qu'elle acquière les beautés que je n'ai pas connues.

Je souhaite qu'au premier pas que fera dans cette carrière un homme de génie, tous ceux qui n'en ont point ne s'ameutent pas pour le faire tomber, pour l'écraser dans sa chute, et pour l'opprimer par les plus absurdes impostures.

Qu'il ne soit pas mordu par les folliculaires, comme toute chair bien saine l'est par les insectes; ces insectes et ces folliculaires ne mordant que pour vivre.

Je souhaite que la calomnie ne députe point quelques-uns de ses serpens à la cour pour perdre ce génie naissant, en cas que la cour, par hasard, entende parler de ses talens.

Puiſſent les tragédies n'être déſormais ni une longue converſation partagée en cinq actes par des violons, ni un amas de ſpectacles groteſques appelé par les Anglais *show*, et par nous, *la rareté*, *la curioſité!*

Puiſſe-t-on n'y plus traiter l'amour, comme un amour de comédie dans le goût de Térence, avec déclaration, jalouſie, rûpture, et raccommodement!

Qu'on ne ſubſtitue point à ces langueurs amoureuſes des aventures incroyables et des ſentimens monſtrueux, exprimés en vers plus monſtrueux encore, et remplis de maximes dignes de *Cartouche* et de ſon ſtile.

Que dans le déſeſpoir ſecret de ne pouvoir approcher de nos grands maîtres, on n'aille pas emprunter des haillons affreux chez les étrangers, quand on a les plus riches étoffes dans ſon pays.

Que tous les vers ſoient harmonieux et bien faits; mérite abſolument néceſſaire, ſans lequel la poéſie n'eſt jamais qu'un monſtre; mérite auquel preſqu'aucun de nous n'a pu parvenir depuis *Athalie*.

Que cet art ne ſoit pas auſſi mépriſé qu'il eſt noble et difficile.

Que le *faxhal* et les *comédiens de bois* ne

faſſent pas abſolument déſerter *Cinna* et *Iphigénie*.

Que perſonne n'oſe plus ſe faire valoir par la témérité de condamner des ſpectacles approuvés, entretenus, payés par les rois très-chrétiens, par les empereurs, par tous les princes de l'Europe entière. Cette témérité ſerait auſſi abſurde que l'était la bulle *in Cœnâ Domini*, ſi ſagement ſupprimée.

Enfin, j'oſe eſpérer que la nation ne ſera pas toujours en contradiction avec elle-même ſur ce grand art, comme ſur tant d'autres choſes.

Vous aurez toujours en France des eſprits cultivés et des talens; mais tout étant devenu *lieu commun*, tout étant problématique à force d'être diſcuté, l'extrême abondance et la ſatiété ayant pris la place de l'indigence où nous étions avant le grand ſiècle, le dégoût du public ſuccédant à cette ardeur qui nous animait du temps des grands hommes; la multitude des journaux et des brochures, et des dictionnaires ſatiriques, occupant le loiſir de ceux qui pourraient s'inſtruire dans quelques bons livres utiles, il eſt fort à craindre que le goût ne reſte que chez un petit nombre d'eſprits éclairés, et que les arts ne tombent chez la nation.

C'eſt ce qui arriva aux Grecs après *Démoſthènes*, *Sophocle* et *Euripide*. Ce fut le ſort des

Romains après *Cicéron*, *Virgile* et *Horace*: ce sera le nôtre. Déjà pour un homme à talens qui s'élève, dont on est jaloux, et qu'on voudrait perdre, il sort de dessous terre mille demi-talens, qu'on accueille pendant deux jours, qu'on précipite ensuite dans un éternel oubli, et qui sont remplacés par d'autres éphémères.

On est accablé sous le nombre infini des livres faits avec d'autres livres; et dans ces nouveaux livres inutiles, il n'y a rien de nouveau que des tissus de calomnies infames, vomies par la bassesse contre le mérite.

La tragédie, la comédie, le poëme épique, la musique sont des arts véritables. On nous prodigue des leçons, des discussions sur tous ces arts; mais que le grand artiste est rare!

L'écrivain le plus méprisable et le plus bas peut dire son avis sur trois siècles, sans en connaître aucun, et calomnier lâchement, pour de l'argent, ses contemporains qu'il connaît encore moins. On le souffre, parce qu'on l'oublie: on laisse tranquillement ces colporteurs, devenus auteurs, juger les grands hommes sur les quais de Paris, comme on laisse les nouvellistes décider dans un café du destin des Etats; mais si dans cette fange un génie s'élève, il faut tout craindre pour lui.

Pardonnez-moi, Monseigneur, ces réflexions : je les soumets à votre jugement et à celui de l'Académie, dont j'espère que vous ferez longtemps l'ornement et le doyen.

Recevez, avec votre bonté ordinaire, ce témoignage du respectueux et tendre attachement d'un vieillard plus sensible à votre bienveillance qu'aux maladies dont ses derniers jours sont tourmentés.

PERSONNAGES.

TEUCER, Roi de Crète.

MERIONE, DICTIME, } Archontes.

PHARES, Grand Sacrificateur.

AZEMON, DATAME, } Guerriers de Cydonie.

ASTERIE, Captive.

UN HERAUT.

Plusieurs Guerriers cydoniens.

Suite, etc.

La scène est à Gortine, ville de Crète.

LES
LOIS DE MINOS;
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre représente les portiques d'un temple, des tours sur les côtés, des cyprès sur le devant.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

QUOI ! toujours, cher ami, ces archontes, ces grands,
Feront parler les lois pour agir en tyrans !
Minos qui fut cruel a régné sans partage ;
Mais il ne m'a laissé qu'un pompeux esclavage,
Un titre, un vain éclat, le nom de majesté,
L'appareil du pouvoir, et nulle autorité.
J'ai prodigué mon sang, je règne et l'on me brave.
Ma pitié, ma bonté pour cette jeune esclave
Semble dicter l'arrêt qui condamne ses jours ;
Si je l'avais proscrite elle aurait leur secours.
Tel est l'esprit des grands, depuis que la naissance
A cessé de donner la suprême puissance.
Jaloux d'un vain honneur, mais qu'on peut partager,
Ils n'ont choisi des rois que pour les outrager.

DICTIME.

Ce trône a ſes périls ; je les connais ſans doute ;
Je les ai vus de près ; je ſais ce qu'il en coûte.
J'aimais Idoménée, il mourut exilé,
En pleurant ſur un fils par lui-même immolé.
Par le ſang de ce fils, il crut plaire à la Crète.
Mais comment ſubjuguer la fureur inquiète
De ce peuple inconſtant, orageux, égaré,
Vive image des mers dont il eſt entouré ?
Ses flots ſont élevés, mais c'eſt contre le trône ;
Une ſombre tempête en tout temps l'environne.
Le ſort vous a réduit à combattre à la fois
Les durs Cydoniens et vos jaloux Crétois,
Les uns dans les conſeils, les autres par les armes ;
Et chaque inſtant pour vous redouble nos alarmes :
Hélas ! des meilleurs rois c'eſt ſouvent le deſtin ;
Leurs pénibles travaux ſe ſuccèdent ſans fin.
Mais que votre pitié pour cette infortunée,
Par le cruel Pharès à mourir condamnée,
N'ait pas à votre exemple attendri tous les cœurs ;
Que ce ſaint homicide ait des approbateurs,
Qu'on ait juſtifié cet uſage exécrable,
C'eſt-là ce qui m'étonne ; et cette horreur m'accable.

TEUCER.

Que veux-tu ! ces guerriers ſous les armes blanchis,
Vieux ſuperſtitieux aux meurtres endurcis,
Deſtructeurs des remparts où l'on gardait Hélène,
Ont vu d'un œil tranquille égorger Polixène.
Ils redoutaient Calchas Ils tremblent à mes yeux
Sous un Calchas nouveau, plus implacable qu'eux.
Tel eſt l'aveuglement dont la Grèce eſt frappée :
Elle eſt encore barbare, et de ſon ſang trempée ;

A des dieux destructeurs elle offre ses enfans :
Ses fables sont nos lois, ses dieux sont nos tyrans.
Thèbes, Mycène, Argos, vivront dans la mémoire;
D'illustres attentats ont fait toute leur gloire.
La Grèce a des héros, mais injustes, cruels,
Insolens dans le crime, et tremblans aux autels.
Ce mélange odieux m'inspire trop de haine.
Je chéris la valeur, mais je la veux humaine.
Ce sceptre est un fardeau trop pesant pour mon bras,
S'il le faut soutenir par des assassinats.
Je suis né trop sensible; et mon ame attendrie
Se soulève aux dangers de la jeune Astérie.
J'admire son courage, et je plains sa beauté.
Ami, je crains les dieux; mais dans ma piété
Je croirais outrager leur suprême justice,
Si je pouvais offrir un pareil sacrifice.

DICTIME.

On dit que de Cydon les belliqueux enfans
Du fond de leurs forêts viendront dans peu de temps
Racheter leurs captifs, et surtout cette fille
Que le sort des combats arrache à sa famille.
On peut traiter encore; et peut-être qu'un jour,
De la paix parmi nous le fortuné retour
Adoucirait nos mœurs, à mes yeux plus atroces
Que ces fiers ennemis qu'on nous peint si féroces.
Nos Grecs sont bien trompés; je les crois glorieux
De cultiver les arts, et d'inventer des dieux.
Cruellement séduits par leur propre imposture,
Ils ont trouvé des arts, et perdu la nature.
Ces durs Cydoniens dans leurs antres profonds,
Sans autels et sans trône, errans et vagabonds;
Mais libres, mais vaillans, francs, généreux, fidèles,
Peut-être ont mérité d'être un jour nos modèles :

La nature eſt leur règle, et nous la corrompons.

TEUCER.

Quand leur chef paraîtra, nous les écouterons.
Les archontes et moi, ſelon nos lois antiques,
Donnerons audience à ces hommes ruſtiques.
Reçois-les. Et ſur-tout qu'ils puiſſent ignorer
Les ſacrés attentats qu'on oſe préparer.
Je ne te cèle point combien mon ame émue
De ces Cydoniens abhorre l'entrevue.
Je hais, je dois haïr ces ſauvages guerriers,
De ma famille entière inſolens meurtriers.
J'ai peine à contenir cette horreur qu'ils m'inſpirent;
Mais ils offrent la paix où tous mes vœux aſpirent:
J'étoufferai la voix de mes reſſentimens,
Je vaincrai mes chagrins qui reſiſtaient au temps:
Il en coûte à mon cœur; tu connais ſa bleſſure;
Ils vont renouveler ma perte et mon injure.
Mais faut-il en punir un objet innocent?
Livrerai-je Aſtérie à la mort qui l'attend!
On vient. Puiſſent les dieux, que ma juſtice implore,
Ces dieux trop mal ſervis, ces dieux qu'on déshonore,
Inſpirer la clémence, accorder à mes vœux
Une loi moins cruelle et moins indigne d'eux!

SCENE II.

TEUCER, DICTIME: *le pontife* PHARÈS *avance avec le ſacrificateur à ſa droite: le roi eſt à ſa gauche, accompagné des archontes de la Crète.*

PHARÈS *au roi et aux archontes.*

Prenez place, Seigneurs, au temple de Gortine.
Adorez et vengez la puiſſance divine.

(Ils montent sur une estrade, et s'asseyent dans le même ordre. Pharès continue.

Prêtres de Jupiter, organes de ses lois,
Confidens de nos dieux. Et vous, roi des Crétois,
Vous, archontes vaillans qui marchez à la guerre
Sous les drapeaux sacrés du maître du tonnerre,
Voici le jour de sang, ce jour si solemnel,
Où je dois présenter aux marches de l'autel
L'holocauste attendu que notre loi commande.
De sept ans en sept ans nous devons en offrande
Une jeune captive aux mânes des héros;
Ainsi dans ses décrets nous l'ordonna Minos,
Quand lui-même il vengeait sur les enfans d'Egée
La majesté des dieux, et la mort d'Androgée.
Nos suffrages, Teucer, vous ont donné son rang;
Vous ne le tenez point des droits de votre sang.
Nous vous avons choisi quand par Idoménée
L'île de Jupiter se vit abandonnée.
Soyez digne du trône où vous êtes monté,
Soutenez de nos lois l'inflexible équité.
Jupiter veut le sang de la jeune captive
Qu'en nos derniers combats on prit sur cette rive.
On la croit de Cydon. Ces peuples odieux
Ennemis de nos lois, et proscrits par nos dieux
Des repaires sanglans de leurs antres sauvages,
Ont cent fois de la Crète infesté les rivages:
Toujours en vain punis, ils ont toujours brisé
Le joug de l'esclavage à leur tête imposé.

(à Teucer.)

Rempliſſez à la fin votre juste vengeance.
Une épouse, une fille à peine en son enfance,
Aux champs de Bérécinthe, en vos premiers combats,
Sous leurs toits embrasés mourantes dans vos bras,

Demandent à grands cris qu'on appaise leurs mânes.
Exterminez, grands Dieux, tous ces peuples profanes;
Le vil sang d'une esclave à nos autels versé
Est d'un bien faible prix pour le ciel offensé.
C'est du moins un tribut que l'on doit à mon temple;
Et la terre coupable a besoin d'un exemple.

TEUCER.

Vrais soutiens de l'Etat, guerriers victorieux,
Favoris de la gloire, et vous, Prêtres des dieux,
Dans cette longue guerre, où la Crète est plongée,
J'ai perdu ma famille, et ce fer l'a vengée.
Je pleure encor sa perte; un coup aussi cruel
Saignera pour jamais dans ce cœur paternel.
J'ai dans les champs d'honneur immolé mes victimes;
Le meurtre et le carnage alors sont légitimes.
Nul ne m'enseignera ce que mon bras vengeur
Devait à ma famille, à l'Etat, à mon cœur.
Mais l'autel ruisselant du sang d'une étrangère
Peut-il servir la Crète et consoler un père?
Plût aux dieux que Minos, ce grand législateur,
De notre république auguste fondateur,
N'eût jamais commandé de pareils sacrifices!
L'homicide en effet rend-il les dieux propices?
Avons-nous plus d'Etats, de trésors et d'amis
Depuis qu'Idoménée eut égorgé son fils?
Guerriers, c'est par vos mains qu'aux feux vengeurs en proie
J'ai vu tomber les murs de la superbe Troye.
Nous répandons le sang des malheureux mortels,
Mais c'est dans les combats, et non point aux autels.
Songez que de Calchas et de la Grèce unie
Le ciel n'accepta point le sang d'Iphigénie.

Ah ! si pour nous venger le glaive est dans nos mains,
Cruels aux champs de Mars, ailleurs soyons humains.
Ne peut-on voir la Crète heureuse et florissante
Que par l'assassinat d'une fille innocente ?
Les enfans de Cydon seront-ils plus soumis ?
Sans en être plus craints nous serons plus haïs.
Au souverain des dieux rendons un autre hommage ;
Méritons ses bontés, mais par notre courage ;
Vengeons-nous, combattons, qu'il seconde nos coups ;
Et vous, Prêtres des dieux, faites des vœux pour nous.

PHARÈS.

Nous les formons ces vœux ; mais ils sont inutiles
Pour les esprits altiers et les cœurs indociles.
La loi parle, il suffit. Vous n'êtes en effet
Que son premier organe et son premier sujet ;
C'est Jupiter qui règne. Il veut qu'on obéisse ;
Et ce n'est pas à vous de juger sa justice.
S'il daigna devant Troye accorder un pardon
Au sang que dans l'Aulide offrait Agamemnon,
Quand il veut, il fait grâce. Ecoutez en silence
La voix de sa justice ou bien de sa clémence ;
Il commande à la terre, à la nature, au sort,
Il tient entre ses mains la naissance et la mort.
Quel nouvel intérêt vous agite et vous presse ?
Nul de nous ne montra ces marques de faiblesse
Pour le dernier objet qui fut sacrifié.
Nous ne connaissons point cette fausse pitié.
Vous voulez que Cydon cède au joug de la Crète ;
Portez celui des dieux dont je suis l'interprète :
Mais voici la victime.

(On amène Astérie couronnée de fleurs et enchaînée.)

SCENE III.

Les perſonnages précédens, ASTERIE.

DICTIME.

A SON aſpect, Seigneur,
La pitié qui vous touche a pénétré mon cœur.
Que dans la Grèce encore il eſt de barbarie!
Que ma triſte raiſon gémit ſur ma patrie!

PHARÈS.

Captive des Crétois, remiſe entre mes mains,
Avant d'entendre ici l'arrêt de tes deſtins,
C'eſt à toi de parler, et de faire connaître
Quel eſt ton nom, ton rang, quels mortels t'ont fait naître.

ASTERIE.

Je veux bien te répondre. Aſtérie eſt mon nom,
Ma mère eſt au tombeau; le vieillard Azémon,
Mon digne et tendre père a, dès mon premier âge,
Dans mon cœur qu'il forma fait paſſer ſon courage.
De rang je n'en ai point. La fière égalité
Eſt notre heureux partage et fait ma dignité.

PHARÈS.

Sais-tu que Jupiter ordonne de ta vie?

ASTERIE.

Le Jupiter de Crète aux yeux de ma patrie
Eſt un fantôme vain que ton impiété
Fait ſervir de prétexte à ta férocité.

PHARÈS.

Apprends que ton trépas, qu'on doit à tes blaſphèmes,
Eſt déjà préparé par mes ordres ſuprêmes.

ASTERIE.

Je le sais, de ma mort indigne et lâche auteur,
Je le sais inhumain; mais j'espère un vengeur.
Tous mes concitoyens sont justes et terribles;
Tu les connais, tu sais s'ils furent invincibles.
Les foudres de ton dieu, par une aigle portés,
Ne te sauveront pas de leurs traits mérités.
Lui-même, s'il existe, et s'il régit la terre,
S'il naquit parmi vous, s'il lance le tonnerre,
Il saura bien sur toi, monstre de cruauté,
Venger son divin nom si long-temps insulté.
Puisse tout l'appareil de ton infame fête,
Tes couteaux, ton bûcher, retomber sur ta tête!
Puisse le temple horrible où mon sang va couler
Sur ma cendre, sur toi, sur les tiens s'écrouler!
Périsse ta mémoire! et s'il faut qu'elle dure
Qu'elle soit en horreur à toute la nature!
Qu'on abhorre ton nom, qu'on déteste tes dieux;
Voilà mes vœux, mon culte et mes derniers adieux.

Et toi que l'on dit roi, toi qui passes pour juste,
Toi dont un peuple entier chérit l'empire auguste,
Et qui du tribunal où les lois t'ont porté
Sembles tourner sur moi des yeux d'humanité,
Plains-tu mon infortune en voulant mon supplice?
Non, de mes assassins tu n'es pas le complice.

MERIONE, *archonte, à Teucer.*

On ne peut faire grâce, et votre autorité
Contre un usage antique, et par-tout respecté,
Oppoferait, Seigneur, une force impuissante.

TEUCER.

Que je livre au trépas sa jeunesse innocente!....

MERIONE.

Il faut du sang au peuple, et vous le connaissez.
Ménagez ses abus, fussent-ils insensés.
La loi qui vous révolte est injuste peut-être;
Mais en Crète elle est sainte; et vous n'êtes pas maître
De secouer un joug dont l'Etat est chargé.
Tout pouvoir a sa borne, et cède au préjugé.

TEUCER.

Quand il est trop barbare il faut qu'on l'abolisse.

MERIONE.

Respectons plus Minos.

TEUCER.

Aimons plus la justice.
Et pourquoi dans Minos voulez-vous révérer
Ce que dans Busiris on nous vit abhorrer?
Oui, j'estime en Minos le guerrier politique,
Mais je déteste en lui le maître tyrannique.
Il obtint dans la Crète un absolu pouvoir;
Je suis moins roi que lui; mais je crois mieux valoir:
En un mot, à mes yeux votre offrande est un crime.
(*à Dictine.*)
Viens, suis-moi.

PHARÈS *se lève, les sacrificateurs aussi, et descendent de l'estrade.*

Qu'aux autels on traîne la victime.

TEUCER.

Vous osez!...

SCENE IV.

SCENE IV.

Les personnages précédens. UN HERAUT *arrive le caducée à la main. Le roi, les archontes, les sacrificateurs sont debout.*

LE HERAUT.

De Cydon les nombreux députés
Ont marché vers nos murs, et s'y sont présentés.
De l'olivier sacré les branches pacifiques,
Symbole de concorde, ornent leurs mains rustiques.
Ils disent que leur chef est parti de Cydon,
Et qu'il vient des captifs apporter la rançon.

PHARÈS.

Il n'est point de rançon quand le ciel fait connaître
Qu'il demande à nos mains un sang dont il est maître.

TEUCER.

La loi veut qu'on diffère. Elle ne souffre pas
Que l'étendard de paix et celui du trépas
Etalent à nos yeux un coupable assemblage.
Aux droits des nations nous ferions trop d'outrage.
Nous devons distinguer (si nous avons des mœurs)
Le temps de la clémence, et le temps des rigueurs.
C'est par-là que le ciel, si l'on en croit nos sages,
Des malheureux humains attira les hommages.
Ce ciel peut-être enfin lui veut sauver le jour.
Allez, qu'on la ramène en cette même tour
Que je tiens sous ma garde et dont on l'a tirée
Pour être en holocauste à vos glaives livrée.
Sénat, vous apprendrez un jour à pardonner.

ASTERIE.

Je te rends grâce, ô Roi! si tu veux m'épargner
Mon supplice est injuste autant qu'épouvantable;
Et quoique j'y portasse un front inaltérable,
Quoiqu'aux lieux où le ciel a daigné me nourrir,
Nos premières leçons soient d'apprendre à mourir,
Le jour m'est cher... hélas! mais s'il faut que je meure,
C'est une cruauté que d'en différer l'heure.

(on l'emmène.)

TEUCER.

Le conseil est rompu. Vous, braves combattans,
Croyez que de Cydon les farouches enfans
Pourront mal-aisément désarmer ma colère.
Si je vois en pitié cette jeune étrangère,
Le glaive que je porte est toujours suspendu
Sur ce peuple ennemi par qui j'ai tout perdu.
Je sais qu'on doit punir comme on doit faire grace,
Protéger la faiblesse, et réprimer l'audace;
Tels sont mes sentimens. Vous pouvez décider
Si j'ai droit à l'honneur d'oser vous commander;
Et si j'ai mérité ce trône qu'on m'envie.
Allez, blâmez le roi, mais aimez la patrie:
Servez-la. Mais sur-tout si vous craignez les dieux,
Apprenez d'un monarque à les connaître mieux.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DICTIME, DATAME, Gardes.
Les Cydoniens dans le fond.

DICTIME.

Où sont ces députés envoyés à mon maître?
Qu'on les fasse approcher; mais je les vois paraître.
Quel est celui de vous dont Datame est le nom?

DATAME.

C'est moi.

DICTIME.

Quel est celui qui porte une rançon,
Et qui croit, par des dons aux Crétois inutiles,
Racheter des captifs enfermé dans nos villes?...

DATAME.

Nous ne rougissons pas de proposer la paix.
Je l'aime; je la veux, sans l'acheter jamais.
Le vieillard Azémon, que mon pays révère,
Qui m'instruisit à vaincre, et qui me sert de père,
S'est chargé, m'a-t-il dit, de mettre un digne prix
A nos concitoyens par les vôtres surpris.
Nous venons les tirer d'un infame esclavage;
Nous venons pour traiter.

DICTIME.

Est-il ici?

DATAME.

Son âge
A retardé sa course; et je puis en son nom
De la belle Astérie annoncer la rançon.

Du sommet des rochers qui divisent les nues
J'ai volé, j'ai franchi des routes inconnues;
Tandis que ce vieillard, qui nous suivra de près,
A percé les détours de nos vastes forêts:
Par le fardeau des ans sa marche est ralentie.

DICTIME.

Il apporte, dis-tu, la rançon d'Astérie?

DATAME.

Oui. J'ignore à ton roi ce qu'il peut présenter:
Cydon ne produit rien qui puisse vous flatter.
Vous allez ravir l'or au sein de la Colchide:
Le ciel nous a privés de ce métal perfide.
Dans notre pauvreté que pouvons-nous offrir?

DICTIME.

Votre cœur et vos bras, dignes de nous servir.

DATAME.

Il ne tiendrait qu'à vous. Long-temps nos adversaires,
Si vous l'aviez voulu, nous aurions été frères.
Ne prétendez jamais parler en souverains.
Remettez, dès ce jour, Astérie en nos mains.

DICTIME.

Sais-tu quel est son sort?

DATAME.

Elle me fut ravie.
A peine ai-je touché cette terre ennemie:
J'arrive; je demande Astérie à ton roi,
A tes dieux, à ton peuple, à tout ce que je voi.
Je viens ou la reprendre ou périr avec elle.
Une Hélène coupable, une illustre infidelle
Arma dix ans vos Grecs indignement séduits;
Une cause plus juste ici nous a conduits.
Nous vous redemandons la vertu la plus pure.
Rendez-moi mon seul bien; réparez mon injure.

Tremblez de m'outrager. Nous avons tous promis
D'être jusqu'au tombeau vos plus grands ennemis;
Nous mourrons dans les murs de nos cités en flammes,
Sur les corps expirans de vos fils, de vos femmes.....
(*à Dictime.*)
Guerrier, qui que tu sois, c'est à toi de savoir
Ce que peut le courage armé du désespoir.
Tu nous connais : préviens le malheur de la Crète.

DICTIME.

Nous savons réprimer cette audace indiscrète.
J'ai pitié de l'erreur qui paraît t'emporter.
Tu demandes la paix, et viens nous insulter.
Calme tes vains transports; apprends, jeune barbare,
Que pour toi, pour les tiens, mon prince se déclare;
Qu'il épargne souvent le sang qu'on veut verser;
Qu'il punit à regret; qu'il sait récompenser;
Qu'intrépide aux combats, clément dans la victoire,
Il préfère sur-tout la justice à la gloire.
Mérite de lui plaire.

DATAME.

Et quel est donc ce roi?
S'il est grand, s'il est bon, que ne vient-il à moi?
Que ne me parle-t-il?... La vertu persuade.
Je veux l'entretenir.

DICTIME.

Le chef de l'ambassade
Doit paraître au Sénat avec tes compagnons.
Il faut se conformer aux lois des nations.

DATAME.

Est-ce ici son palais?

DICTIME.

Non : ce vaste édifice
Est le temple, où des dieux j'ai prié la justice

De détourner de nous les fléaux destructeurs;
D'éclairer les humains, de les rendre meilleurs.
Minos bâtit ces murs fameux dans tous les âges;
Et cent villes de Crète y portent leurs hommages.

DATAME.

Qui? Minos? ce grand fourbe, et ce roi si cruel?
Lui, dont nous détestons et le trône et l'autel;
Qui les teignit de sang? lui, dont la race impure,
Par des amours affreux, étonna la nature?
Lui, qui du poids des fers nous voulut écraser,
Et qui donna des lois pour nous tyranniser?
Lui, qui du plus pur sang, que votre Grèce honore,
Nourrit sept ans ce monstre appelé Minotaure?
Lui, qu'enfin vous peignez, dans vos mensonges vains,
Au bord de l'Achéron, jugeant tous les humains;
Et qui ne mérita, par ses fureurs impies,
Que d'éternels tourmens sous les mains des furies?
Parle: est-ce là ton sage, est-ce là ton héros?
Crois-tu nous effrayer à ce nom de Minos?
Oh! que la renommée est injuste et trompeuse!
Sa mémoire à la Grèce est encor précieuse;
Ses lois et ses travaux sont par nous abhorrés.
On méprise en Cydon ce que vous adorez,
On y voit en pitié les fables ridicules
Que l'imposture étale à vos peuples crédules.

DICTIME.

Tout peuple a ses abus; et les nôtres sont grands:
Mais nous avons un prince ennemi des tyrans,
Ami de l'équité, dont les lois salutaires
Aboliront bientôt tant de lois sanguinaires.
Prends confiance en lui, sois sûr de ses bienfaits:
Je jure par les dieux....

DATAME.

Ne jure point; promets....
Promets-nous que ton roi ſera juſte et ſincère;
Qu'il rendra dès ce jour Aſtérie à ſon père....
De ſes autres bienfaits nous pouvons le quitter.
Nous n'avons rien à craindre et rien à ſouhaiter.
La nature pour nous fut aſſez bienfeſante:
Aux creux de nos vallons ſa main toute-puiſſante
A prodigué ſes biens pour prix de nos travaux.
Nous poſſédons les airs, et la terre et les eaux:
Que nous faut-il de plus? Brillez dans vos cent villes
De l'éclat faſtueux de vos arts inutiles.
La culture des champs, la guerre ſont nos arts;
L'enceinte des rochers a formé nos remparts.
Nous n'avons jamais eu, nous n'aurons point de maître.
Nous voulons des amis, méritez-vous de l'être?

DICTIME.

Oui, Teucer en eſt digne; oui peut-être aujourd'hui
En le connaiſſant mieux vous combattrez pour lui.

DATAME.

Nous!

DICTIME.

Vous-même. Il eſt temps que nos haines finiſſent;
Que pour leur intérêt nos deux peuples s'uniſſent:
Je ne te réponds pas que ta dure fierté
Ne puiſſe de mon roi bleſſer la dignité;
(*à ſa ſuite.*)
Mais il l'eſtimera. Vous, allez: qu'on prépare
Ce que les champs de Crète ont produit de plus rare;
Qu'on traite avec reſpect ces guerriers généreux.
(*ils ſortent.*)
Puiſſent tous les Crétois penſer un jour comme eux!

Que leur franchise est noble, ainsi que leur courage!
Le lion n'est point né pour souffrir l'esclavage.
Qu'ils soient nos alliés et non pas nos sujets;
Leur mâle liberté peut servir nos projets.
J'aime mieux leur audace et leur candeur hautaine
Que les lois de la Crète, et tous les arts d'Athène.

SCENE II.

TEUCER, DICTIME, Gardes.

TEUCER.

Il faut prendre un parti; ma triste nation
N'écoute que la voix de la sédition.
Ce Sénat orgueilleux contre moi se déclare.
On affecte ce zèle implacable et barbare
Que toujours les méchans feignent de posséder,
A qui souvent les rois sont contraints de céder.
J'entends de mes rivaux la funeste industrie
Crier de tous côtés religion, patrie!
Tous prêts à m'accuser d'avoir trahi l'Etat,
Si je m'oppose encore à cet assassinat.
Le nuage grossit; et je vois la tempête
Qui sans doute à la fin tombera sur ma tête.

DICTIME.

J'oserais proposer, dans ces extrêmités,
De vous faire un appui des mêmes révoltés,
Des mêmes habitans de l'âpre Cydonie,
Dont nous pourrions guider l'impétueux génie.
Fiers ennemis d'un joug qu'ils ne peuvent subir,
Mais amis généreux, ils pourraient nous servir.
Il en est un sur-tout, dont l'ame noble et fière
Connaît l'humanité dans son audace altière:

Il a pris sur les siens, égaux par la valeur,
Ce secret ascendant que se donne un grand cœur:
Et peu de nos Crétois ont connu l'avantage
D'atteindre à sa vertu, quoique dure et sauvage.
Si de pareils soldats pouvaient marcher sous vous,
On verrait tous ces grands si puissans, si jaloux
De votre autorité qu'ils osent méconnaître,
Porter le joug paisible, et chérir un bon maître.
Nous voulions asservir des peuples généreux;
Fesons mieux, gagnons-les; c'est-là régner sur eux.

TEUCER.

Je le sais. Ce projet peut sans doute être utile;
Mais il ouvre la porte à la guerre civile.
A ce remède affreux faut-il m'abandonner?
Faut-il perdre l'Etat pour le mieux gouverner?
Je veux sauver les jours d'une jeune barbare.
Du sang des citoyens serai-je moins avare?
Il le faut avouer: je suis bien malheureux!
N'ai-je donc des sujets que pour m'armer contr'eux?
Pilote environné d'un éternel orage,
Ne pourrai-je obtenir qu'un illustre naufrage?
Ah! je ne suis pas roi, si je ne fais le bien.

DICTIME.

Quoi donc, contre les lois la vertu ne peut rien!
Le préjugé fait tout! Pharès impitoyable
Maintiendra, malgré vous, cette loi détestable!
Il domine au sénat! On ne veut désormais
Ni d'offres de rançon, ni d'accord, ni de paix!

TEUCER.

Quel que soit son pouvoir, et l'orgueil qui l'anime,
Va, le cruel du moins n'aura point sa victime;
Va, dans ces mêmes lieux profanés si long-temps,
J'arracherai leur proie à ces monstres sanglans.

DICTIME.

Puissiez-vous accomplir cette sainte entreprise !

TEUCER.

Il faut bien qu'à la fin le ciel la favorise.
Et lorsque les Crétois, un jour plus éclairés,
Auront enfin détruit ces attentats sacrés,
(Car il faut les détruire, et j'en aurai la gloire.)
Mon nom respecté d'eux vivra dans la mémoire.

DICTIME.

La gloire vient trop tard, et c'est un triste sort.
Qui n'est de ses bienfaits payé qu'après la mort,
Obtint-il des autels, est encor trop à plaindre.

TEUCER.

Je connais, cher ami, tout ce que je dois craindre ;
Mais il faut bien me rendre à l'ascendant vainqueur
Qui parle en sa défense, et domine en mon cœur.
Gardes, qu'en ma présence à l'instant on conduise
Cette Cydonienne entre nos mains remise.
(*les Gardes sortent.*)
Je prétends lui parler, avant que dans ce jour
On ose l'arracher du fond de cette tour,
Et la rendre au cruel armé pour son supplice,
Qui presse au nom des dieux ce sanglant sacrifice.
Demeure : la voici. Sa jeunesse, ses traits
Toucheraient tous les cœurs, hors celui de Pharès.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, ASTERIE, Gardes.

ASTERIE.

QUE prétend-on de moi ? quelle rigueur nouvelle,
Après votre promeſſe, à la mort me rappelle ?
Allume-t-on les feux qui m'étaient deſtinés ?
O Roi ! vous m'avez plainte, et vous m'abandonnez !

TEUCER.

Non : je veille ſur vous, et le ciel me ſeconde.

ASTERIE.

Pourquoi me tirez-vous de ma priſon profonde ?

TEUCER.

Pour vous rendre au climat qui vous donna le jour.
Vous reverrez en paix votre premier ſéjour.
Malheureuſe étrangère et reſpectable fille,
Que la guerre arracha du ſein de ſa famille,
Souvenez-vous de moi, loin de ces lieux cruels.
Soyez prête à partir.... Oubliez nos autels....
Une eſcorte fidelle aura ſoin de vous ſuivre.
Vivez.... Qui mieux que vous a mérité de vivre ?

ASTERIE.

Ah ! Seigneur ! ah mon roi ! je tombe à vos genoux :
Tout mon cœur qui m'échappe a volé devant vous.
Image des vrais dieux, qu'ici l'on déshonore,
Recevez mon encens : en vous je les adore.
Vous ſeul, vous m'arrachez aux monſtres infernaux,
Qui me parlant en dieux n'étaient que mes bourreaux.
Malgré ma juſte horreur de ſervir ſous un maître,
Eſclave auprès de vous, je me plairais à l'être.

TEUCER.

Plus je l'entends parler, plus je suis attendri....
Est-il vrai qu'Azémon, ce père si chéri,
Qui près de son tombeau vous regrette et vous pleure,
Pour venir vous reprendre a quitté sa demeure ?

ASTERIE.

On le dit. J'ignorais, au fond de ma prison,
Ce qui s'est pu passer dans ma triste maison.

TEUCER.

Savez-vous que Datame, envoyé par un père,
Venait nous proposer un traité salutaire,
Et que des jours de paix pouvaient être accordés ?

ASTERIE.

Datame ? lui, Seigneur ! que vous me confondez !
Il ferait dans les mains du Sénat de la Crète ?
Parmi mes assassins ?

TEUCER.

Dans votre ame inquiéte
J'ai porté, je le vois, de trop sensibles coups.
Ne craignez rien pour lui. Serait-il votre époux ?
Vous ferait-il promis ? est-ce un parent, un frère ?
Parlez : son amitié m'en deviendra plus chère.
Plus on vous opprima, plus je veux vous servir.

ASTERIE.

De quelle ombre de joie, hélas ! puis-je jouir ?
Qui vous porte à me tendre une main protectrice !
Quels dieux en ma faveur ont parlé ?

TEUCER.

La justice.

ASTERIE.

Les flambeaux de l'hymen n'ont point brillé pour moi,
Seigneur; Datame m'aime, et Datame a ma foi.

Nos fermens sont communs, et ce nœud vénérable
Est plus sacré pour nous et plus inviolable
Que tout cet appareil formé dans vos Etats
Pour asservir des cœurs qui ne se donnent pas.
Le mien n'est plus à moi. Le généreux Datame
Allait me rendre heureuse en m'obtenant pour femme,
Quand vos lâches soldats, qui dans les champs de Mars
N'oseraient sur Datame arrêter leurs regards,
Ont ravi, loin de lui, des enfans sans défense,
Et devant vos autels ont traîné l'innocence :
Ce sont-là les lauriers dont ils se sont couverts.
Un prêtre veut mon sang, et j'étais dans ses fers.

TEUCER.

Ses fers !... ils sont brisés, n'en soyez point en doute ;
C'est pour lui qu'ils sont faits. Et si le ciel m'écoute,
Il peut tomber un jour aux pieds de cet autel
Où sa main veut sur vous porter le coup mortel.
Je vous rendrai l'époux dont vous êtes privée,
Et pour qui du trépas ses dieux vous ont sauvée ;
Il vous suivra bientôt : Rentrez. Que cette tour,
De la captivité jusqu'ici le séjour,
Soit un rempart du moins contre la barbarie.
On vient. Ce sera peu d'assurer votre vie ;
J'abolirai nos lois, ou j'y perdrai le jour.

ASTERIE.

Ah ! que vous méritez, Seigneur, une autre cour,
Des sujets plus humains, un culte moins barbare !

TEUCER.

Allez : avec regret de vous je me sépare ;
Mais de tant d'attentats, de tant de cruauté
Je dois venger mes dieux, vous et l'humanité.

ASTERIE.

Je vous crois ; et de vous je ne puis moins attendre.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME, MERIONE.

MERIONE.

SEigneur, sans passion pourrez-vous bien m'entendre?

TEUCER.

Parlez.

MERIONE.

Les factions ne me gouvernent pas;
Et vous savez assez que dans nos grands débats
Je ne me suis montré le fauteur ni l'esclave
Des sanglans préjugés d'un peuple qui vous brave.
Je voudrais, comme vous, exterminer l'erreur
Qui séduit sa faiblesse, et nourrit sa fureur.
Vous pensez arrêter d'une main courageuse
Un torrent débordé dans sa course orageuse:
Il vous entraînera; je vous en averti.
Pharès a pour sa cause un violent parti;
Et d'autant plus puissant contre le diadème
Qu'il croit servir le ciel, et vous venger vous-même.
„ Quoi! dit-il, dans nos champs la fille de Teucer
„ A son père arrachée, expira sous le fer;
„ Et du sang le plus vil indignement avare,
„ Teucer dénaturé respecte une barbare!...
„ Lui seul est inhumain: seul, à la cruauté
„ Dans son cœur insensible il joint l'impiété.
„ Il veut parler en roi, quand Jupiter ordonne:
„ L'encensoir du pontife offense sa couronne.
„ Il outrage à la fois la nature et le ciel,
„ Et contre tout l'empire il se rend criminel...

Il dit; et vous jugez si ces accens terribles
Retentiront long-temps sur ces ames flexibles,
Dont il peut exciter ou calmer les transports,
Et dont son bras puissant gouverne les ressorts.

TEUCER.

Je vois qu'il vous gouverne, et qu'il sut vous séduire.
M'apportez-vous son ordre, et pensez-vous m'instruire?

MERIONE.

Je vous donne un conseil.

TEUCER.

Je n'en ai pas besoin.

MERIONE.

Il vous serait utile.

TEUCER.

Epargnez-vous ce soin.
Je sais prendre sans vous conseil de ma justice.

MERIONE.

Elle peut sous vos pas creuser un précipice.
Tout noble dans notre ile a le droit respecté
De s'opposer d'un mot à toute nouveauté.

TEUCER.

Quel droit!

MERIONE.

Notre pouvoir balance ainsi le vôtre;
Chacun de nos égaux est un frein l'un à l'autre.

TEUCER.

Oui, je le sais; tout noble est tyran tour à tour.

MERIONE.

De notre liberté condamnez-vous l'amour?

TEUCER.

Elle a toujours produit le public esclavage.

MERIONE.

Nul de nous ne peut rien, s'il lui manque un suffrage.

TEUCER.

La discorde éternelle est la loi des Crétois.

MERIONE.

Seigneur, vous l'approuviez, quand de vous on fit choix.

TEUCER.

Je la blâmais dès-lors. Enfin, je la déteste;
Soyez sûr qu'à l'Etat elle sera funeste.

MERIONE.

Au moins, jusqu'à ce jour elle en fut le soutien;
Mais vous parlez en prince.

TEUCER.

En homme, en citoyen;
Et j'agis en guerrier, quand mon honneur l'exige:
A ce dernier parti gardez qu'on ne m'oblige.

MERIONE.

Vous pourriez hasarder, dans ces dissentions,
De véritables droits pour des prétentions.....
Consultez mieux l'esprit de notre république.

TEUCER.

Elle a trop consulté la licence anarchique.

MERIONE.

Seigneur, entr'elle et vous marchant d'un pas égal,
Autrefois votre ami, jamais votre rival,
Je vous parle en son nom.

TEUCER.

Je réponds, Mérione,
Au nom de la nature, et pour l'honneur du trône.

MERIONE.

Nos lois...

TEUCER.

TEUCER.

Laissez vos lois; elles me font horreur:
Vous devriez rougir d'être leur protecteur.

MERIONE.

Proposez une loi plus humaine et plus sainte;
Mais ne l'imposez pas. Seigneur, point de contrainte.
Vous révoltez les cœurs; il faut persuader.
La prudence et le temps pourront tout accorder.

TEUCER.

Que le prudent me quitte, et le brave me suive.
Il est temps que je règne, et non pas que je vive.

MERIONE.

Régnez; mais redoutez les peuples et les grands.

TEUCER.

Ils me redouteront. Sachez que je prétends
Etre impunément juste, et vous apprendre à l'être.
Si vous ne m'imitez, respectez votre maître...
Et nous allons, Dictime, assembler nos amis,
S'il en reste à des rois insultés et trahis.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DATAME, CYDONIENS.

DATAME.

PENSENT-ILS m'éblouir par la pompe royale,
Par ce faste imposant que la richesse étale ?
Croit-on nous amollir ? ces palais orgueilleux
Ont de leur appareil effarouché mes yeux.
Ce fameux labyrinthe, où la Grèce raconte
Que Minos autrefois ensevelit sa honte,
N'est qu'un repaire obscur, un spectacle d'horreur.
Ce temple où Jupiter avec tant de splendeur
Est descendu, dit-on, du haut de l'empirée,
N'est qu'un lieu de carnage à sa première entrée ;
Et les fronts de béliers égorgés et sanglans
Sont de ces murs sacrés les honteux ornemens.
Ces nuages d'encens qu'on prodigue à toute heure
N'ont point purifié son infecte demeure.
Que tous ces monumens si vantés, si chéris,
Quand on les voit de près, inspirent de mépris !

UN CYDONIEN.

Cher Datame, est-il vrai qu'en ces pourpris funestes
On n'offre que du sang aux puissances célestes ?
Est-il vrai que ces Grecs, en tous lieux renommés,
Ont immolé des Grecs aux dieux qu'ils ont formés ?
La nature à ce point serait-elle égarée !

DATAME.

A des flots d'imposteurs on dit qu'elle est livrée.

Qu'elle n'eſt plus la même, et qu'elle a corrompu
Ce doux préſent des dieux, l'inſtinct de la vertu.
C'eſt en nous qu'il réſide; il ſoutient nos courages.
Nous n'avons point de temple en nos déſerts ſauvages;
Mais nous ſervons le ciel et ne l'outrageons pas
Par des vœux criminels et des aſſaſſinats.
Puiſſions-nous fuir bientôt cette terre cruelle,
Délivrer Aſtérie et partir avec elle!

LE CYDONIEN.

Rendons tous les captifs entre nos mains tombés,
Par notre pitié ſeule au glaive dérobés,
Eſclave pour eſclave; et quittons la contrée
Où notre pauvreté, qui dut être honorée,
N'eſt aux yeux des Crétois qu'un objet de dédain.
Ils deſcendaient vers nous par un accueil hautain.
Leurs bontés m'indignaient, regagnons nos aſiles,
Fuyons leurs dieux, leurs mœurs et leurs bruyantes villes.
Ils ſont cruels et vains, polis et ſans pitié.
La nature entre nous mit trop d'inimitié.

DATAME.

Ah! ſur-tout de leurs mains reprenons Aſtérie.
Pourriez-vous reparaître aux yeux de la patrie
Sans lui rendre aujourd'hui ſon plus bel ornement?
Son père eſt attendu de moment en moment;
En vain je la demande aux peuples de la Crète,
Aucun n'a ſatisfait ma douleur inquiète,
Aucun n'a mis le calme en mon cœur éperdu.
Par des pleurs qu'il cachait un ſeul m'a répondu.
Que veulent, cher ami, ce ſilence et ces larmes?
Je voulais à Teucer apporter mes alarmes;
Mais on m'a fait ſentir que grâces à leurs lois
Des hommes tels que nous n'approchent point les rois.

Nous sommes leurs égaux dans les champs de Bellone.
Qui peut donc avoir mis entre nous et leur trône
Cet immense intervalle, et ravir aux mortels
Leur dignité première et leurs droits naturels ?
Il ne fallait qu'un mot, la paix était jurée,
Je voyais Astérie à son époux livrée,
On payait sa rançon, non du brillant amas
Des métaux précieux que je ne connais pas,
Mais des moissons, des fruits, des trésors véritables
Qu'arrachent à nos champs nos mains infatigables.
Nous rendions nos captifs ; Astérie avec nous
Revolait à Cydon dans les bras d'un époux.
Faut-il partir sans elle et venir la reprendre
Dans des ruisseaux de sang, et des monceaux de cendre ?

SCENE II.

Les Personnages précédens, UN CYDONIEN *arrivant.*

LE CYDONIEN.

Ah ! savez-vous le crime ?...

DATAME.

O Ciel ! que me dis-tu !
Quel désespoir est peint sur ton front abattu ?
Parle, parle.

LE CYDONIEN.

Astérie.....

DATAME.

Hé bien ?....

LE CYDONIEN.

Cet édifice,
Ce lieu qu'on nomme temple est prêt pour son supplice.

DATAME.

Pour Astérie !

LE CYDONIEN.

Apprends que dans ce même jour,
En cette même enceinte, en cet affreux séjour,
De je ne sais quels grands la horde forcenée
Aux bûchers dévorans l'a déjà condamnée :
Ils appaisent ainsi Jupiter offensé.

DATAME.

Elle est morte !....

LE PREMIER CYDONIEN.

Ah ! grand Dieu !

LE SECOND CYDONIEN.

L'arrêt est prononcé ;
On doit l'exécuter dans ce temple barbare :
Voilà, chers compagnons, la paix qu'on nous prépare.
Sous un couteau perfide, et qu'ils ont consacré,
Son sang offert aux dieux va couler à leur gré ;
Et dans un ordre auguste ils livrent à la flamme
Ces restes précieux adorés par Datame.

DATAME.

Je me meurs.

(*il tombe entre les bras d'un Cydonien.*)

LE PREMIER CYDONIEN.

Peut-on croire un tel excès d'horreurs ?

UN CYDONIEN.

Il en est encore un bien cruel à nos cœurs,
Celui d'être en ces lieux réduits à l'impuissance
D'assouvir sur eux tous notre juste vengeance,
De frapper ces tyrans de leurs couteaux sacrés,
De noyer dans leur sang ces monstres révérés.

DATAME, *revenant à lui.*

Qui! moi! je ne pourrais, ô ma chère Astérie,
Mourir sur les bourreaux qui t'arrachent la vie!...
Je le pourrai, sans doute... O mes braves amis,
Montrez ces sentimens que vous m'avez promis.
Périssez avec moi. Marchons.

(*on entend une voix d'une des tours.*)

Datame! arrête!

DATAME.

Ciel!.... d'où part cette voix! quels dieux ont sur ma tête
Fait retentir au loin les sons de ces accens?
Est-ce une illusion qui vient troubler mes sens?

la même voix.

Datame!...

DATAME.

C'est la voix d'Astérie elle-même!
Ciel qui la fis pour moi, Dieu vengeur, Dieu suprême!
Ombre chère et terrible à mon cœur désolé,
Est-ce du sein des morts qu'Astérie a parlé?

UN CYDONIEN.

Je me trompe ou du fond de cette tour antique
Sa voix faible et mourante à son amant s'explique.

DATAME.

Je n'entends plus ici la fille d'Azémon.
Serait-ce là sa tombe? est-ce là sa prison?
Les Crétois auraient-ils inventé l'une et l'autre?

LE CYDONIEN.

Quelle horrible surprise est égale à la nôtre!

DATAME.

Des prisons! est-ce ainsi que ces adroits tyrans
Ont bâti pour régner les tombeaux des vivans!

UN CYDONIEN.

N'aurons-nous point de traits, d'armes et de machines!
Ne pourrons-nous marcher sur leurs vastes ruines!

DATAME *avance vers la tour.*

Quel nouveau bruit s'entend? Astérie! ah grands Dieux!
C'est elle, je la vois, elle marche en ces lieux...
Mes amis, elle marche à l'affreux sacrifice;
Et voilà les soldats armés pour son supplice.
Elle en est entourée.

(*on voit dans l'enfoncement Astérie entourée de la garde que le roi Teucer lui avait donnée. Datame continue.*)

Allons, c'est à ses pieds
Qu'il faut en la vengeant mourir sacrifiés.

SCENE III.

LES CYDONIENS, DICTIME.

DICTIME.

Où pensez-vous aller, et qu'est-ce que vous faites?
Quel transport vous égare, aveugles que vous êtes?
Dans leur course rapide ils ne m'écoutent pas.
Ah! que de cet esclave ils suivent donc les pas,
Qu'ils s'écartent sur-tout de ces autels horribles
Dressés par la vengeance à des dieux inflexibles;
Qu'ils sortent de la Crète. Ils n'ont vu parmi nous
Que de justes sujets d'un éternel courroux.
Ils nous détesteront; mais ils rendront justice
A la main qui dérobe Astérie au supplice.
Ils aimeront mon roi dans leurs affreux déserts....
Mais de quels cris soudains retentissent les airs!
Je me trompe, ou de loin j'entends le bruit des armes.
Que ce jour est funeste et fait pour les alarmes!

Ah! nos mœurs et nos lois, et nos rites affreux
Ne pouvaient nous donner que des jours malheureux!
Revolons vers le roi.

SCENE IV.

TEUCER, DICTIME.

TEUCER.

Demeure, cher Dictime.
Demeure. Il n'eſt plus temps de ſauver la victime.
Tous mes ſoins ſont trahis; ma raiſon, ma bonté
Ont en vain combattu contre la cruauté.
En vain bravant des lois la triſte barbarie,
Au ſein de ſes foyers je rendais Aſtérie;
L'humanité plaintive, implorant mes ſecours,
Du fer déjà levé défendait ſes beaux jours;
Mon cœur s'abandonnait à cette pure joie
D'arracher aux tyrans leur innocente proie:
Datame a tout détruit.

DICTIME.

Comment? quels attentats?

TEUCER.

Ah! les ſauvages mœurs ne s'adouciſſent pas,
Datame...

DICTIME.

Quelle eſt donc ſa fatale imprudence?

TEUCER.

Il paiera de ſa tête une telle inſolence.
Lui, s'attaquer à moi, tandis que ma bonté
Ne veillait, ne s'armait que pour ſa ſureté;
Lorſque déjà ma garde à mon ordre attentive
Allait loin de ce temple enlever la captive!

Suivi de tous les siens il fond sur mes soldats.
Quel est donc ce complot que je ne connais pas?
Etaient-ils contre moi tous deux d'intelligence?
Etait-ce là le prix qu'on dut à ma clémence?
J'y cours; le téméraire, en sa fougue emporté,
Ose lever sur moi son bras ensanglanté.
Je le presse, il succombe, il est pris avec elle.
Ils périront; voilà tout le fruit de mon zèle.
Je fesais deux ingrats. Il est trop dangereux
De vouloir quelquefois sauver des malheureux.
J'avais trop de bonté pour un peuple farouche
Qu'aucun frein ne retient, qu'aucun respect ne touche,
Et dont je dois sur-tout à jamais me venger.
Où ma compassion m'allait-elle engager!
Je trahissais mon sang, je risquais ma couronne;
Et pour qui?

DICTIME.

Je me rends, et je les abandonne.
Si leur faute est commune, ils doivent l'expier.
S'ils sont tous deux ingrats, il les faut oublier.

TEUCER.

Ce n'est pas sans regret; mais la raison l'ordonne.

DICTIME.

L'inflexible équité, la majesté du trône,
Ces parvis tous sanglans, ces autels profanés,
Votre intérêt, la loi, tout les a condamnés.

TEUCER.

D'Astérie en secret la grâce, la jeunesse,
Peut-être malgré moi me touche et m'intéresse:
Mais je ne dois penser qu'à servir mon pays.
Ces sauvages humains sont mes vrais ennemis.

Oui je réprouve encore une loi trop sévère;
Mais il est des mortels dont le dur caractère,
Insensible aux bienfaits, intraitable, ombrageux,
Exige un bras d'airain toujours levé sur eux.
D'ailleurs ai-je un ami dont la main téméraire
S'armât pour un barbare et pour une étrangère?
Ils ont voulu périr: c'en est fait; mais du moins
Que mes yeux de leur mort ne soient pas les témoins!

SCENE V.

TEUCER, DICTIME, UN HERAUT.

TEUCER.

Que sont-ils devenus?

LE HERAUT.

Leur fureur inouïe
D'un trépas mérité sera bientôt suivie;
Tout le peuple à grands cris presse leur châtiment;
Le Sénat indigné s'assemble en ce moment.
Ils périront tous deux dans la demeure sainte
Dont ils ont profané la redoutable enceinte.

TEUCER.

Ainsi l'on va conduire Astérie au trépas.

LE HERAUT.

Rien ne peut la sauver.

TEUCER.

Je lui tendais les bras;
Ma pitié me trompait sur cette infortunée.
Ils ont fait malgré moi leur noire destinée.
L'arrêt est-il porté?

LE HERAUT.

Seigneur, on doit d'abord
Livrer sur nos autels Astérie à la mort:
Bientôt tout sera prêt pour ce grand sacrifice.
On réserve Datame aux horreurs du supplice.
On ne veut point sans vous juger son attentat:
Et la seule Astérie occupe le Sénat.

TEUCER.

C'est Datame en effet, c'est lui seul qui l'immole.
Mes efforts étaient vains, et ma bonté frivole.
Revolons aux combats; c'est mon premier devoir:
C'est là qu'est ma grandeur, c'est là qu'est mon pouvoir:
Mon autorité faible est ici désarmée:
J'ai ma voix au Sénat, mais je règne à l'armée.

LE HERAUT.

Le père d'Astérie, accablé par les ans,
Les yeux baignés de pleurs arrive à pas pesans,
Se soutenant à peine et d'une voix tremblante,
Dit qu'il apporte ici pour sa fille innocente
Une juste rançon dont il peut se flatter
Que votre cœur humain pourra se contenter.

TEUCER.

Quelle simplicité dans ces mortels agrestes!
Ce vieillard a choisi des momens bien funestes.
De quel trompeur espoir son cœur s'est-il flatté?
Je ne le verrai point. Il n'est plus de traité.

LE HERAUT.

Il a, si je l'en crois, des présens à vous faire
Qui vous étonneront.

TEUCER.

Trop infortuné père!
Je ne puis rien pour lui. Dérobez à ses yeux
Du sang qu'on va verser le spectacle odieux.

LE HERAUT.

Il insiste ; il nous dit qu'au bout de sa carrière
Ses yeux se fermeraient sans peine à la lumière
S'il pouvait à vos pieds se jeter un moment.
Il demandait Datame avec empressement.

TEUCER.

Malheureux !

DICTIME.

Accordons, Seigneur, à sa vieillesse
Ce vain soulagement qu'exige sa faiblesse.

TEUCER.

Ah ! quand mes yeux ont vu dans l'horreur des combats
Mon épouse et ma fille expirer dans mes bras,
Les consolations dans ce moment terrible
Ne descendirent point dans mon ame sensible.
Je n'en avais cherché que dans mes vains projets
D'éclairer les humains, d'adoucir mes sujets,
Et de civiliser l'agreste Cydonie.
Du ciel qui conduit tout la sagesse infinie
Réserve, je le vois, pour de plus heureux temps
Le jour trop différé de ces grands changemens.
Le monde avec lenteur marche vers la sagesse,
Et la nuit des erreurs est encor sur la Grèce.
Que je vous porte envie, ô rois trop fortunés ;
Vous qui faites le bien dès que vous l'ordonnez !
Rien ne peut captiver votre main bienfesante ;
Vous n'avez qu'à parler, et la terre est contente.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le vieillard AZEMON, *accompagné d'un esclave qui lui donne la main.*

AZEMON.

QUOI! nul ne vient à moi dans ces lieux solitaires!
Je ne retrouve point mes compagnons, mes frères.
Ces portiques fameux où j'ai cru que les rois
Se montraient en tout temps à leurs heureux Crétois,
Et daignaient rassurer l'étranger en alarmes,
Ne laissent voir au loin que des soldats en armes.
Un silence profond règne sur ces remparts.
Je laisse errer en vain mes avides regards.
Datame qui devait dans cette cour sanglante
Précéder d'un vieillard la marche faible et lente,
Datame devant moi ne s'est point présenté.
On n'offre aucun asile à ma caducité.
Il n'en est pas ainsi dans notre Cydonie;
Mais l'hospitalité loin des cours est bannie.
O mes concitoyens simples et généreux,
Dont le cœur est sensible autant que valeureux,
Que pourrez-vous penser quand vous saurez l'outrage
Dont la fierté Crétoise a pu flétrir mon âge!
Ah! si le roi savait ce qui m'amène ici,
Qu'il se repentirait de me traiter ainsi!
Une route pénible et la triste vieillesse
De mes sens fatigués accable la faiblesse. (*il s'assied.*)
Goûtons sous ces cyprès un moment de repos:
Le ciel bien rarement l'accorde à nos travaux.

SCENE II.

AZEMON *sur le devant*, TEUCER *dans le fond, précédé du héraut.*

AZEMON *au héraut.*

IRAI-JE donc mourir aux lieux qui m'ont vu naître,
Sans avoir dans la Crète entretenu ton maître?

LE HERAUT.

Etranger malheureux, je t'annonce mon roi;
Il vient avec bonté: parle, raſſure-toi.

AZEMON.

Va, puiſqu'à ma prière il daigne condeſcendre,
Qu'il rende grâce aux dieux de me voir, de m'entendre.

TEUCER.

Hé bien, que prétends-tu, vieillard infortuné?
Quel démon deſtructeur à ta perte obſtiné
Te force à déſerter ton pays, ta famille
Pour être ici témoin du malheur de ta fille?

AZEMON *s'étant levé.*

Si ton cœur eſt humain, ſi tu veux m'écouter,
Si le bonheur public a de quoi te flatter,
Elle n'eſt point à plaindre; et grâces à mon zèle,
Un heureux avenir ſe déploîra pour elle.
Je viens la racheter.

TEUCER.

Apprends que déſormais
Il n'eſt plus de rançon, plus d'eſpoir, plus de paix.
Quitte ce lieu terrible: une ame paternelle
Ne doit point habiter cette terre cruelle.

AZEMON.

Va, crains que je ne parte.

TEUCER.

Ainſi donc de ſon ſort
Tu ſeras le témoin, tes yeux verront ſa mort!

AZEMON.

Elle ne mourra point. Datame a pu t'inſtruire
Du deſſein qui m'amène et qui dut le conduire.

TEUCER.

Datame de ta fille a cauſé le trépas.
Loin de l'affreux bûcher précipite tes pas,
Retourne, malheureux, retourne en ta patrie,
Achève en gémiſſant les reſtes de ta vie.
La mienne eſt plus cruelle; et tout roi que je ſuis,
Les dieux m'ont éprouvé par de plus grands ennuis:
Ton peuple a maſſacré ma fille avec ſa mère.
Tu reſſens comme moi la douleur d'être père.
Va, quiconque a vécu doit apprendre à ſouffrir;
On voit mourir les ſiens avant que de mourir.
Pour toi, pour ton pays Aſtérie eſt perdue:
Sa mort par mes bontés fut en vain ſuſpendue.
La guerre recommence; et rien ne peut tarir
Les nouveaux flots de ſang déjà prêts à courir.

AZEMON.

Je pleurerais ſur toi plus que ſur ma patrie,
Si tu laiſſais trancher les beaux jours d'Aſtérie.
Elle vivra, crois-moi, j'ai des gages certains
Qui toucheraient le cœur de tous ſes aſſaſſins.

TEUCER.

Ah! père infortuné, quelle erreur te tranſporte!

AZEMON.

Quand tu contempleras la rançon que j'apporte,
Sois ſûr que ces tréſors à tes yeux préſentés
Ne mériteront pas d'en être rebutés;

Ceux qu'Achille reçut du souverain de Troye
N'égalaient pas les dons que mon pays t'envoie.

TEUCER.

Cesse de t'abuser, remporte tes présens.
Puissent les dieux plus doux consoler tes vieux ans!
Mon père, à tes foyers j'aurai soin qu'on te guide.

SCENE III.

TEUCER, DICTIME, AZEMON, LE HERAUT, Gardes.

DICTIME.

Ah! quittez les parvis de ce temple homicide,
Seigneur, du sacrifice on fait tous les apprêts:
Ce spectacle est horrible, et la mort est trop près.
Le seul aspect des rois, ailleurs si favorable,
Porte par-tout la vie, et fait grâce au coupable:
Vous ne verriez ici qu'un appareil de mort;
D'un barbare étranger on va trancher le sort.
Mais vous savez quel sang d'abord on sacrifie,
Quel zèle a préparé cet holocauste impie.
Comme on est aveuglé! mes raisons ni mes pleurs
N'ont pu de notre loi suspendre les rigueurs.
Le peuple impatient de cette mort cruelle
L'attend comme une fête auguste et solemnelle.
L'autel de Jupiter est orné de festons;
On y porte à l'envi son encens et ses dons.
Vous entendrez bientôt la fatale trompette:
A ce lugubre son qui trois fois se répète,
Sous le fer consacré la victime à genoux.....
Pour la dernière fois, Seigneur, retirons-nous,
Ne souillons point nos yeux d'un culte abominable.

TEUCER.

Hélas! je pleure encor ce vieillard vénérable.
Va, sur-tout, qu'on ait soin de ses malheureux jours,
Dont la douleur bientôt va terminer le cours.
Il est père; et je plains ce sacré caractère.

AZEMON.

Je te plains encor plus..... et cependant j'espère.

TEUCER.

Fuis, malheureux, te dis-je.

AZEMON *l'arrêtant.*

Avant de me quitter
Ecoute encore un mot. Tu vas donc présenter
D'Astérie à tes dieux les entrailles fumantes?
De tes prêtres Crétois les mains toutes sanglantes
Vont chercher l'avenir dans son sein déchiré?
Et tu permets ce crime?

TEUCER.

Il m'a désespéré:
Il m'accable d'effroi, je le hais, je l'abhorre,
J'ai cru le prévenir, je le voudrais encore.
Hélas! je prenois soin de ses jours innocens,
Je rendais Astérie à ses tristes parens.
Je sens quelle est ta perte et ta douleur amère....
C'en est fait.

AZEMON.

Tu voulais la remettre à son père?
Va, tu la lui rendras.

(*Deux Cydoniens apportent une cassette couvertes de lames d'or. Azemon continue.*)

Enfin donc en ces lieux
On apporte à tes pieds ces dons dignes des dieux.

TEUCER.

Que vois-je!

AZEMON.

Ils ont jadis embelli tes demeures.
Ils t'ont appartenu.... Tu gémis et tu pleures....
Ils sont pour Astérie, il faut les conserver.
Tremble, malheureux roi, tremble de t'en priver.
Astérie est le prix qu'il est temps que j'obtienne.
Elle n'est point ma fille... apprends qu'elle est la tienne.

TEUCER.

O Ciel !

DICTIME.

O Providence !

AZEMON.

Oui, reçois de ma main
Ces gages, ces écrits témoins de son destin,
(*il tire de la cassette un écrit qu'il donne à Teucer, qui l'examine en tremblant.*)
Ce Pyrope éclatant qui brilla sur sa mère,
Quand le sort des combats, à nous deux si contraire,
T'enleva ton épouse et qu'il la fit périr:
Voilà cette rançon que je venais t'offrir.
Je te l'avais bien dit, elle est plus précieuse
Que tous les vains trésors de ta cour somptueuse.

TEUCER *s'écriant.*

Ma fille !

DICTIME.

Justes Dieux !

TEUCER, *embrassant Azémon.*

Ah, mon libérateur !
Mon père ! mon ami ! mon seul consolateur !

AZEMON.

De la nuit du tombeau mes mains l'avaient sauvée;
Comme un gage de paix je l'avais élevée:

Je l'ai vu croître en grâce, en beautés, en vertus;
Je te la rends. Les dieux ne la demandent plus.

TEUCER *à Dictime.*

Ma fille!... Allons, suis-moi.

DICTIME.

Quels momens!

TEUCER.

Ah! peut-être
On l'entraîne à l'autel! et déjà le grand-prêtre....
Gardes qui me suivez, secondez votre roi. ...
(*on entend la trompette.*)
Ouvrez-vous, temple horrible! (*) ah! qu'est-ce que je vois!
Ma fille!

PHARÈS.

Qu'elle meure!

TEUCER.

Arrête! qu'elle vive!

AZEMON.

Astérie!

PHARÈS *à Teucer.*

Oses-tu délivrer ma captive!

TEUCER.

Misérable! oses-tu lever ce bras cruel!...
Dieux bénissez les mains qui brisent votre autel.
C'était l'autel du crime.
(*il renverse l'autel et tout l'appareil du sacrifice.*)

(*) Il enfonce la porte; le temple s'ouvre. On voit *Pharès* entouré de sacrificateurs. *Astérie* est à genoux aux pieds de l'autel: elle se retourne vers *Pharès* en étendant la main, et en le regardant avec horreur; et *Pharès*, le glaive à la main, est prêt à frapper.

PHARES.

Ah! ton audace impie,
Sacrilége tyran, sera bientôt punie.

ASTERIE *à Teucer.*

Sauveur de l'innocence, auguste protecteur,
Est-ce vous dont le bras équitable et vengeur
De mes jours malheureux a renoué la trame!
Ah! si vous les sauvez, sauvez ceux de Datame;
Etendez jusqu'à lui vos secours bienfesans.
Je ne suis qu'une esclave.

DICTIME.

O bienheureux momens!

TEUCER.

Vous esclave! ô mon sang! sang des rois! fille chère!
Ma fille! ce vieillard t'a rendue à ton père.

ASTERIE.

Qui? moi!

TEUCER.

Mêle tes pleurs aux pleurs que je répands,
Goûte un destin nouveau dans mes embrassemens;
Image de ta mère à mes vieux ans rendue,
Joins ton ame étonnée à mon ame éperdue.

ASTERIE.

O mon Roi!

TEUCER.

Dis mon père.... il n'est point d'autre nom.

ASTERIE.

Hélas! est-il bien vrai, généreux Azemon?

AZEMON.

J'en atteste les dieux.

TEUCER.

Tout est connu.

ASTERIE.

Mon père!

TEUCER *à ses gardes.*

Qu'on délivre Datame en ce moment prospère.....
Vous, écoutez.

ASTERIE.

O Ciel! ô destins inouïs!
Oui, si je suis à vous, Datame est votre fils.
Je vois, je reconnais votre ame paternelle.

DICTIME.

Seigneur, voyez déjà la faction cruelle
Dans le fond de ce temple environner Pharès:
Déjà de la vengeance ils font tous les apprêts;
On court de tous côtés. Des troupes fanatiques
Vont le fer dans les mains inonder ces portiques.
Regardez Mérione, on marche autour de lui;
Tout votre ami qu'il est, il paraît leur appui.
Est-ce là ce héros que j'ai vu devant Troye?
Quelle fureur aveugle à mes yeux se déploie?
L'inflexible Pharès a-t-il dans tout les cœurs
Des poisons de son ame allumé les ardeurs?
Il n'entendit jamais la voix de la nature.
Il va vous accuser de fraude, d'imposture.
Datame en sa puissance, et de ses fers chargé,
A reçu son arrêt, et doit être égorgé.

ASTERIE.

Datame! ah! prévenez le plus grand de ses crimes.

TEUCER.

Va, ni lui ni ses dieux n'auront plus de victimes;
Va, l'on ne verra plus de pareils attentats.

DICTIME.

Tranquille, il frapperait votre fille en vos bras;

Et le peuple à genoux, témoin de son supplice,
Des dieux dans son trépas bénirait la justice.

TEUCER.

Quand il saura quel sang sa main voulut verser,
Le barbare, crois-moi, n'osera m'offenser.
Quoi que Datame ait fait, je veux qu'on le révère.
Tout prend dans ce moment un nouveau caractère :
Je ferai respecter les droits des nations.

DICTIME.

Ne vous attendez pas dans ces émotions
Que l'orgueil de Pharès s'abaisse à vous complaire :
Il atteste les lois, mais il prétend les faire.

TEUCER.

Il y va de sa vie ; et j'aurais de ma main
Dans ce temple, à l'hôtel immolé l'inhumain,
Si le respect des dieux n'eût vaincu ma colère.
Je n'étais point armé contre le sanctuaire ;
Mais tu verras qu'enfin je sais être obéi.
S'il ne me rend Datame, il en sera puni ;
Dût sous l'autel sanglant tomber mon trône en cendre.

(*à Astérie.*)

Je cours y donner ordre, et vous pouvez m'attendre.

ASTERIE.

Seigneur !... sauvez Datame,... approuvez notre amour ;
Mon sort est en tout temps de vous devoir le jour.

TEUCER *au héraut.*

Prends soin de ce vieillard qui lui servit de père
Sur les sauvages bords d'une terre étrangère ;
Veille sur elle.

AZEMON.

O Roi ! ce n'eſt qu'en ton pays
Que ton cœur paternel aura des ennemis.....
(*Teucer ſort avec Dictime et ſes gardes.*)
O toi, Divinité qui régis la nature,
Tu n'as pas foudroyé cette demeure impure
Qu'on oſe nommer temple, et qu'avec tant d'horreur
Du ſang des nations on ſouille en ton honneur !
C'eſt en ces lieux de mort, en ce repaire infame
Qu'on allait immoler Aſtérie et Datame !
Providence éternelle, as-tu veillé ſur eux ?
Leur as-tu préparé des deſtins moins affreux ?
Nous n'avons point d'autels où le faible t'implore ;
Dans nos bois, dans nos champs, je te vois, je t'adore ;
Ton temple eſt comme toi dans l'univers entier.
Je n'ai rien à t'offrir, rien à ſacrifier.
C'eſt toi qui donnes tout. Ciel ! protège une vie
Qu'à celle de Datame, hélas j'avais unie !

ASTERIE.

S'il nous faut périr tous, ſi tel eſt notre ſort,
Nous ſavons vous et moi comme on brave la mort ;
Vous me l'avez appris ; vous gouvernez mon ame ;
Et je mourrai du moins entre vous et Datame.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TEUCER, AZEMON, ASTERIE, MERIONE, LE HERAUT, Suite.

TEUCER *au héraut.*

ALLEZ; dites-leur bien que dans leur arrogance,
Trop long-temps pour faibleſſe ils ont pris ma clémence,
Que de leurs attentats mon courage eſt laſſé,
Que cet autel affreux par mes mains renverſé
Eſt mon plus digne exploit et mon plus grand trophée;
Que de leurs factions enfin l'hydre étouffée,
Sur mon trône avili, ſur ma triſte maiſon
Ne diſtillera plus les flots de ſon poiſon:
Il faut changer de lois, il faut avoir un maître.
(*le héraut ſort.*)
(*à Mérione.*)
Et vous qui ne ſavez ce que vous devez être,
Vous, qui toujours douteux entre Pharès et moi,
Vous êtes cru trop grand pour ſervir votre roi,
Prétendez-vous encore, orgueilleux Mérione,
Que vous pouvez abattre ou ſoutenir mon trône?
Ce roi dont vous oſez vous montrer ſi jaloux,
Pour vaincre et pour régner n'a pas beſoin de vous:
Votre audace aujourd'hui doit être détrompée.
Ou pour, ou contre moi, tirez enfin l'épée.
Il faut dans le moment, les armes à la main,
Me combattre ou marcher ſous votre ſouverain.

MERIONE.

MERIONE.

S'il faut servir vos droits, ceux de votre famille,
Ceux qu'un retour heureux accorde à votre fille,
Je vous offre mon bras, mes trésors et mon sang;
Mais si vous abusez de ce suprême rang
Pour fouler à vos pieds les lois de la patrie,
Je la défends, Seigneur, au péril de ma vie.
Père et monarque heureux, vous avez résolu
D'usurper malgré nous un empire absolu,
De courber sous le joug de la grandeur suprême
Les ministres des dieux, et les grands, et moi-même;
Des vils Cydoniens vous osez vous servir
Pour opprimer la Crète et pour nous asservir:
Mais de quelque grand nom qu'en ces lieux on vous nomme,
Sachez que tout l'Etat l'emporte sur un homme.

TEUCER.

Tout l'Etat est dans moi.... Fier et perfide ami,
Je ne vous connais plus que pour mon ennemi;
Courez à vos tyrans.

MERIONE.

Vous le voulez?

TEUCER.

J'espère
Vous punir tous ensemble. Oui, marchez téméraire;
Oui, combattez sous eux; je n'en suis point jaloux:
Je les méprise assez pour les joindre avec vous.
(*Mérione sort.*)
(*à Azémon.*)
Et toi, cher étranger, toi, dont l'ame héroïque
M'a forcé malgré moi d'aimer ta république,

Toi, sans qui j'eusse été dans ma triste grandeur
Un exemple éclatant d'un éternel malheur;
Toi par qui je suis père, attends sous ces ombrages
Ou le comble ou la fin de mes sanglans outrages.
Va, tu me reverras mort ou victorieux.

(*il sort.*)

AZEMON.

Ah! tu deviens mon roi.... Rendez-moi, justes Dieux,
Avec mes premiers ans la force de le suivre!
Que ce héros triomphe ou je cesse de vivre!
Datame et tous les siens, dans ces lieux rassemblés,
N'y seraient-ils venus que pour être immolés!
Que devient Astérie?... Ah! mes douleurs nouvelles
Me font encor verser des larmes paternelles.

SCÈNE II.

ASTERIE, AZEMON, Gardes.

ASTERIE.

Ciel! où porter mes pas, et quel sera mon sort!

AZEMON.

Garde-toi d'avancer vers les champs de la mort.
Ma fille!... de ce nom mon amitié t'appelle;
Digne sang d'un vrai roi, fuis l'enceinte cruelle,
Fuis le temple exécrable où les couteaux levés
Allaient trancher les jours que j'avais conservés:
Tremble.

ASTERIE.

Qui? moi trembler! vous qui m'avez conduite,
Ce n'était pas ainsi que vous m'aviez instruite.

Le roi, Datame et vous, vous êtes en danger,
C'eſt moi ſeule, c'eſt moi qui dois le partager.

AZEMON.

Ton père le défend.

ASTERIE.

Mon devoir me l'ordonne.

AZEMON.

Sans armes et ſans force, hélas! tout m'abandonne.
Aux combats autrefois ces lieux m'ont vu courir:
Va, nous ne pouvons rien.

ASTERIE, *voulant ſortir.*

Ne puis-je pas mourir?

AZEMON, *ſe mettant au devant d'elle.*

Tu n'en fus que trop près.

ASTERIE.

Cette mort que j'ai vue
Sans doute était horrible à mon ame abattue:
Inutile au héros qui vivait dans mon cœur,
J'expirais en victime et tombais ſans honneur.
La mort avec Datame eſt du moins généreuſe;
La gloire adoucira ma deſtinée affreuſe.
Les filles de Cydon, toujours dignes de vous,
Suivent dans les combats leurs parens, leurs époux;
Et quand la main des dieux me donne un roi pour père,
Quand je connais mon ſang! faut-il qu'il dégénère?
Les plaintes, les regrets et les pleurs ſont perdus.
Reprenez avec moi vos antiques vertus;
Et s'il en eſt beſoin, raffermiſſez mon ame.
J'ai honte de pleurer ſans ſecourir Datame.

SCENE III.

Les Perſonnages précédens, DATAME.

DATAME.

Il apporte à tes pieds ſa joie et ſa douleur.

ASTERIE.

Que dis-tu ?

AZEMON.

Quoi ! mon fils ?

ASTERIE.

Teucer n'eſt pas vainqueur !

DATAME.

Il l'eſt, n'en doutez pas ; je ſuis le ſeul à plaindre.

ASTERIE.

Vous vivrez tous les deux. Qu'aurais-je encor à craindre?
O Ciel ! ô Providence ! enfin triomphe auſſi
De tous ces dieux affreux que l'on adore ici.

DATAME.

Il avait à combattre en ce jour mémorable
Des tyrans de l'Etat le parti redoutable,
Les archontes, Pharès, un peuple furieux
Qui trahiſſant ſon père a cru ſervir ſes dieux.
Nous entendions leurs cris, tels que ſur nos rivages
Les ſifflemens des vents appellent les orages,
Et nous étions réduits au déſeſpoir honteux
De ne pouvoir mourir en combattant contr'eux.
Teucer a pénétré dans la priſon profonde,
Où cachés aux rayons du grand aſtre du monde,
On nous avait chargés du poids honteux des fers
Pour être avec toi-même en ſacrifice offerts,

Ainſi que leurs agneaux, leurs béliers, leurs geniſſes,
Dont le ſang, diſent-ils, plaît à leurs dieux propices.
Il nous arme à l'inſtant. Je reprends mon carquois,
Mes dards, mes javelots dont ma main tant de fois
Moiſſonna dans nos champs leur troupe fugitive.
Bientôt de ces Crétois une foule craintive
Fuit et laiſſe un champ libre au héros que je ſers.
La foudre eſt moins rapide en traverſant les airs.
Il vole à ce grand chef, à ce fier Mérione,
Il l'abat à ſes pieds; aux fers on l'abandonne,
On l'enchaîne à mes yeux. Ceux qui le glaive en main
Couraient pour le venger l'accompagnent ſoudain;
Je les vois ſous mes coups roulans dans la pouſſière.
Tout couvert de leur ſang je vole au ſanctuaire,
A cette enceinte horrible et ſi chère aux Crétois,
Où de leur Jupiter les déteſtables lois
Avaient proſcrit ta tête en holocauſte offerte,
Où des voiles de mort indignement couverte
On t'a vue à genoux, le front ceint d'un bandeau,
Prête à verſer ton ſang ſous les coups d'un bourreau:
Ce bourreau ſacrilége était Pharès lui-même;
Il conſervait encor l'autorité ſuprême
Qu'un délire ſacré lui donna ſi long-temps
Sur les ſerfs odieux de ce temple habitans.
Ils l'entouraient en foule ardens à le défendre,
Appelant Jupiter qui ne peut les entendre,
Et pouſſant juſqu'au ciel des hurlemens affreux.
Je les écarte tous, je vole au milieu d'eux;
Je l'atteins, je le perce, il tombe et je m'écrie,
Barbare, je t'immole à ma chère Aſtérie.

De ma juſte vengeance et d'amour tranſporté,
J'ai traîné juſqu'à toi ſon corps enſanglanté;

Tu peux le voir, tu peux jouir de ta victime;
Tandis que tous les siens étonnés de leur crime
Sont tombés en silence, et saisis de terreur,
Le front dans la poussière aux pieds de leur vainqueur.

AZEMON.

Mon fils ! je meurs content.

ASTERIE.

O nouvelle patrie !
Ce jour est donc pour moi le plus beau de ma vie !
Cher amant ! cher époux !

DATAME.

J'ai ton cœur, j'ai ta foi;
Mais ce jour de ta gloire est horrible pour moi.

ASTERIE.

Est-il quelque danger que mon amant redoute ?
Non, Datame est heureux.

DATAME.

Je l'eusse été sans doute,
Lorsque dans nos forêts et parmi nos égaux
Ton grand cœur attendri donnait à mes travaux
Sur cent autres guerriers la noble préférence;
Quand ta main fut le prix de ma persévérance,
Je me croyais à toi. La fille d'Azémon
Pouvait avec plaisir s'honorer de mon nom.
Tu le sais, digne ami, ta bonté paternelle
Encourageait l'amour qui m'enflamma pour elle.

AZEMON.

Et je dois l'approuver encor plus que jamais.

ASTERIE.

Tes exploits, mon estime et tes nouveaux bienfaits
Seraient-ils un obstacle au succès de ta flamme ?
Qui dans le monde entier peut m'ôter à Datame ?

DATAME.

Au sortir du combat, à ton père, à ton roi
J'ai demandé ta main, j'ai reclamé ta foi,
Non pas comme le prix de mon faible service;
Mais comme un bien sacré fondé sur la justice,
Un bien qui m'appartient, puisque tu l'as promis.
Sanglant, environné de morts et d'ennemis,
Je vivais, je mourais pour la seule Astérie.

ASTERIE.

Hé bien, est-il en Crète une ame assez hardie
Pour t'oser disputer l'objet de ton amour ?

DATAME.

Ceux qu'on appelle grands dans cette étrange cour,
Et qui semblent prétendre à cet honneur insigne,
Déclarent qu'un soldat ne peut en être digne.....
S'ils osaient devant moi....

AZEMON.

Respectable soldat,
Astérie est ta femme, ou Teucer est ingrat.

ASTERIE.

Il ne peut l'être.

DATAME.

On dit que dans cette contrée
La majesté des rois serait déshonorée.
Je ne m'attendais pas que d'un pareil affront,
Dans les champs de la Crète, on pût couvrir mon front.

ASTERIE.

Il fait rougir le mien.

DATAME.

La main d'une princesse
Ne peut favoriser qu'un prince de la Grèce.
Voilà leurs lois, leurs mœurs.

ASTERIE.

Elles sont à mes yeux
Ce que la Crète entière a de plus odieux.
De ces fameuses lois, qu'on vante avec étude,
La première en ces lieux serait l'ingratitude?...
La loi qui m'immolait à leurs dieux en fureur
Ne fut pas plus injuste, et n'eut pas plus d'horreur.
Je respecte mon père et je me sens peut-être
Digne du sang des rois où j'ai puisé mon être,
Je l'aime; il m'a deux fois ici donné le jour;
Mais je jure par lui, par toi, par mon amour
Que s'il tentait la fois que ce cœur t'a donnée,
Si du plus grand des rois il m'offrait l'hymenée,
Je lui préférerais Datame et mes déserts;
Datame est mon seul bien dans ce vaste univers.
Je foulerais aux pieds trône, sceptre, couronne.
Datame est plus qu'un roi.

SCENE IV et dernière.

Les Personnages précédens, TEUCER, MERIONE *enchaîné*, Cydoniens, Soldats, Peuple.

TEUCER.

Ton père te le donne,
Il est à toi. Nos lois se taisent devant lui.

ASTERIE.

Ah! vous seul êtes juste.

TEUCER.

Oui, tout change aujourd'hui;
Oui, je détruis en tout l'antique barbarie:
Commençons tous les trois une nouvelle vie.

Qu'Azémon

Qu'Azémon soit témoin de vos nœuds éternels,
Ma main va les former à de nouveaux autels.
Soldats, livrez ce temple aux fureurs de la flamme :
(*on voit le temple en feu, et une partie qui tombe dans le fond du théâtre.*)
Pour mon digne héritier reconnaissez Datame,
Reconnaissez ma fille, et servez-nous tous trois
Sous de plus justes dieux, sous de plus saintes lois.
(*à Astérie.*)
Le peuple en apprenant de qui vous êtes née,
En détestant la loi qui vous a condamnée,
Eperdu, consterné, rentre dans son devoir,
Abandonne à son prince un suprême pouvoir....
(*à Mérione.*)
Vis, mais pour me servir, superbe Mérione :
Ton maître t'a vaincu, ton maître te pardonne.
La cabale et l'envie avaient pu t'éblouir ;
Et ton seul châtiment sera de m'obéir....
Braves Cydoniens, goûtez des jours prospères :
Libres, ainsi que moi, ne soyez que mes frères :
Aimez les lois, les arts ; ils vous rendront heureux...
Honte du genre humain, sacrifices affreux,
Périsse pour jamais votre indigne mémoire,
Et qu'aucun monument n'en conserve l'histoire !...
Nobles, soyez soumis et gardez vos honneurs ...
Prêtres et Grands, et Peuple, adoucissez vos mœurs ;
Servez Dieu désormais dans un plus digne temple ;
Et que la Grèce instruite imite votre exemple.

DATAME.

Demi-Dieu sur la terre, ô grand Homme ! ô grand Roi !
Règne, règne à jamais sur mon peuple et sur moi.

Je ne méritais pas le trône où l'on m'appelle ;
Mais j'adore Astérie, et me crois digne d'elle.

Fin du cinquième et dernier acte.

DOM PEDRE,

TRAGEDIE.

Non représentée.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51577/fragment/page=0087

ÉPITRE
DEDICATOIRE
A M. D'ALEMBERT,

SECRETAIRE PERPETUEL DE L'ACADEMIE FRANÇAISE, MEMBRE DE L'ACADEMIE DES SCIENCES, etc.

Par l'éditeur de la tragédie de Dom Pèdre.

MONSIEUR,

VOUS êtes assurément une de ces ames privilégiées dont l'auteur de Dom Pèdre parle dans son discours. (1) Vous êtes de ce petit nombre d'hommes qui savent embellir l'esprit géométrique par l'esprit de la littérature. L'académie française a bien senti en vous choisissant pour son secrétaire perpétuel, et en rendant cet hommage à la profondeur des mathématiques, qu'elle en rendait un autre au bon goût et à la vraie éloquence. Elle vous a jugé comme l'académie des sciences a jugé Mr. le marquis *de Condorcet*; et tout le public a pensé comme ces deux compagnies respectables.

(1) Voyez le discours historique et critique qui suit.

Vous faites tous deux revivre ces anciens temps où les plus grands philosophes de la Grèce enseignaient les principes de l'éloquence et de l'art dramatique.

Permettez, Monsieur, que je vous dédie la tragédie de mon ami, qui, étant actuellement trop éloigné de la France, ne peut avoir l'honneur de vous la présenter lui-même. Si je mets votre nom à la tête de cette pièce, c'est parce que j'ai cru voir en elle un air de vérité assez éloigné des lieux communs et de l'emphase que vous réprouvez.

Le jeune auteur en y travaillant sous mes yeux, il y a un mois, dans une petite ville, loin de tout secours, n'était soutenu que par l'idée qu'il travaillait pour vous plaire.

Ut caneret paucis ignoto in pulvere verum.

Il n'a point ambitionné de donner cette pièce au théâtre. Il sait très-bien qu'elle n'est qu'une esquisse; mais les portraits ressemblent: c'est pourquoi il ne la présente qu'aux hommes instruits. Il me disait d'ailleurs que le succès au théâtre dépend entièrement d'un acteur ou d'une actrice; mais qu'à la lecture il ne dépend que de l'arrêt équitable et sévère d'un juge et d'un écrivain tel que vous. Il sait qu'un homme de goût ne tolère aujourd'hui ni déclamation ampoulée de rhétorique, ni fade déclaration d'amour à ma princesse, encore moins ces insipides barbaries en style

visigoth, qui déchirent l'oreille sans jamais parler à la raison et au sentiment, deux choses qu'il ne faut jamais séparer.

Il désespérait de parvenir à être aussi correct que l'académie l'exige, et aussi intéressant que les loges le désirent. Il ne se dissimulait pas la difficulté de construire une pièce d'intrigue et de caractère, et la difficulté encore plus grande de l'écrire en vers. Car enfin, Monsieur, les vers dans les langues modernes étant privés de cette mesure harmonieuse des deux seules belles langues de l'antiquité, il faut avouer que notre poésie ne peut se soutenir que par la pureté continue du style.

Nous répétions souvent ensemble ces deux vers de *Boileau*, qui doivent être la règle de tout homme qui parle ou qui écrit :

Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

et nous entendions par les défauts du langage non-seulement les solécismes et les barbarismes dont le théâtre a été infecté, mais l'obscurité, l'impropriété, l'insuffisance, l'exagération, la sécheresse, la dureté, la bassesse, l'enflure, l'incohérence des expressions. Quiconque n'a pas évité continuellement tous ces écueils, ne sera jamais compté parmi nos poëtes.

Ce n'est que pour apprendre à écrire tolérablement en vers français que nous nous sommes

enhardis à offrir cet ouvrage à l'académie en vous le dédiant. J'en ai fait imprimer très-peu d'exemplaires, comme dans un procès par écrit on présente à ses juges quelques mémoires imprimés que le public lit rarement.

Je demande pour le jeune auteur l'arrêt de tous les académiciens qui ont cultivé assiduement notre langue. Je commence par le philosophe inventeur, qui, ayant fait une description si vraie et si éloquente du corps humain, connaît l'homme moral aussi-bien qu'il observe l'homme physique. (1)

Je veux pour juge le philosophe profond qui a percé jusque dans l'origine de nos idées, sans rien perdre de sa sensibilité. (2)

Je veux pour juge l'auteur du siége de Calais, qui a communiqué son enthousiasme à la nation, et qui, ayant lui-même composé une tragédie de Dom Pèdre, doit regarder mon ami comme le sien, et non comme un rival.

Je veux pour juge l'auteur de Spartacus, qui a vengé l'humanité dans cette pièce remplie de traits dignes du grand *Corneille :* car la véritable gloire est dans l'approbation des maîtres de l'art. Vous avez dit que rarement un amateur raisonnera de l'art avec autant de lumière (3) qu'un

(1) M. *de Buffon.*
(2) M. l'abbé de *Condillac.*
(3) Essai sur les gens de lettres.

habile artiſte : pour moi, j'ai toujours vu que les artiſtes ſeuls rendaient une exacte juſtice.... quand ils n'étaient pas jaloux.

. . . . . C'eſt aux eſprits bien faits
A voir la vertu pleine en ſes moindres effets ;
C'eſt d'eux ſeuls qu'on reçoit la véritable gloire.(1)

Et je vous avouerai que j'aimerais mieux le ſeul ſuffrage de celui qui a reſſuſcité le ſtyle de *Racine* dans Mélanie, que de me voir applaudi un mois de ſuite au théâtre. (2)

Je préſente la tragédie de Dom Pèdre à l'académicien qui a fait parler ſi dignement *Béliſaire* dans ſon admirable quinzième chapitre dicté par la vertu la plus pure, comme par l'éloquence la plus vraie ; et que tous les princes doivent lire pour leur inſtruction et pour notre bonheur. Je la ſoumets à la ſaine critique de ceux qui, dans des diſcours couronnés par l'académie, ont apprécié avec tant de goût les grands hommes du

(1) Acte V des Horaces.

(2) J'oſe dire hardiment que je n'ai point vu de pièce mieux écrite que Mélanie. Ce mérite ſi rare a été ſenti par les étrangers qui apprennent notre langue par principes et par l'uſage. L'héritier de la plus vaſte monarchie de notre hémiſphère, étonné de n'entendre que très-difficilement le jargon de quelques-uns de nos auteurs nouveaux, et d'entendre avec autant de plaiſir que de facilité cette pièce de Mélanie, et l'éloge de Fénélon, a répandu ſur l'auteur les bienfaits les plus honorables : il a fait par goût ce que *Louis XIV* fit autrefois par un noble amour de la gloire.

siècle de *Louis XIV*. Je m'en remets entièrement à la décision de l'auteur éclairé du poëme de la peinture, qui seul a donné les vraies règles de l'art qu'il chante, et qui le connaît à fond, ainsi que celui de la poésie.

Je m'en rapporte au traducteur de *Virgile*, seul digne de le traduire parmi tous ceux qui l'ont tenté; à l'illustre auteur des saisons, si supérieur à *Thomson* et à son sujet; tous juges irréfragables dans l'art des vers très-peu connu, et qui ont été proclamés pour jamais dans le temple de la gloire par les cris mêmes de l'envie.

Je suis bien persuadé que le jeune homme qui met sur la scène Dom Pèdre et Guesclin préférerait aux applaudissemens passagers du parterre l'approbation réfléchie de l'officier aussi instruit de cet art que de celui de la guerre, qui, ayant fait parler si noblement le célèbre connétable de *Bourbon*, et le plus célèbre chevalier *Bayard*, a donné l'exemple à notre auteur de ne point prodiguer sa pièce sur le théâtre. (*)

Il souhaite, sans doute, d'être jugé par le peintre de *François I*, d'autant plus que ce savant et profond historien sait mieux que personne que si on dut appeler le roi *Charles V* habile, ce fut *Henri de Transtamare* qu'on dut nommer *cruel*.

(*) M. *de Guibert*.

J'attends l'opinion des deux académiciens philosophes, vos dignes confrères, (1) qui ont confondu de lâches et sots délateurs, par une réponse aussi énergique que sage et délicate, et qui savent juger comme écrire.

Voilà, Monsieur, l'aréopage dont vous êtes l'organe, et par qui je voudrais être condamné ou absous, si jamais j'osais faire à mon tour une tragédie, dans un temps où les sujets des pièces de théâtre semblent épuisés, dans un temps où le public est dégoûté de tous ses plaisirs, qui passent comme ses affections; dans un temps où l'art dramatique est prêt à tomber en France après le grand siècle de *Louis XIV*, et à être entièrement sacrifié aux ariettes, comme il l'a été en Italie après le siècle des *Médicis*.

Je vous dis à peu près ce que disait *Horace*.

Plotius et Varius, Mæcenas Virgiliusque,
Valgius et probet hæc Octavius, optimus atque
Fuscus, et hæc utinam viscorum laudet uterque, etc.

Et voyez, s'il vous plaît, comme *Horace* met *Virgile* à côté de *Mécène*. Ce même sentiment échauffait *Ovide* dans les glaces qui couvraient

(1) MM. *Suard* et l'abbé *Arnaud*. *NB.* Il nous est tombé entre les mains depuis peu une réponse de M. l'abbé *Arnaud* à je ne sais quelle prétendue dénonciation de je ne sais quel prétendu théologien, devant je ne sais quel prétendu tribunal. Cette réponse m'a paru très-supérieure à tous les ouvrages polémiques de l'autre *Arnaud*.

les bords du Pont-Euxin, lorsque, dans sa dernière élégie *de ponto*, il daigna essayer de faire rougir un de ces misérables folliculaires qui insultent à ceux qu'ils croient infortunés; et qui sont assez lâches pour calomnier un citoyen au bord de son tombeau.

Combien de bons écrivains dans tous les genres sont-ils cités par *Ovide* dans cette élégie! Comme il se console par le suffrage des *Cotta*, des *Messala*, des *Tuscus*, des *Marius*, des *Gracchus*, des *Varus* et de tant d'autres dont il consacre les noms à l'immortalité! Comme il inspire pour lui la bienveillance de tout honnête homme, et l'horreur pour un regratier qui ne sait être que détracteur!

Le premier des poëtes italiens, et peut-être du monde entier, l'*Arioste*, (1) nomme dans son quarante-sixième chant tous les gens de lettres de son temps, pour lesquels il travaillait, sans avoir pour objet la multitude. Il en nomme dix fois plus que je n'en désigne; et l'Italie n'en trouva pas la liste trop longue. Il n'oublie point les dames illustres dont le suffrage lui était si cher.

Boileau, ce premier maître dans l'art difficile des vers français, *Boileau* moins galant que l'*Arioste*, dit dans sa belle épître à son ami l'inimitable *Racine :*

(1) On ne le connaît guère en France que par les traductions très-insipides en prose. C'est le maître du *Tasse* et de *la Fontaine*.

Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire,
Que l'auteur de Jonas s'empresse pour les lire ?
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois,
Qu'à Chantilli Condé les lise quelquefois,
Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivone,
Que la Rochefoucauld, Marsillac et Pompone,
Et cent autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer.

J'avoue que j'aime mieux le *Mœcenas Virgiliusque*, dans *Horace*, que le *plus puissant des rois* dans *Boileau ;* parce qu'il est plus beau, ce me semble, et plus honnête, de mettre *Virgile* et le premier ministre de l'empire sur la même ligne, quand il s'agit du goût, que de préférer le suffrage de *Louis XIV* et du grand *Condé* à celui des *Coras* et des *Perrins ;* ce qui n'était pas un grand effort. Mais enfin, Monsieur, vous voyez que depuis *Horace* jusqu'à *Boileau*, la plupart des grands poëtes ne cherchent à plaire qu'aux esprits bien faits.

Puisque *Boileau* désirait avec tant d'ardeur l'approbation de l'immortel *Colbert*, pourquoi ne travaillerions-nous pas à mériter celle d'un homme qui a commencé son ministère mieux que lui, qui est beaucoup plus instruit que lui dans tous les arts que nous cultivons, et dont l'amitié vous a été si précieuse depuis long-temps, ainsi qu'à tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître ? (*)

(*) M. *Turgot*.

Pourquoi n'ambitionnerions-nous pas les suffrages de ceux qui ont rendu des services essentiels à la patrie, soit par une paix nécessaire, soit par de très-belles actions à la guerre, ou par un mérite moins brillant et non moins utile dans les ambassades, ou dans des parties essentielles du ministère ?

Si ce même *Boileau* travaillait pour plaire aux *la Rochefoucaulds* de son siècle, nous blâmerait-on de souhaiter le suffrage des personnes qui font aujourd'hui tant d'honneur à ce nom? à moins que nous ne fussions tout-à-fait indignes d'occuper un moment leurs loisirs !

Y a-t-il un seul homme de lettres en France qui ne se sentît très-encouragé par le suffrage de deux de vos confrères, dont l'un a semblé rappeler le siècle des *Médicis* en cueillant les fleurs du Parnasse avant de siéger dans le Vatican, (*) et l'autre, dans un rang non moins illustre, est toujours favorisé des muses et des grâces, lorsqu'il parle dans vos assemblées, et qu'il y lit ses ouvrages ? (†) c'est en ce sens qu'*Horace* a dit :

Principibus placuisse viris non ultima laus est.

Je dis dans le même sens à un homme d'un grand nom, auteur d'un livre profond de la

(*) M. le cardinal *de Bernis*.
(†) M. le duc *de Bernis*.

félicité publique: mon ami doit être trop heureux si vous ne désapprouvez pas Dom Pèdre; c'est à vous de juger les rois et les connétables: j'en dis autant au magistrat qui entre aujourd'hui dans l'académie. Puisse-t-il être chargé un jour du soin de cette félicité publique! (*)

J'ajouterai encore que le divin *Arioste* ne se borne pas à nommer les hommes de son temps qui faisaient honneur à l'Italie, et pour lesquels il écrivait; il nomme l'illustre *Julie de Gonzague*, et la veuve immortelle du marquis de *Pescara*, et des princesses de la maison d'*Est* et de *Malatesta*, et des *Borgia*, des *Sforzes*, des *Trivulces*, et sur-tout des dames célèbres seulement par leur esprit, leur goût et leurs talens. On en pourrait faire autant en France, si on avait un *Arioste*. Je vous nommerais plus d'une dame dont le suffrage doit décider avec vous du sort d'un ouvrage, si je ne craignais d'exposer leur mérite et leur modestie aux sarcasmes de quelques pédans grossiers, qui n'ont ni l'un ni l'autre, ou de quelques futiles petits-maîtres qui pensent ridiculiser toute vertu par une plaisanterie.

Si un folliculaire dit que je n'ai donné de si justes éloges à ceux que je prends pour juges de mon ami qu'afin de les lui rendre favorables, je réponds d'avance que je confirme ces éloges si

(*) *M. de Malherbe.*

mon ami eſt condamné. J'ai demandé pour lui une déciſion, et non des louanges.

Les folliculaires me diront encore que mon ami n'eſt pas ſi jeune ; mais je ne leur montrerai pas ſon extrait-baptiſtère. Ils voudront deviner ſon nom ; car c'eſt un très-grand plaiſir de ſatiriſer les gens en perſonne ; mais ſon nom ne rendrait la pièce ni meilleure ni plus mauvaiſe.

Le vôtre, Monſieur, nous eſt auſſi cher que vous l'avez rendu illuſtre ; et après votre amitié, vos ouvrages ſont la plus grande conſolation de ma vie. Agréez ou pardonnez cet hommage.

DISCOURS

DISCOURS
HISTORIQUE ET CRITIQUE

Sur la tragédie de Dom Pèdre.

Il est très-inutile de savoir quel est le jeune auteur de cette tragédie nouvelle qui, dans la foule des pièces de théâtre dont l'Europe est accablée, ne pourra être lue que d'un très-petit nombre d'amateurs qui en parcourront quelques pages. Lorsque l'art dramatique est parvenu à sa perfection chez une nation éclairée, on le néglige. On se tourne avec raison vers d'autres études. Les *Aristotes* et les *Platons* succèdent aux *Sophocles* et aux *Euripides*. Il est vrai que la philosophie devrait former le goût, mais souvent elle l'émousse; et si vous exceptez quelques ames priviligiées, quiconque est profondément occupé d'un art est d'ordinaire insensible à tout le reste.

S'il est encore quelques esprits qui consentent à perdre une demi-heure dans la lecture d'une tragédie nouvelle, on doit leur dire d'abord que ce n'est point celle de M. *du Belloy* qu'on leur présente. L'illustre auteur du siége de Calais a donné au théâtre de Paris une tragédie de Pierre le cruel, mais ne l'a point imprimée. Il y a longtemps que l'auteur de Dom Pèdre avait esquissé quelque chose d'un plan de ce sujet. M. *du Belloy* qui le sut eut la condescendance de lui écrire

qu'il renonçait en ce cas à le traiter. Dès ce moment l'auteur de Dom Pèdre n'y pensa plus, et il n'y a travaillé sur un plan nouveau que sur la fin de 1774, lorsque M. *du Belloy* a paru persister à ne point publier son ouvrage.

Après ce petit éclaircissement, dont le seul but est de montrer les égards que de véritables gens de lettres se doivent, nous donnons ce discours historique et critique tel que nous l'avons de la main même de l'auteur de Dom Pèdre.

Henri de Transtamare, l'un des nombreux bâtards du roi de Castille *Alfonse*, onzième du nom, fit à son frère et à son roi Dom *Pèdre* une guerre qui n'était qu'une révolte, en se faisant déclarer roi légitime de Castille par sa faction. *Guesclin*, depuis connétable de France, l'aida dans cette entreprise.

Cet illustre *Guesclin* était alors précisément ce qu'on appellait en Italie et en Espagne un *Condottiero*. Il rassembla une troupe de bandits et de brigands, avec lesquels il rançonna d'abord le pape *Urbain IV* dans Avignon. Il fut entièrement défait à Navarette par le roi Dom *Pèdre* et par le grand *Prince noir*, souverain de Guienne, dont le nom est immortel. C'était ce même prince qui avoit pris le roi *Jean* à Poitiers, et qui prit du *Guesclin* à Navarette. *Henri de Transtamare* s'enfuit en France. Cependant le parti des bâtards

ſubſiſta toujours en Eſpagne. *Tranſtamare*, protégé par la France, eut le crédit de faire excommunier le roi ſon frère par le pape qui ſiégeait encore dans Avignon, et qui depuis peu était lié d'intérêt avec *Charles V* et avec le bâtard de Caſtille. Le roi Dom *Pèdre* fut ſolemnellement déclaré *Bulgare et incrédule*; ce ſont les termes de la ſentence; et ce qui eſt encore plus étrange, c'eſt que le prétexte était que le roi avoit des maîtreſſes.

Ces anathèmes étaient alors auſſi communs que les intrigues d'amour chez les excommuniés, et chez les excommunians; et ces amours ſe mêlaient aux guerres les plus cruelles. Les armes des papes étaient plus dangereuſes qu'aujourd'hui. Les princes les plus adroits diſpoſaient de ces armes. Tantôt des ſouverains en étaient frappés, et tantôt ils en frappaient. Les ſeigneurs féodaux les achetaient à grand prix.

La déteſtable éducation qu'on donnait alors aux hommes de tout rang et ſans rang, et qu'on leur donna ſi long-temps, en fit des brutes féroces, que le fanatiſme déchaînait contre tous les gouvernemens. Les princes ſe faiſaient un devoir ſacré de l'uſurpation. Un reſcrit donné dans une ville d'Italie en une langue ignorée de la multitude conférait un royaume en Eſpagne et en Norwège; et les raviſſeurs des Etats, les dépréda-teurs les plus inhumains, plongés dans tous les

crimes, étaient réputés saints, et souvent invoqués, quand ils s'étaient fait revêtir en mourant d'une robe de frère prêcheur, ou de frère mineur.

M. *Thomas*, dans son discours à l'académie, a dit *que les temps d'ignorance furent toujours les temps de férocités.* J'aime à répéter des paroles si vraies, dont il vaut mieux être l'écho que le plagiaire.

Transtamare revint en Espagne une bulle dans une main, et l'épée dans l'autre. Il y ranima son parti. Le grand *Prince noir* était malade à la mort dans Bordeaux; il ne pouvait plus secourir Dom *Pèdre*.

Guesclin fut envoyé une seconde fois en Espagne par le roi *Charles V*, qui profitait du triste état où le *Prince noir* était réduit. *Guesclin* prit Dom *Pèdre* prisonnier dans la bataille de Montiel, entre Tolède et Séville. Ce fut immédiatement après cette journée que *Henri de Transtamare*, entrant dans la tente de *Guesclin*, où l'on gardait le roi son frère désarmé, s'écria : *Où est ce juif, fils de P.... qui se disait roi de Castille;* et il l'assassina à coups de poignard.

L'assassin qui n'avait d'autre droit à la couronne que d'être lui-même ce juif bâtard, titre qu'il osait donner au roi légitime, fut cependant reconnu roi de Castille; et sa maison a régné toujours en Espagne, soit dans la ligne masculine, soit par les femmes.

Il ne faut pas s'étonner après cela si les historiens ont pris le parti du vainqueur contre le vaincu. Ceux qui ont écrit l'histoire en Espagne et en France n'ont pas été des *Tacites*; et M. *Horace Walpole*, envoyé d'Angleterre en Espagne, a eu bien raison de dire, dans ses doutes sur *Richard III*, comme nous l'avons remarqué ailleurs: *Quand un roi heureux accuse ses ennemis, tous les historiens s'empressent de lui servir de témoins.* Telle est la faiblesse de trop de gens de lettres; non qu'ils soient plus lâches et plus bas que les courtisans d'un prince criminel et heureux, mais leurs lâchetés sont durables.

Si quelque vieux leude de *Charlemagne* s'avisait autrefois de lire un manuscrit de *Frédegaire*, ou du moine de *St Gall*, il pouvait s'écrier: Ah, le menteur! mais il s'en tenait là; personne ne relevait l'ignorance et l'absurdité du moine: il était cité dans les siècles suivans; il devenait une autorité, et Dom *Ruinart* rapportait son témoignage dans ses actes sincères. C'est ainsi que toutes les légendes du moyen âge sont remplies des plus ridicules fables; et l'histoire ancienne assurément n'en est pas exempte.

Ceux qui mentent ainsi au genre humain sont encore animés souvent par la sottise de la rivalité nationale. Il n'y a guère d'historien anglais qui ait manqué l'occasion de faire la satire des Français, et quelquefois avec un peu de grossièreté.

Véli et *Villaret* dénigrent les Anglais autant qu'ils le peuvent. *Mezeray* n'épargna jamais les Espagnols, un *Tite-Live* ne pouvait connaître cette partialité; il vivait dans un temps où sa nation existait seule dans le monde connu, *Romanos rerum dominos*, toutes les autres étaient à ses pieds. Mais aujourd'hui que notre Europe est partagée entre tant de dominations qui se balancent toutes; aujourd'hui que tant de peuples ont leurs grands hommes en tout genre, quiconque veut trop flatter son pays court risque de déplaire aux autres, si par hasard il en est lu, et doit peu s'attendre à la reconnaissance du sien. On n'a jamais tant aimé la vérité que dans ce temps-ci: il ne reste plus qu'à la trouver.

Dans les querelles qui se sont élevées si souvent entre toutes les cours de l'Europe, il est bien difficile de découvrir de quel côté est le droit; et quand on l'a reconnu, il est dangereux de le dire. La critique qui aurait dû, depuis près d'un siècle, détruire les prejugés sous lesquels l'histoire est défigurée, a servi plus d'une fois à substituer de nouvelles erreurs aux anciennes. On a tant fait que tout est devenu problématique, depuis la loi salique jusqu'au système de *Law*, et à force de creuser, nous ne savons plus où nous en sommes.

Nous ne connaissons pas seulement l'époque de la création des sept électeurs en Allemagne, du parlement en Angleterre, de la pairie en France,

Il n'y a pas une seule maison souveraine dont on puisse fixer l'origine. C'est dans l'histoire que le chaos est le commencement de tout. Qui pourra remonter à la source de nos usages et de nos opinions populaires ?

Pourquoi donna-t-on le surnom de *bon* à ce roi *Jean* qui commença son règne par faire mourir en sa présence son connétable sans forme de procès ; qui assassina quatre principaux chevaliers dans Rouen, qui fut vaincu par sa faute ; qui céda la moitié de la France, et ruina l'autre ?

Pourquoi donna-t-on à ce Dom *Pèdre*, roi légitime de Castille, le nom de *cruel*, qu'il fallait donner au bâtard *Henri de Transtamare*, assassin de Dom *Pèdre* et usurpateur ?

Pourquoi appelle-t-on encore *bien-aimé* ce malheureux *Charles VI* qui déshérita son fils en faveur d'un étranger, ennemi et oppresseur de sa nation, et qui plongea tout l'Etat dans la subversion la plus horrible dont on ait conservé la mémoire ? Tous ces surnoms, ou plutôt tous ces sobriquets, que les historiens répètent sans y attacher de sens, ne viennent-ils pas de la même cause qui fait qu'un marguillier qui ne sait pas lire répète les noms d'*Albert le Grand*, de *Grégoire thaumaturge*, de *Julien l'Apostat*, sans savoir ce que ces noms signifient ? Telle ville fut appelée la *sainte* ou la *superbe*, dans laquelle il n'y eut ni sainteté ni grandeur ; tel vaisseau fut

nommé le *foudroyant*, l'*invincible*, qui fut pris en sortant du port.

L'histoire n'ayant donc été trop souvent que le récit des fables et des préjugés, quand on entreprend une tragédie tirée de l'histoire, que fait-on ? l'auteur choisit la fable ou le préjugé qui lui plait davantage ; celui-ci dans sa pièce pourra regarder *Scévola* comme le respectable vengeur de la liberté publique, comme un héros qui punit sa main de s'être mépris en tuant un autre que le fatal ennemi de Rome ; celui-là pourra ne se représenter *Scévola* que comme un vil espion, un assassin fanatique, un *Poltrot*, un *Balthazar Gerard*, un *Jacques Clément*. Des critiques penseront qu'il n'y a point eu de *Scévola*, et c'est une fable, ainsi que toutes les histoires des premiers temps de tout peuple sont des fables, et ces critiques pourront bien avoir raison. Tel espagnol ne verra dans *François I* qu'un capitaine très-courageux et très-imprudent, mauvais politique, et manquant à sa parole. Un professeur du collége royal le mettra dans le ciel pour avoir protégé les lettres. Un luthérien d'Allemagne le plongera en enfer pour avoir fait brûler des luthériens dans Paris, tandis qu'il les soudoyait dans l'Empire ; et si les ex-jésuites font encore des pièces de théâtre, ils ne manqueront pas de dire avec *Daniel : qu'il aurait fait aussi brûler le dauphin, si ce dauphin n'avait pas cru*

cru aux indulgences, tant ce grand roi avait de piété.

Nous avons une tragi-comédie espagnole, où *Pierre*, que nous appelons le *cruel*, n'est jamais appelé que le *justicier*, titre que lui donna toujours *Philippe II.* J'ai connu un jeune homme qui avait fait une tragédie d'Adonias et de Salomon. Il y représentait *Salomon* comme le plus barbare et le plus lâche de tous les parricides ou fratricides. Savez-vous bien, lui dit-on, que le Seigneur dans un songe lui donna la sagesse? cela peut être, dit-il, mais il ne lui donna pas l'humanité à son réveil.

Il y a des déclamations de collége sous le nom d'histoires ou de drames, ou sous d'autres noms, dans lesquelles la nation qu'on célèbre est toujours la première du monde; ses soldats mal payés les premiers héros du monde, quoiqu'ils se soient enfuis; la ville capitale, qui n'avait guère que des maisons de bois, la première ville du monde; le fauteuil à clous dorés, sur lequel un roi goth ou alain s'asseyait, le premier trône du monde; et l'auteur qui se croit le premier dans sa sphère serait alors peut-être le plus sot homme du monde, s'il ne se trouvait des gens encore plus sots, qui font pour vingt sous la critique raisonnée de la pièce nouvelle; critique qui s'en va le lendemain avec la pièce dans l'abyme de l'éternel oubli.

On élève aussi quelquefois au ciel d'anciens chevaliers défenseurs ou oppresseurs des femmes et des églises, superstitieux et débauchés, tantôt voleurs, tantôt prodigues, combattant à outrance les uns contre les autres pour l'honneur de quelques princesses qui avaient très-peu d'honneur. Tout ce qu'on peut faire de mieux (ce me semble) quand on s'amuse à les mettre sur la scène, c'est de dire avec *Horace* :

Seditione dolis, scelere, atque libidine, et ira;
Iliacos intra muros peccatur et extra.

FRAGMENT (*)

D'UN DISCOURS HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR DOM PEDRE.

. . . . . .

. . . . . .

Les raisonneurs, qui sont comme moi sans génie, et qui diffèrent aujourd'hui sur le siècle du génie, répètent souvent cette antithèse de *la Bruyère*, que *Racine* a peint les hommes tels qu'ils sont, et *Corneille* tels qu'ils devaient être. Ils répètent une insigne fausseté, car jamais ni *Bajazet* ni *Xipharès*, ni *Britannicus*, ni *Hippolyte* n'ont fait l'amour comme ils le font galamment dans les tragédies de *Racine*; et jamais *César* n'a dû dire, dans le Pompée de *Corneille*, à *Cléopâtre* qu'il n'avait combattu à Pharsale que pour mériter son amour avant de l'avoir vue; il n'a jamais dû lui dire que son *glorieux titre de premier du monde, à présent effectif, est ennobli par celui de captif* de la petite *Cléopâtre*,

(*) Ce fragment se trouvait imprimé à la suite de la tragédie de Dom Pèdre, dans les éditions précédentes.

âgée de quinze ans, qu'on lui amena dans un paquet de linge. Ni *Cinna* ni *Maxime* n'ont dû être tels que *Corneille* les a peints. Le devoir de *Cinna* ne pouvait être d'aſſaſſiner *Auguſte* pour plaire à une fille qui n'exiſtait point. Le devoir de *Maxime* n'était pas d'être amoureux de cette même fille, et de trahir à la fois *Auguſte*, *Cinna* et ſa maîtreſſe. Ce n'était pas là ce *Maxime* à qui *Ovide* écrivait qu'il était digne de ſon nom. *Maxime qui tanti menſuram nominis imples.* Le devoir de *Félix* dans Polieucte n'était pas d'être un lâche barbare qui feſait couper le cou à ſon gendre,

Pour acquérir par-là de plus puiſſans appuis,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne ſuis.

On a beaucoup et trop écrit depuis *Ariſtote* ſur la tragédie. Les deux grandes règles ſont que les perſonnages intéreſſent, et que les vers ſoient bons; j'entends d'une bonté propre au ſujet. Ecrire en vers pour les faire mauvais eſt la plus haute de toutes les ſottiſes.

On m'a vingt fois rebattu les oreilles de ce prétendu diſcours de *Pierre Corneille : Ma pièce eſt finie; je n'ai plus que les vers à faire.* Ce propos fut tenu par *Ménandre* plus de deux mille ans avant *Corneille*, ſi nous en croyons *Plutarque* dans ſa queſtion, *ſi les Athéniens ont plus excellé*

dans les armes que dans les lettres ? Ménandre pouvait à toute force s'exprimer ainsi, parce que des vers de comédie ne sont pas les plus difficiles; mais dans l'art tragique, la difficulté est presque insurmontable, du moins chez nous.

Dans le siècle passé, il n'y eut que le seul *Racine* qui écrivit des tragédies avec une pureté et une élégance presque continue ; et le charme de cette élégance a été si puissant que les gens de lettres et de goût lui ont pardonné la monotonie de ses déclarations d'amour, et la faiblesse de quelques caractères, en faveur de sa diction enchanteresse.

Je vois dans l'homme illustre qui le précéda des scènes sublimes, dont ni *Lopez de Véga*, ni *Calderon*, ni *Shakespeare* n'avaient même pu concevoir la moindre idée, et qui sont très-supérieures à ce qu'on admira dans Sophocle et dans Euripide ; mais aussi j'y vois des tas de barbarismes et de solécisme qui révoltent, et des froids raisonnemens alambiqués qui glacent ; j'y vois enfin vingt pièces entières, dans lesquelles à peine y a-t-il un morceau qui demande grâce pour le reste. La preuve incontestable de cette vérité est, par exemple; dans les deux Bérénices de *Racine* et de *Corneille*. Le plan de ces deux pièces est également mauvais, également indigne du théâtre tragique. Ce défaut même va jusqu'au ridicule.

Mais par quelle raison est-il impossible de lire la Bérénice de *Corneille ?* par quelle raison est-elle au-dessous des pièces de *Pradon*, de *Rioupérous*, de *Danchet*, de *Péchantré*, de *Pellegrin ?* et d'où vient que celle de *Racine* se fait lire avec tant de plaisir, à quelques fadeurs près ? d'où vient qu'elle arrache des larmes ?... c'est que les vers sont bons : ce mot comprend tout, sentiment, vérité, décence, naturel, pureté de diction, noblesse, force, harmonie, élégance, idées profondes, idées fines, sur-tout idées claires, images touchantes, images terribles, et toujours placées à propos. Otez ce mérite à la divine tragédie d'Athalie, il ne lui restera rien ; ôtez ce mérite au quatrième livre de l'Enéide et au discours de *Priam* à *Achille* dans Homère, ils seront insipides. L'abbé *du Bos* a très-grande raison : la poésie ne charme que par les beaux détails.

Si tant d'amateurs savent par cœur des morceaux admirables des Horaces, de Cinna, de Pompée, de Polieucte et quatre vers d'Héraclius, c'est que ces vers sont très-bien faits ; et si on ne peut lire ni Théodore ni Pertharite, ni Dom Sanche d'Arragon, ni Attila, ni Agésilas, ni Pulchérie, ni la Toison d'or, ni Suréna, etc. etc. etc., c'est que presque tous les vers en sont détestables. Il faut être de bien mauvaise foi pour s'efforcer

de les excuſer contre ſa conſcience. Quelquefois même de miſérables écrivains ont oſé donner des éloges à cette foule de pièces auſſi plates que barbares, parce qu'ils ſentaient bien que les leurs étaient écrites dans ce goût : ils demandaient grâce pour eux-mêmes.

PERSONNAGES.

DOM PEDRE, roi de Castille.

TRANSTAMARE, frère du roi, bâtard légitimé.

DU GUESCLIN, général de l'armée française.

LEONORE DE LA CERDA, princesse du sang.

ELVIRE, confidente de *Léonore*.

ALMEDE,
MENDOSE,
ALVARE,
MONCADE,
} Officiers espagnols.

Suite.

La scène est dans le palais de Tolède.

DOM PEDRE,

ROI DE CASTILLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

TRANSTAMARE, ALMEDE.

TRANSTAMARE.

De la cour de Vincenne aux remparts de Tolède
Tu m'es enfin rendu, cher et prudent Almède.
Reverrai-je en ces lieux ce brave du Gueſclin?

ALMEDE.

Il vient vous ſeconder.

TRANSTAMARE.

Ce mot fait mon deſtin.
Pour ſoutenir ma cauſe et me venger d'un frère,
Le ſecours des Français m'eſt encor néceſſaire.
Des révolutions voici le temps fatal.
J'attends tout du roi Charle et de ſon général.
Qu'as-tu vu, qu'a-t-on fait? Dis-moi ce qu'on prépare
Dans la cour de Vincenne au prince Tranſtamare?

ALMEDE.

Charle était incertain. J'ai long-temps attendu
L'effet d'un grand projet qu'on tenait ſuſpendu.
Le monarque éclairé, prudent avec courage,
(Chez les bouillans Français peut-être le ſeul ſage,)

A tous ses courtisans dérobant ses secrets,
A pesé mes raisons avec ses intérêts.
Enfin il vous protége; et sur le bord du Tage
Ce valeureux Guesclin, ce héros de notre âge,
Suivi de son armée, arrive sur mes pas.

TRANSTAMARE.

Je dois tout à son roi.

ALMEDE.

Ne vous y trompez pas.
Charle, en vous soutenant au bord du précipice,
Vous tend par politique une main protectrice;
En divisant l'Espagne, afin de l'affaiblir,
Il veut frapper dom Pèdre autant que vous servir:
Pour son intérêt seul il entreprend la guerre.
Dom Pèdre eut pour appui la superbe Angleterre;
Le fameux prince noir était son protecteur;
Mais ce guerrier terrible et de Guesclin vainqueur,
Au milieu de sa gloire achevant sa carrière,
Touche enfin dans Bordeaux à son heure dernière.
Son génie accablait et la France et Guesclin;
Et quand des jours si beaux touchent à leur déclin,
Ce français, dont le bras aujourd'hui vous seconde,
Demeure avec éclat seul en spectacle au monde.
Charle a choisi ce temps. L'Anglais tombe épuisé;
L'Empire a trente rois, et languit divisé;
L'Espagnol est en proie à la guerre civile;
Charle est le seul puissant; et d'un esprit tranquille
Ebranlant à son gré tous les autres Etats,
Il triomphe à Paris sans employer son bras.

TRANSTAMARE.

Qu'il exerce à loisir sa politique habile,
Qu'il soit prudent, heureux; mais qu'il me soit utile.

ALMEDE.

Il vous promet Valence et les vaſtes pays
Que vous laiſſait un père, et qu'on vous a ravis;
Il vous promet ſur-tout la main de Léonore,
Dont l'hymen à vos droits va réunir encore
Ceux qui lui ſont tranſmis par les rois ſes aïeux.

TRANSTAMARE.

Léonore eſt le bien le plus cher à mes yeux.
Mon père, tu le ſais, voulut que l'hymenée
Fit revivre par moi les rois dont elle eſt née.
Il avait gagné Rome, elle approuvait ſon choix,
Et l'Eſpagne à genoux reconnaiſſait mes droits;
Dans un aſile ſaint Léonore enfermée
Fuyait les factions de Tolède alarmée;
Elle fuyait dom Pèdre.... Il la fait enlever.
De mes biens, en tout temps ardent à me priver,
Il la retient ici captive avec ſa mère.
Voudrait-il ſeulement l'arracher à ſon frère?
Croit-il, de tant d'objets trop heureux ſéducteur,
De ce cœur ſimple et vrai corrompre la candeur?
Craindrait-il en ſecret les droits que Léonore
Au trône Caſtillan peut conſerver encore?
Prétend-il l'épouſer, ou d'un nouvel amour
Etaler le ſcandale à ſon indigne cour?
Veut-il des La Cerda déshonorer la fille,
La traîner en triomphe après Laure et Padille?
Et d'un peuple opprimé, bravant les vains ſoupirs,
Inſulter aux humains du ſein de ſes plaiſirs?

ALMEDE.

Les femmes, en tous lieux ſouveraines ſuprêmes,
Ont égaré des rois, et les cours ſont les mêmes.
Mais peut-être Gueſclin dédaignera d'entrer
Dans ces petits débats qu'il ſemblait ignorer.

Son esprit mâle et ferme, et même un peu sauvage,
Des faiblesses d'amour entend peu le langage.
Honoré par son roi du nom d'ambassadeur,
Il soutiendra vos droits avant que sa valeur
Se serve ici pour vous, dignement occupée,
Des dernières raisons, les canons et l'épée.
Mais jusques-là dom Pèdre est le maître en ces lieux.

TRANSTAMARE.

Lui le maître! ah! bientôt tu nous connaîtras mieux.
Il veut l'être en effet; mais un pouvoir suprême
S'élève et s'affermit au-dessus du roi même.
Dans son propre palais les états convoqués
Se sont en ma faveur hautement expliqués;
Le Sénat Castillan me promet son suffrage.
A dom Pèdre égalé, je n'ai pas l'avantage
D'être né d'un hymen approuvé par la loi;
Mais tu sais qu'en Europe on a vu plus d'un roi,
Par soi-même élevé, faire oublier l'injure
Qu'une loi trop injuste a faite à la nature.
Tout est au plus heureux, et c'est la loi du fort.
Un bâtard échappé des pirates du Nord
A soumis l'Angleterre; et malgré tous leurs crimes,
Ses heureux descendans sont des rois légitimes;
J'ose attendre en Espagne un aussi grand destin.

ALMEDE.

Guesclin vous le promet; et je me flatte enfin
Que dom Pèdre à vos pieds peut tomber de son trône,
Si le Français l'attaque, et l'Anglais l'abandonne.

TRANSTAMARE.

Tout annonce sa chute; on a su soulever
Les esprits mécontens qu'il n'a pu captiver.
L'opinion publique est une arme puissante;
J'en aiguise les traits. La ligue menaçante

Ne voit plus dans ſon roi qu'un tyran criminel;
Il n'eſt plus déſigné que du nom de cruel:
Ne me demande point ſi c'eſt avec juſtice;
Il faut qu'on le déteſte, afin qu'on le puniſſe.
La haine eſt ſans ſcrupule: un peuple révolté
Ecoute les rumeurs, et non la vérité.
On avilit ſes mœurs, on noircit ſa conduite,
On le rend odieux à l'Europe ſéduite,
On le pourſuit dans Rome à ce vieux tribunal,
Qui par un long abus, peut-être trop fatal,
Sur tant de ſouverains étend ſon vaſte empire.
Je l'y fais condamner; et je puis te prédire
Que tu verras l'Eſpagne en ſa crédulité
Exécuter l'arrêt dès qu'il ſera porté:
Mais un ſoin plus preſſant m'agite et me dévore.
A ſes ſacrés autels il ravit Léonore;
De cette cour profane il faut bien la ſauver.
Arrachons-la des mains qui m'en oſent priver.
Sans doute il s'eſt flatté du grand art de ſéduire,
De ſa vaine beauté, de ce frivole empire
Qu'il eut ſur tant de cœurs aiſés à conquérir;
Tout cet éclat trompeur avec lui va périr.
Peut-être qu'aujourd'hui la guerre déclarée
Vers la princeſſe ici m'interdirait l'entrée.
Profitons du ſeul jour où je puis l'enlever.
Va m'attendre au Sénat; je cours t'y retrouver:
Nous y concerterons tout ce que je dois faire
Pour ravir Léonore et le trône à mon frère.
La voici. Le deſtin favoriſe mes vœux.

SCENE II.

TRANSTAMARE, LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

PRINCE, en ces temps de trouble, en ces jours malheureux,
Je n'ai que ce moment pour vous parler encore.
Bientôt vous connaîtrez ce qu'était Léonore,
Quelle était sa conduite, et son nouveau devoir;
Mais au palais du roi gardez de me revoir.
Je veux, je dois sauver d'une guerre intestine
Et vous, et tout l'Etat penchant vers sa ruine.
Le roi vient sur mes pas; j'ignore ses projets;
Il donne en frémissant quelques ordres secrets:
Il vous nomme, il s'emporte; et vous devez connaître
Quel sort on se prépare en luttant contre un maître.
Je vous en avertis. Epargnez à ses yeux
D'un superbe ennemi l'aspect injurieux.
C'est ma seule prière.

TRANSTAMARE.

Ah! qu'osez-vous me dire?

LEONORE.

Ce que je dois penser, ce que le ciel m'inspire.

TRANSTAMARE.

Quoi! vous que ce ciel même a fait naître pour moi,
Dont mon père en mourant me destina la foi,
Vous dont Rome et la France ont conclu l'hymenée,
Vous que l'Europe entière à moi seul a donnée,
Je ne vous reverrais que pour vous éviter?
Vous ne me parleriez que pour mieux m'écarter!

LEONORE.

Le devoir, la raiſon, votre intérêt l'exige.
Tout ce que j'apperçois m'épouvante et m'afflige.
Seigneur, d'aſſez de ſang nos champs ſont inondés,
Et vous devez ſentir ce que vous haſardez.

TRANSTAMARE.

Je ſais bien que dom Pèdre eſt injuſte, intraitable,
Qu'il peut m'aſſaſſiner.

LEONORE.

Il en eſt incapable.
A l'inſulter ainſi, c'eſt trop vous appliquer.
Puiſſe enfin la nature à tous deux s'expliquer!
Elle parle par moi, Seigneur, je vous conjure
De ne point faire au roi cette nouvelle injure.
Ménagez, évitez, votre frère offenſé,
Violent comme vous, profondément bleſſé.
Ne vous efforcez point de le rendre implacable;
Laiſſez-moi l'appaiſer.

TRANSTAMARE.

Non, chaque mot m'accable.
Je vous parle des nœuds qui nous ont engagés;
Et vous me répondez que vous me protégez!
Je ne vous connais plus. Que cette cour altère
Vos premiers ſentimens et votre caractère!

LEONORE.

Mes juſtes ſentimens ne ſont point démentis;
Je chérirai le ſang dont nous ſommes ſortis,
Et les rois nos aïeux vivront dans ma mémoire.
Pour la dernière fois ſi vous daignez m'en croire,
Dans ſon propre palais gardez-vous d'outrager
Celui qui règne encore, et qui peut ſe venger.

TRANSTAMARE.

Que vous importe à vous que mon aſpect l'offenſe?

LEONORE.

Je veux qu'envers un frère il uſe de clémence.

TRANSTAMARE.

La clémence en dom Pèdre! épargnez-vous ce ſoin:
De la mienne bientôt il peut avoir beſoin;
Je n'en dirai pas plus; mais quoi que j'exécute,
Léonore eſt un bien qu'un tyran me diſpute;
Je n'ai rien entrepris que pour vous poſſéder;
Vous me verrez mourir plutôt que vous céder.
Vous me verrez, Madame.

(*il ſort.*)

SCENE III.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Où me ſuis-je engagée!

ELVIRE.

Je frémis des périls où vous êtes plongée,
Entre deux ennemis qui, s'égorgeant pour vous,
Pourront dans le combat vous percer de leurs coups.
Promiſe à Tranſtamare, à ſon frère donnée,
Prête à former ces nœuds d'un ſecret hymenée,
Dans l'orage qui gronde en ce triſte ſéjour,
Quelle cruelle fête, et quel temps pour l'amour!

LEONORE.

Elvire, il faut t'ouvrir mon ame toute entière.
Je voulais conſacrer ma pénible carrière

Au

Au vénérable asile où dans mes premiers jours
J'avais goûté la paix loin des perfides cours.
Le sombre Transtamare, en cherchant à me plaire,
M'attachait encor plus à ma retraite austère.
D'une mère sur moi tu connais le pouvoir;
Elle a détruit ma paix, et changé mon devoir.
Dans les dissentions de l'Espagne affligée,
Au parti de dom Pèdre en secret engagée,
Pleine de cet orgueil qu'elle tient de son sang,
Elle me précipite en ce suprême rang:
Elle me donne au roi. Le puissant Transtamare
Ne pardonnera point le coup qu'on lui prépare.
Je replonge l'Espagne en un trouble nouveau;
De la guerre en tremblant j'allume le flambeau,
Moi, qui de tout mon sang aurais voulu l'éteindre.
Plus on croit m'élever, plus ma chute est à craindre.
Le roi qui voit l'Etat contre lui conjuré
Cache encor mon secret dans Tolède ignoré:
Notre cour le soupçonne, et paraît incertaine.
Je me vois exposée à la publique haine,
Aux fureurs des partis, aux bruits calomnieux;
Et de quelques côtés que je tourne les yeux,
Ce trône m'épouvante.

ELVIRE.

Ou je suis abusée,
Ou votre ame à ce choix ne s'est point opposée.
Si les périls sont grands, si dans tous les états
Les cours ont leurs dangers, le trône a ses appas.

LEONORE.

Jamais le rang du roi n'éblouit ma jeunesse.
Peut-être que mon cœur avec trop de faiblesse.

Admira sa valeur et ses grands sentimens.
Je sais quel fut l'excès de ses égaremens,
J'en frémis; mais son ame est noble et généreuse.
Elvire, elle est sensible autant qu'impétueuse:
Et s'il m'aime en effet, j'ose encore espérer
Que des jours moins affreux pourront nous éclairer.
L'auguste La Cerda, dont le ciel me fit naître,
M'inspira ce projet en me donnant un maître.
Ah! si le roi voulait, si je pouvais un jour
Voir ce trône ébranlé raffermi par l'amour!
Si, comme je l'ai cru, les femmes étaient nées
Pour calmer des esprits les fougues effrénées,
Pour faire aimer la paix aux féroces humains,
Pour émousser le fer en leurs sanglantes mains!
Voilà ma passion, mon espoir et ma gloire.

ELVIRE.

Puissiez-vous remporter cette illustre victoire!
Mais elle est bien douteuse, et je vous vois marcher
Sur des feux que la cendre à peine a pu cacher.

LEONORE.

J'ai peu vu cette cour, Elvire, et je l'abhorre.
Quel séjour orageux! mais il se peut encore
Que dans le cœur du roi je réveille aujourd'hui
Les premières vertus qu'on admirait en lui.
Ses maîtresses peut-être ont corrompu son ame;
Le fond en était pur.

ELVIRE.

Il vient à vous, Madame:
Osez donc parler.

SCENE IV.

DOM PEDRE, LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

SIRE, ou plutôt cher époux,
Souffrez que Léonore embraſſe vos genoux.
(*il la retient.*)
Ma mère eſt votre ſang, et ſa main m'a donnée
Au maître généreux qui fait ma deſtinée.
Vous avez exigé qu'aux yeux de votre cour
Ce grand événement ſe cache encore un jour;
Mais vous m'avez promis de m'accorder la grace
Qu'implorerait de vous mon excuſable audace.
Puis-je la demander?

DOM PEDRE.

N'ayez point la rigueur
De douter d'un empire établi ſur mon cœur.
Votre couronnement d'un ſeul jour ſe différe;
Il me faut ménager un Sénat téméraire,
Un peuple effarouché: mais ne redoutez rien.
Parlez, qu'exigez-vous?

LEONORE.

Votre bonheur, le mien,
Celui de la Caſtille; une paix néceſſaire:
Seigneur, vous le ſavez, la princeſſe ma mère
M'a remiſe en vos mains dans un eſpoir ſi beau.
Les ans et les chagrins l'approchent du tombeau.
Je joins ici ma voix à ſa voix expirante;
Comme elle en ces momens la patrie eſt mourante.
La diſcorde en fureur en ces lieux alarmés
Peut ſe calmer encor, Seigneur, ſi vous m'aimez.

Ne m'ouvrez point au trône un horrible paſſage
Parmi des flots de ſang, au milieu du carnage;
Et puiſſent vos ſujets, béniſſant votre loi,
Par vous rendus heureux vous aimer comme moi!

DOM PEDRE.

Plus que vous ne penſez, votre diſcours me touche.
La raiſon, la vertu parlent par votre bouche.
Hélas! vous êtes jeune; et vous ne ſavez pas
Qu'un roi qui fait le bien ne fait que des ingrats.
Allez, des factieux n'aiment jamais leur maître.
Quoiqu'il puiſſe arriver, je le ſuis, je veux l'être.
Ils ſubiront mes lois; mais daignez m'en donner;
Vous pouvez tout ſur moi, que faut-il?

LEONORE.

Pardonner.

DOM PEDRE.

A qui?

LEONORE.

Puis-je le dire?

DOM PEDRE.

Hé bien?

LEONORE.

A Tranſtamare.

DOM PEDRE.

Quoi! vous me prononcez le nom de ce barbare!
Du criminel objet de mon juſte courroux!

LEONORE.

Peut-être il eſt puni puiſque je ſuis à vous.
Alfonſe votre père à ſa main m'a promiſe,
Il lui donna Valence, et vous l'avez conquiſe.
Je lui portais pour dot d'aſſez vaſtes Etats:
Il les eſpère encore, et n'en joüira pas.

Sire, je ne veux point que la France jalouse,
Votre Sénat, les grands, accusent votre épouse
D'avoir immolé tout à son ambition,
Et de n'être en vos bras que par la trahison.
De ces soupçons affreux la triste ignominie
Empoisonnerait trop ma malheureuse vie.

DOM PEDRE.

Ecoutez, je vous aime : et ce sacré lien,
En vous donnant à moi, joint votre honneur au mien.
Sachez qu'il n'est ici de perfide et de traître
Que ce prince rebelle, et qui s'obstine à l'être.
Trompé par une femme, et par l'âge affaibli,
Mettant près du tombeau tous mes droits en oubli,
Alfonse mauvais roi, non moins que mauvais père,
(Car je parle sans feinte, et ma bouche est sincère.)
Alfonse, en égalant son bâtard à son fils,
Nous fit imprudemment pour jamais ennemis.
D'une province entière on fesait son partage ;
La moitié de mon trône était son héritage.
Que dis-je ! on vous donnait ! . . . plus juste possesseur,
J'ai repris tous mes biens des mains du ravisseur.
Le traître avec Guesclin vaincu dans Navarette,
Par une fausse paix réparant sa défaite,
Attire à son parti nos peuples aveuglés.
Il impose au Sénat, aux Etats assemblés ;
Faible dans les combats, puissant dans les intrigues,
Artisan ténébreux de fraudes et de brigues,
Il domine en secret dans mon propre palais.
Il croit déjà régner.... Ne me parlez jamais
De ce dangereux fourbe et de ce téméraire :
Cessez.

LEONORE.

Je vous parlais, Seigneur, de votre frère.

DOM PEDRE.

Mon frère! Tranſtamare!... Il doit n'être à vos yeux
Qu'un opprobre nouveau du ſang de nos aïeux,
Un enfant d'adultère, un rejeton du crime;
Et l'étrange intérêt qui pour lui vous anime
Eſt un coup plus cruel à mon eſprit bleſſé
Que tous ſes attentats qui m'ont trop offenſé.

LEONORE.

De quoi vous plaignez-vous, quand je le ſacrifie,
Quand vous donnant mon cœur, et haſardant ma vie,
Mon ſort à vos deſtins s'abandonne aujourd'hui?
Ma tendreſſe pour vous, et ma pitié pour lui
A vos yeux irrités ſont-elles une offenſe?
Je vous vois menacé des armes de la France:
Les Etats, le Sénat, unis contre vos droits
Ont élevé déjà leur redoutable voix.
M'eſt-il donc défendu de craindre un tel orage?

DOM PEDRE.

Non, mais raſſurez-vous; du moins ſur mon courage.

LEONORE.

Vous n'en avez que trop, et dans ces jours affreux,
Ce courage, peut-être, eſt funeſte à tous deux.

DOM PEDRE.

Rien n'eſt funeſte aux rois que leur propre faibleſſe.

LEONORE.

Ainſi votre refus rebute ma tendreſſe!
A peine l'hymenée eſt prêt de nous unir.
Je vous déplais, Seigneur, en voulant vous ſervir.

DOM PEDRE.

Allez plaindre Dom Pèdre, et flatter Tranſtamare.

LEONORE.

Ah ! vous ne craignez point que mon esprit s'égare
Jusqu'à le comparer à Dom Pèdre, à mon roi.
Je vous parlais pour vous, pour l'Espagne et pour moi :
Je vois qu'il faut suspendre une plainte indiscrète ;
Qu'une femme est esclave, et qu'elle n'est point faite
Pour se jeter, Seigneur, entre le peuple et vous.
J'ai cru que la prière appaisait le courroux ;
Qu'on pouvait opposer à vos armes sanglantes
De la compassion les armes innocentes....
Mais je dois respecter de si grands intérêts....
J'avais trop présumé.... Je sors, et je me tais.

(*elle sort.*)

SCENE V.

DOM PEDRE *seul.*

QU'UNE telle démarche et m'étonne et m'offense !
Transtamare avec elle est-il d'intelligence ?
M'aurait-elle trompé sous le voile imposteur
Qui fascinait mes yeux par sa fausse candeur ?
Croit-elle, en abusant du pouvoir de ses charmes,
Vaincre par sa faiblesse, et m'arracher mes armes ?
Est-ce amour ? est-ce crainte ? est-ce une trahison ?
Quels nouveaux attentats confondent ma raison !
Régné-je, juste Ciel ! et respiré-je encore ?
Tout m'abandonnerait !... et jusqu'à Léonore !....
Non.... je ne le crois point ... mais mon cœur est percé.
Monarque malheureux, amant trop offensé,
Oppose à tant d'assauts un cœur inébranlable ;
Mais sur-tout garde-toi de la trouver coupable.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

Je n'avais pas connu jusqu'à ce triste jour
Le danger d'être simple, et d'ignorer la cour.
Je vois trop qu'en effet il est des conjonctures
Où les cœurs les plus droits, les vertus les plus pures
Ne servent qu'à produire un indigne soupçon.
Dans ces temps malheureux tout se tourne en poison.
Au fond de mes déserts pourquoi m'a-t-on cherchée ?
Au séjour de la paix pourquoi suis-je arrachée ?
Ah ! si l'on connaissait le néant des grandeurs,
Leurs tristes vanités, leurs fantômes trompeurs,
Qu'on en détesterait le brillant esclavage !

ELVIRE.

Ne pensez qu'à Dom Pèdre, au nœud qui vous engage ;
Songez que dans ces temps de trouble et de terreur
De lui seul après tout dépend votre bonheur.

LEONORE.

Le bonheur ! ah, quel mot ta bouche me prononce !
Le bonheur ! à nos yeux l'illusion l'annonce,
L'illusion l'emporte et s'enfuit loin de nous.
Mon malheur, chère Elvire, est d'aimer mon époux ;
Il m'entraîne en tombant, il me rend la victime
D'un peuple qui le hait, d'un Sénat qui l'opprime,
De Transtamare enfin, dont la témérité
Ose me reprocher une infidélité ;

Comme

Comme si de mon cœur s'étant rendu le maître,
Par ma lâche inconstance il eut cessé de l'être,
Et si déjà formée aux vices de la cour,
Je trahissais ma foi par un nouvel amour!
C'est-là sur-tout, c'est-là l'insupportable injure
Dont j'ai le plus senti la profonde blessure.

SCENE II.

LEONORE, ELVIRE, TRANSTAMARE, Suite.

TRANSTAMARE.

OUI, je vous poursuivrai dans ces murs odieux,
Souillés par mes tyrans, et pleins de nos aïeux.
Ces lieux où des Etats l'autorité sacrée
A toute heure à mes pas donne une libre entrée;
Où ce roi croit dicter ses ordres absolus,
Que déjà dans Tolède on ne reconnaît plus.
C'est dans le Sénat même assis pour le détruire,
C'est au temple, en un mot, que je veux vous conduire;
C'est là qu'est votre honneur et votre sureté,
C'est là que votre amant vous rend la liberté.

LEONORE.

De tant de violence indignée et surprise,
Fidelle à mes devoirs, à mon maître soumise,
Mais écoutant encore un reste de pitié
Que cet excès d'audace a mal justifié,
Je voulais vous servir, vous rapprocher d'un frère,
Rappeler de la paix quelque ombre passagère.
De ces vœux mal conçus mon cœur fut occupé;
Mais tous deux à l'envi vous l'avez détrompé.
Dans ces tristes momens, tout ce que je puis dire,
C'est que mon sang, mon Dieu, ce jour que je respire,

Ce palais où je suis, tout m'impose la loi
De chérir ma patrie, et d'obéir au roi.

TRANSTAMARE.

Il n'est point votre roi; vous êtes mon épouse;
Vous n'échapperez point à ma fureur jalouse;
Oui vous m'appartenez : la pompe des autels,
L'appareil des flambeaux, les sermens solemnels,
N'ajoutent qu'un vain faste aux promesses sacrées,
Par un père, et par vous dès l'enfance jurées.
Ces nœuds, ces premiers nœuds dont nous sommes liés,
N'ont point été par vous encor désavoués :
Rome les consacra; rien ne peut les dissoudre.
N'attirez point sur vous les éclats de la foudre.
Quoi ! l'air empoisonné que nous respirons tous
A-t-il dans ce palais pénétré jusqu'à vous?
Pourriez-vous préférer à ce nœud respectable
La vanité trompeuse et l'orgueil mépriſable
De captiver un roi dont tant d'autres beautés
Partageaient follement les infidélités?
Vous n'avilirez point le sang qui vous fit naître
Jusqu'à leur disputer la conquête d'un traître,
D'un monarque flétri par d'indignes amours;
Et qui, si l'on en croit de fidelles discours,
Jaloux sans être tendre, a dans sa frénésie
De sa femme au tombeau précipité la vie.

LEONORE.

Quoi! vous cherchez sans cesse à le calomnier?

TRANSTAMARE.

Et vous vous abaissez à le justifier!
Tremblez de partager le poids insupportable
Dont la haine publique a chargé ce coupable.
Il faut me suivre, il faut dans les bras du Sénat....

LEONORE.

Si vous entrepreniez cet horrible attentat,
Si vous osiez jamais....

SCENE III.

LEONORE, TRANSTAMARE *sur le devant avec sa suite*, DOM PEDRE *dans le fond avec la sienne*, MENDOSE.

DOM PEDRE *à Mendose, dans l'enfoncement.*

Tu vois ce téméraire,
Qui jusqu'en ma maison vient braver ma colère;
Ce protégé de Charle. Il vient à ses vainqueurs
Apporter des Français les insolentes mœurs....
Aux yeux de la princesse il ose ici paraître!
Sans frein, sans retenue, il marche, il parle en maître....
Comte, un tel entretien ne vous est point permis.
Dans la foule des grands, à votre rang admis,
Vous pourrez dans les jours de pompe solemnelle
Vous présenter de loin prosterné devant elle.
Entrez dans le Sénat, prenez place aux Etats;
La loi vous le permet; je ne vous y crains pas.
Vous y pouvez trâmer vos cabales secrètes;
Mais respectez ces lieux, et songez qui vous êtes.

TRANSTAMARE.

Le fils du dernier roi prend plus de liberté;
Il s'explique en tous lieux; il peut être écouté;
Il peut offrir sans crainte un pur et noble hommage:
Rome, le roi de France, et des grands le suffrage,
Ont quelque poids encore, et pourront balancer
Tout ce qu'à ma poursuite on voudrait opposer.
Léonore est à moi, sa main fut mon partage.

DOM PEDRE.

Et moi je vous défends d'y penser davantage.

TRANSTAMARE.

Vous me le défendez ?

DOM PEDRE.

Oui.

TRANSTAMARE.

De mes ennemis
Les ordres quelquefois m'ont trouvé peu soumis.

DOM PEDRE.

Mais quelquefois aussi, malgré Rome et la France,
En Castille on punit la désobéissance.

TRANSTAMARE.

Le Sénat et mon bras m'affranchissent assez
De ce grand châtiment dont vous me menacez.

DOM PEDRE.

Ils vous ont mal servi dans les champs de la gloire.
Vous devriez du moins en garder la mémoire.

TRANSTAMARE.

Les temps sont bien changés. Vos maîtres et les miens,
Les Etats, le Sénat, tous les vrais citoyens,
Ont enfin rappelé la liberté publique :
On ne redoute plus ce pouvoir tyrannique,
Ce monstre, votre idole, horreur du genre humain,
Que votre orgueil trompé veut rétablir en vain.
Vous n'êtes plus qu'un homme avec un titre auguste,
Premier sujet des lois, et forcé d'être juste.

DOM PEDRE.

Hé bien, crains ma justice, et tremble en tes desseins.

TRANSTAMARE.

S'il en est une au ciel, c'est pour vous que je crains :
Gardez-vous de lasser sa longue patience.

DOM PEDRE, *tirant à moitié son épée.*
Tu mets à bout la mienne avec tant d'insolence.
Perfide! défends-toi contre ce fer vengeur.

TRANSTAMARE, *mettant aussi la main à l'épée.*
Sire, oseriez-vous bien me faire cet honneur?

LEONORE *se jetant entr'eux, tandis que Mendose et Almède les séparent.*
Arrêtez, inhumains! Cessez, barbares frères....
Cieux toujours offensés! destins toujours contraires!
Verrai-je en tous les temps ces deux infortunés
Prêts à souiller leurs mains du sang dont ils sont nés!
N'entendront-ils jamais la voix de la nature?

DOM PEDRE.
Ah! je n'attendais pas cette nouvelle injure,
Et que pour dernier trait Léonore aujourd'hui
Pût en nous égalant me confondre avec lui.
C'en est trop.

LEONORE.
Quoi! c'est vous qui m'accusez encore!

DOM PEDRE.
Et vous me trahiriez, vous, dis-je, Léonore!

LEONORE.
Et vous me reprochez dans ce désordre affreux
De vouloir épargner un crime à tous les deux!
Vous me connaissez mal: apprenez l'un et l'autre
Quels sont mes sentimens, et mon sort, et le vôtre.
Transtamare, sachez que vous n'aurez enfin,
Quand vous seriez mon roi, ni mon cœur, ni ma main;
Sire, tombe sur moi la justice éternelle
Si jusqu'à mon trépas je ne vous suis fidelle.
Mais la guerre civile est horrible à mes yeux;
Et je ne puis me voir entre deux furieux,

Misérable sujet de discorde et de haine,
Toujours dans la terreur, et toujours incertaine,
Si le seul de vous deux qui doit régner sur moi
Ne me fait pas l'affront de douter de ma foi.
Vous m'arrachiez, Seigneur, au solitaire asile
Où mon cœur loin de vous était du moins tranquille.
Je me vois exilée en ce cruel séjour,
Dans cet antre sanglant que vous nommez la cour.
Je la fuis; je retourne à la tombe sacrée
Où j'étais morte au monde, et du monde ignorée.
Qu'une autre se complaise à nourrir dans les cœurs
Les tourmens de l'amour et toutes ses fureurs,
A mêler sans effroi ses langueurs tyranniques
Aux tumultes sanglans des discordes publiques;
Qu'elle se fasse un jeu du malheur des humains,
Et des feux de la guerre attisés par ses mains;
Qu'elle y mette à son gré sa gloire et son mérite:
Cette gloire exécrable est tout ce que j'évite.
Mon cœur qui la déteste est encore étonné
D'avoir fui cette paix pour qui seule il est né;
Cette paix qu'on regrette au milieu des orages.
Je vais loin de Tolède, et de ces grands naufrages,
M'ensevelir, vous plaindre, et servir à genoux
Un maître plus puissant et plus clément que vous.

(*elle sort.*)

SCENE IV.

DOM PEDRE, TRANSTAMARE, Suite.

DOM PEDRE.

Elle échappe à ma vue, elle fuit, et sans peine!
J'ai soupçonné son cœur, j'ai mérité sa haine.

(*à sa suite.*)

Léonore!.... courez, qu'on vole sur ses pas;
Mes amis, suivez-la, qu'on ne la quitte pas;
Veillez avec les miens sur elle et sur sa mère....
Toi, qui t'oses parer du saint nom de mon frère,
Va, rends grâce à ce sang par toi déshonoré,
Rends grâce à mes fermens: j'ai promis, j'ai juré
De respecter ici la liberté publique.
Tu m'osais reprocher un pouvoir tyrannique!
Tu vis, c'en est assez pour me justifier;
Tu vis, et je suis roi!.... Garde-toi d'oublier
Qu'il me reste en Espagne encor quelque puissance.
Cabale avec les tiens dans Rome et dans la France,
Intrigue en ton Sénat, soulève les Etats,
Va, mais attends le prix de tes noirs attentats.

TRANSTAMARE, *en sortant avec sa suite.*

Sire, j'attends beaucoup de la clémence auguste
Du frère le plus tendre, et du roi le plus juste.

SCENE V.

DOM PEDRE, MENDOSE.

DOM PEDRE.

TREMBLEZ, tyrans des rois; le châtiment vous suit.
Que dis-je! malheureux! à quoi suis-je réduit!
J'ai laissé de ses pleurs Léonore abreuvée,
Ainsi que mes sujets contre moi soulevée.
Quoi! toujours de mes mains j'ourdirai mes malheurs!
C'était donc mon destin d'éloigner tous les cœurs!
J'ai d'une tendre épouse affligé l'innocence.
Mon peuple m'abandonne et le français s'avance.

Prêt de faire une reine, et d'aller aux combats,
A tant de soins pressans mon cœur ne suffit pas.
Allons... il faut porter le fardeau qui m'accable.

MENDOSE.

Sire, vous permettez qu'un ami véritable,
(Je hasarde ce nom si rare auprès des rois)
Libre en ses sentimens s'ouvre à vous quelquefois.
Vos soldats, il est vrai, s'approchent de Tolède;
Mais les grands, le Sénat, que Transtamare obsède,
Les organes des lois du peuple révérés,
De la religion les ministres sacrés,
Tout s'unit, tout menace, un dernier coup s'apprête.
Déjà même Guesclin dirigeant la tempête
Marche aux rives du Tage, et vient y rallumer
La foudre qui s'y forme et va tout consumer.
Peut-être il serait temps qu'un peu de politique
Tempérât prudemment ce courage héroïque;
Que vous attendissiez, chaque jour offensé,
Le moment de punir sans avoir menacé.
De vos fiers ennemis nourrissant l'insolence,
Vous les avertissez de se mettre en défense.
De Léonore ici je ne vous parle pas:
L'amour bien mieux que moi, finira vos débats.
Vous êtes violent, mais tendre, mais sincère;
Seigneur, un mot de vous calmera sa colère.
Mais quand le péril presse et peut vous accabler,
Avec vos oppresseurs il faut dissimuler.

DOM PEDRE.

A ma franchise, ami, cet art est trop contraire;
C'est la vertu du lâche.... Ah! d'un maître sévère,
D'un cruel, d'un tyran, s'ils m'ont donné le nom,
Je veux le mériter à leur confusion.

Trop heureux les humains dont les ames dociles
Se livrent mollement aux paſſions tranquilles !
Ma vie eſt un orage ; et dans les flots plongé,
Je me plais dans l'abyme où je ſuis ſubmergé.
Rien ne me changera, rien ne pourra m'abattre.

MENDOSE.

Mon Prince, à vos côtés vous m'avez vu combattre,
Vous m'y verrez mourir. Mais portez vos regards
Sur ces gouffres profonds ouverts de toutes parts ;
Voyez de vos rivaux la fatale induſtrie,
Par des bruits menſongers ſéduiſant la patrie,
S'appliquant ſans relâche à vous rendre odieux,
Tromper l'Europe entière, et croire armer les cieux ;
Des ſuperſtitions faire parler l'idole,
Vous pourſuivre à Paris, vous perdre au Capitole.
Et par le ſeul mépris vous avez repouſſé
Tous ces traits qu'on vous lance, et qui vous ont bleſſé !
Vous laiſſez l'impoſture attaquant votre gloire
Juſque dans l'avenir flétrir votre mémoire !

DOM PEDRE.

Ah ! dure iniquité des jugemens humains !
Fantômes élevés par des caprices vains !
J'ai dédaigné toujours votre vile fumée ;
Je foule aux pieds l'erreur qui fait la renommée.
On ne m'a vu jamais fatiguer mes eſprits
A chercher un ſuffrage à Rome ou dans Paris.
J'ai vaincu, j'ai bravé la rumeur populaire.
Je ne me ſens point né pour flatter le vulgaire.
Ou tombons, ou régnons. L'heureux eſt reſpecté ;
Le vainqueur devient cher à la poſtérité,
Et les infortunés ſont condamnés par elle.
Rome de Tranſtamare embraſſe la querelle ;

Rome ſera pour moi quand j'aurai combattu,
Quand on verra ce traître à mes pieds abattu
Me rendre en expirant ma puiſſance uſurpée.
Je ne veux plus de droits que ceux de mon épée....
Mais quel jour! Léonore!... Il devait être heureux....
Pour ſon couronnement quel appareil affreux!
Que ce triomphe, hélas, peut devenir horrible!
Je me feſais, cruelle, un plaiſir trop ſenſible
De détruire un rival au fond de votre cœur,
C'eſt là que j'aſpirais à régner en vainqueur.....
On m'oſe diſputer mon trône et Léonore!
Allons, ils ſont à moi; je les poſſède encore.

SCENE VI.

DOM PEDRE, MENDOSE, ALVARE.

ALVARE.

Le Sénat Caſtillan vous demande, Seigneur.

DOM PEDRE.

Il me demande? moi!

ALVARE.

Nous attendons l'honneur
De vous voir préſider à l'auguſte aſſemblée
Par qui l'Eſpagne enfin ſe verra mieux réglée.
Le prince votre frère a déjà préparé
L'édit qui ſous vos yeux doit être déclaré.

DOM PEDRE.

Qui? mon frère!

ALVARE.

Au Sénat que faut-il que j'annonce?

DOM PEDRE.

Je ſuis ſon roi. Sortez.... et voilà ma réponſe.

ALVARE.

Vous apprendrez la leur.

SCENE VII.

DOM PEDRE, MENDOSE, Suite.

DOM PEDRE *à sa suite.*

Hé bien, vous le voyez;
Les ordres de mes rois me sont signifiés;
Transtamare les signe, il commande, il est maître;
On me traite en sujet!... je serais fait pour l'être,
Pour servir enchaîné, si le même moment
Qui voit de tels affronts ne voit leur châtiment.
(*à Moncade.*)
Chef de ma garde, à moi!... je connais ton audace.
Serviras-tu ton roi, qu'on trahit, qu'on menace,
Qu'on ose mépriser?

MONCADE.

Comme vous j'en rougis;
Mon cœur est indigné. Commandez, j'obéis.

DOM PEDRE.

Ne ménageons plus rien; fais saisir Transtamare,
Et le perfide Almède, et l'insolent Alvare:
Tu seras soutenu. Mes valeureux soldats
Aux portes de Tolède avancent à grands pas.
Etonnons par ce coup ces graves téméraires
Qui détruisent l'Espagne et s'en disent les pères.
Leur siége est-il un temple? et grâce aux préjugés,
Est-ce le Capitole où les rois sont jugés?
Nous verrons aujourd'hui leur audace abaissée.
Va, d'autres intérêts occupent ma pensée.

Exécute mon ordre au milieu du Sénat,
Où le traître à préſent règne avec tant d'éclat.

MONCADE.

Cette entrepriſe eſt juſte, auſſi-bien que hardie;
Et je vais l'accomplir au péril de ma vie.
Mais craignez de vous perdre.

DOM PEDRE.

A ce point confondu,
Si je ne riſque tout, crois-moi, tout eſt perdu.

MENDOSE.

Arrêtez un moment... daignez ſonger encore
Que vous bravez des lois qu'à Tolède on adore.

DOM PEDRE.

Moi! je reſpecterais ces gothiques ramas
De priviléges vains que je ne connais pas,
Eternels alimens de troubles, de ſcandales,
Que l'on oſe appeler nos lois fondamentales;
Ces tyrans féodaux, ces barons ſourcilleux,
Sous leurs ruſtiques toits indigens orgueilleux;
Tous ces nobles nouveaux, ce Sénat anarchique,
Erigeant la licence en liberté publique;
Ces Etats déſunis dans leurs vaſtes projets,
Sous les débris du trône écraſant les ſujets!
Ils aiment Tranſtamare, ils flattent ſon audace;
Ils voudraient l'opprimer, s'il régnait en ma place.
Je les punirai tous. Les armes d'un Sénat
N'ont pas beaucoup de force en un jour de combat.

MENDOSE.

Souvent le fanatiſme inſpire un grand courage.

DOM PEDRE.

Ah! l'honneur et l'amour en donnent davantage.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Il eſt entre vos mains ſurpris et déſarmé.
Diſpoſez de ce tigre avec peine enfermé,
Prêt à dévorer tout, ſi l'on briſe ſa chaîne.
Des grands de la Caſtille une troupe hautaine
Raſſemble avec éclat ce cortége nombreux
D'écuyers, de vaſſaux qu'ils traînent après eux;
Reſtes encor puiſſans de cette barbarie
Qui vint des flancs du Nord inonder ma patrie.
Ils ſe ſont réunis à ce grand tribunal
Qui penſe que leur prince eſt au plus leur égal;
Ils ſoulèvent Tolède à leur voix trop docile.

DOM PEDRE.

Je le ſais.... Mes ſoldats ſont enfin dans la ville.

MENDOSE.

Le tonnerre à la main nous pouvons l'embraſer,
Frapper les citoyens, mais non les appaiſer.
Animé par les grands tout un peuple en alarmes
Porte aux murs du palais des flambeaux et des armes;
Juſqu'en votre maiſon je vois autour de vous
Des courtiſans ingrats vous ſervant à genoux;
Mais ſervant encor plus la cabale des traîtres,
Préférer Tranſtamare au pur ſang de leurs maîtres:
La triſte vérité ne peut ſe déguiſer.

DOM PEDRE.

J'aime qu'on me la dise, et fais la mépriser.
Que m'importent ces flots dont l'inutile rage
Se dissipe en grondant et se brise au rivage?
Que m'importent ces cris des vulgaires humains?
La seule Léonore est tout ce que je crains.
Léonore!... crois-tu que son ame offensée
Rendue à mon amour ait pu dans sa pensée
Etouffer pour jamais le cuisant souvenir
D'un affront, dont sa haine aurait dû me punir?

MENDOSE.

Vous l'avez assez vu, son retour est sincère.

DOM PEDRE.

Son ingénuité, qui dut toujours me plaire,
Laisse échapper des traits d'une mâle fierté
Qui joint un grand courage à sa simplicité.

MENDOSE.

Sa conduite envers vous était d'une ame pure.
Vertueuse sans art, ignorant l'imposture,
Voulant que ce grand jour fût un jour de bienfaits,
Au sein de la discorde elle a cherché la paix.
Ce cœur qui n'est pas né pour des temps si coupables
Se figurait des biens qui sont impraticables;
Sa vertu la trompait. Je vois avec douleur
Que tout corrompt ici votre commun bonheur.
Quel parti prenez-vous, et que devra-t-on faire
De cet inébranlable et terrible adversaire
Qui dans sa prison même ose encor vous braver?

DOM PEDRE.

Léonore!... à ce point as-tu su captiver
Un cœur si détrompé, si las de tant de chaînes,

Dont le poids trop chéri fit ma honte et mes peines?
J'abjurais les amours et leurs folles erreurs.
Quoi! dans ces jours de sang et parmi tant d'horreurs,
Cette candeur naïve et sa noble innocence
Sur mon ame étonnée ont donc plus de puissance
Que n'en eurent jamais ces fatales beautés
Qui subjuguaient mes sens de leurs fers enchantés,
Et des séductions déployant l'artifice
Egaraient ma raison soumise à leur caprice!
Padille m'enchaînait et me rendait cruel;
Pour venger ses appas je devins criminel.
Ces temps étaient affreux. Léonore adorée
M'inspire une vertu que j'avais ignorée.
Elle grave en mon cœur heureux de lui céder
Tout ce que tu m'as dit sans me persuader.
Je crois entendre un dieu qui s'explique par elle;
Et son ame à mes sens donne une ame nouvelle.

MENDOSE.

Si vous aviez plutôt formé ces chastes nœuds,
Votre règne sans doute eut été plus heureux.
On a vu quelquefois par des vertus tranquilles
Une reine écarter les discordes civiles.
Padille les fit naître; et j'ose présumer
Que Léonore seule aurait pu les calmer.
C'est Dom Pèdre, c'est vous, et non le roi qu'elle aime;
Les autres n'ont chéri que la grandeur suprême.
Elle revient vers vous, et je cours de ce pas
Contenir si je puis le peuple et les soldats;
A vos ordres sacrés toujours prêt à me rendre.

DOM PEDRE.

Je te joindrai bientôt, cher ami, va m'attendre.

SCENE II.

DOM PEDRE, LEONORE.

DOM PEDRE.

Vous pardonnez enfin ; vos mains daignent orner
Ce ſceptre que l'Eſpagne avait dû vous donner.
Compagne de mes jours, trop orageux, trop ſombres,
Vous ſeule éclaircirez la noirceur de leurs ombres.
Les farouches eſprits, que je n'ai pu gagner,
Haïront moins Dom Pèdre en vous voyant régner.
Dans ces cœurs ſoulevés, dans celui de leur maître,
Le calme qui nous fuit pourra bientôt renaître.
Je ſuis loin maintenant d'offrir à vos déſirs
D'une brillante cour la pompe et les plaiſirs ;
Vous ne les cherchez pas. Le trône où je vous place
Eſt entouré du crime, aſſiégé par l'audace ;
Mais s'il touche à ſa chute, il ſera relevé ;
Et dans un ſang impur heureuſement lavé :
Ecraſant ſous vos pieds la ligue terraſſée,
Il reprendra par vous ſa ſplendeur éclipſée.

LEONORE.

Vous connaiſſez mon cœur ; il n'a rien de caché.
Lorſque j'ai vu le vôtre à la fin détaché
Des indignes objets de votre amour volage,
J'ai ſans peine à mon prince offert un pur hommage.
Vainement votre père expirant dans mes bras
Et prétendant régner au-delà du trépas,
Pour ſon fils Tranſtamare aveugle en ſa tendreſſe,
Avait en ſa faveur exigé ma promeſſe.
Bientôt par ma raiſon ſon ordre fut trahi ;
Et plus je vous ai vu, plus j'ai mal obéi.

Enfin,

Enfin, j'aimais Dom Pèdre en fuyant sa couronne;
Et je ne pense pas que son cœur me soupçonne
D'avoir pu désirer cette triste grandeur,
Qui sans vous aujourd'hui ne me ferait qu'horreur.
Mais si de mon hymen la fête est différée,
Si je ne règne pas je suis déshonorée.
Vous pouvez par mépris pour la commune erreur
Braver la voix publique: et je la crains, Seigneur.
Je veux qu'on me respecte, et qu'après vos faiblesses,
On ne me compte pas au rang de vos maîtresses.
Ma gloire s'en irrite: et dans ces tristes jours
La retraite, ou le trône était mon seul recours.
Votre épouse à vos yeux se sent trop outragée.

DOM PEDRE.

Avant la fin du jour vous en serez vengée.

LEONORE.

Je ne prétends pas l'être. Ecoutez seulement
Tous les justes sujets de mon ressentiment.
J'ai peu du cœur humain la fatale science;
Mais j'ouvre enfin les yeux. Ma prompte expérience
M'apprend ce qu'on éprouve à la suite des rois.
Je vois comme on s'empresse à condamner leur choix:
On accuse de tout quiconque a pu leur plaire.
De l'estrade des grands descendant au vulgaire,
Le mensonge sans frein, sans pudeur, sans raison,
S'accroît de bouche en bouche, et s'enfle de poison.
C'est moi si l'on en croit votre cour téméraire,
C'est moi dont l'artifice a perdu votre frère.
C'est moi qui l'ai plongé dans la captivité
Pour garder ma conquête avec impunité.
Vous dirai-je encor plus? une troupe effrénée,
Qui devrait souhaiter, bénir mon hymenée,

D'une voix menſongère inſulte à nos amours :
Mon oreille a frémi de leurs affreux diſcours.
Je vois lancer ſur vous des regards de colère.
On déteſte le roi qu'on dut chérir en père.
Pouvez-vous endurer tant d'horribles clameurs
De menaces, de cris, et ſur-tout tant de pleurs ?
Pour la dernière fois écartez de ma vue
Ce ſpectacle odieux qui m'indigne et me tue.
Faut-il paſſer mes jours à gémir, à trembler ?
Détournez ces fléaux unis pour m'accabler.
Il en eſt encor temps. Le Caſtillan rebelle,
Pour peu qu'il ſoit flatté, par orgueil eſt fidelle.
Ah ! ſi vous oppoſiez au glaive des Français
Le plus beau bouclier, l'amour de vos ſujets !
En ſpectacle à l'Eſpagne, en butte à tant d'envie,
Je ne puis ſupporter l'horreur d'être haïe.
Je crains en vous parlant de réveiller en vous
L'affreuſe impreſſion d'un ſentiment jaloux.
Je puis aller trop loin, je m'emporte, mais j'aime.
Conſultez votre gloire ; et jugez-vous vous-même.

DOM PEDRE.

J'ai peſé chaque mot, et je prends mon parti.
(*à ſa ſuite.*)
Déchaînez Tranſtamare, et qu'on l'amène ici.

LEONORE.

Prenez garde, cher Prince, arrêtez.... ſa préſence
Peut vous porter encore à trop de violence.
Craignez.

DOM PEDRE.

C'eſt trop de crainte ; et vous vous abuſez.

LEONORE.

J'en reſſens, il eſt vrai.... C'eſt vous qui la cauſez.

SCENE III.

DOM PEDRE, LEONORE, TRANSTAMARE, Suite.

DOM PEDRE.

Approche, malheureux, dont la rage ennemie
Attaqua tant de fois mon honneur et ma vie.
Eſclave des Français qui t'es cru mon égal,
Audacieux amant qui t'es cru mon rival,
Ton œil ſe baiſſe enfin, ta fierté me redoute;
Tu mérites la mort, tu l'attends.... mais écoute.
Tu connais cet uſage en Eſpagne établi,
Qu'aucun roi de mon ſang n'oſe mettre en oubli.
A ſon couronnement une nouvelle reine,
Oppoſant ſa clémence à la juſtice humaine,
Peut ſauver à ſon gré l'un de ces criminels
Que pour être en exemple au reſte des mortels
L'équité vengereſſe au ſupplice obandonne.
Voici ta reine enfin.

TRANSTAMARE.

Léonore!

DOM PEDRE.

Elle ordonne
Que malgré tes forfaits, malgré toutes les lois,
Et malgré l'intérêt des peuples et des rois,
Ton monarque outragé daigne te laiſſer vivre:
J'y conſens .. Vous, Soldats, ſoyez prêts à le ſuivre.
Vous conduirez ſes pas dès ce même moment
Juſqu'aux lieux deſtinés pour ſon banniſſement.
Veillez toujours ſur lui, mais ſans lui faire outrage,
Sans me faire rougir de mon juſte avantage.
Tout indigne qu'il eſt du ſang dont il eſt né,
Ménagez de mon père un reſte infortuné....

En eſt-ce aſſez, Madame, êtes-vous ſatisfaite?

LEONORE.

Il faudra qu'à vos pieds ce fier Sénat ſe jette.
Continuez, Seigneur, à mêler hautement
Une ſage clémence au juſte châtiment.
Le Sénat apprendra bientôt à vous connaître,
Il ſaura révérer, et même aimer un maître;
Vous le verrez tomber aux genoux de ſon roi.

TRANSTAMARE.

Léonore, on vous trompe; et le Sénat et moi
Nous ne deſcendons point encore à ces baſſeſſes.
Vous pouvez d'un tyran ménageant les tendreſſes,
Céder à cet éclat ſi trompeur et ſi vain
D'un ſceptre malheureux qui tombe de ſa main.
Il peut dans les débris d'un reſte de puiſſance
M'inſulter un moment par ſa fauſſe clémence,
Me bannir d'un palais qui peut-être aujourd'hui
Va ſe voir habité par d'autres que par lui.
Il a dû ſe hâter. Jouiſſez, infidelle,
D'un moment de grandeur où le ſort vous appelle.
Cet éclat vous aveugle, il paſſe, il vous conduit
Dans le fond de l'abyme où votre erreur vous fuit.

DOM PEDRE.

Qu'on le remène; allez; qu'il parte et qu'on le ſuive.

SCENE IV.

DOM PEDRE, LEONORE, MONCADE, TRANSTAMARE, Suite.

MONCADE.

SEIGNEUR, en ce moment, Gueſclin lui-même arrive.

LEONORE.

O Ciel!

TRANSTAMARE (*en se retournant vers Dom Pèdre.*)

Je suis vengé plutôt que tu ne crois.
Va, je ne compte plus Dom Pèdre au rang des rois.
Frappe avant de tomber, verse le sang d'un frère:
Tu n'as que cet instant pour servir ta colère.
Ton heure approche, frappe. Oses-tu?

DOM PEDRE.

C'est en vain
Que tu cherches l'honneur de périr de ma main:
Tu n'en étais pas digne, et ton destin s'apprête;
C'est le glaive des lois que je tiens sur ta tête.
(*on emmène Transtamare.*) (*à Moncade.*)
Qu'on l'entraine..... Et Guesclin?

MONCADE.

Il est près des remparts,
Le peuple impatient vole à ses étendarts.
Il invoque Guesclin comme un dieu tutélaire.

LEONORE.

Quoi! je vous implorais pour votre indigne frère!
Mes soins trop imprudens voulaient vous réunir!
Je devais vous prier, Seigneur, de le punir.
Que faire, cher époux, dans ce péril extrême?

DOM PEDRE.

Que faire? le braver, couronner ce que j'aime,
Marcher aux ennemis, et dès ce même jour,
Au prix de tout mon sang mériter votre amour.

MONCADE.

Un chevalier Français en ces murs le dévance,
Et pour son général il demande audience....

DOM PEDRE.

Cette offre me surprend, je ne puis le céler:
Quoi! lorsqu'il faut combattre, un Français veut parler?

MONCADE.

Il est ambassadeur et général d'armée.

DOM PEDRE.

Si j'en crois tous les bruits dont l'Espagne est semée,
Il est plus fier qu'habile, et dans cet entretien
L'orgueil de ce Breton pourrait choquer le mien.
Je connais sa valeur, et j'en prends peu d'alarmes;
En Castille, avec lui, j'ai mesuré mes armes;
Il doit s'en souvenir : mais puisqu'il veut me voir
Je suis prêt en tout temps à le bien recevoir,
Soit au palais des rois, soit aux champs de la gloire.
(*à Léonore.*)
Enfin je vais chercher la mort ou la victoire.
Mais avant le combat hâtez-vous d'accepter
Le bandeau qu'après moi votre front doit porter.
Je pouvais, j'aurais dû dans cette auguste fête
De mon lâche ennemi vous présenter la tête,
Sur son corps tout sanglant recevoir votre main;
Mais je ne ferai pas ce Dom Pèdre inhumain,
Dont on croit pour jamais flétrir la renommée :
Et du pied de l'autel je vole à mon armée,
Montrer aux nations que j'ai su mériter
Ce trône et cette main qu'on m'ose disputer.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DOM PEDRE, MENDOSE.

MENDOSE.

Quoi ! vous vous exposiez à ce nouveau danger ?
Quoi ! Dom Pèdre, autrefois si prompt à se venger,
De ce grand ennemi n'a pas proscrit la tête !

DOM PEDRE.

Léonore a parlé, ma vengeance s'arrête.
Elle n'a pas voulu qu'aux marches de l'autel
Notre hymen fût souillé du sang d'un criminel.
Sans elle, cher ami, j'aurais été barbare,
J'aurais de ma main même immolé Transtamare ;
Je l'aurais dû.... n'importe.

MENDOSE.

Et voilà ces Français
Dont le premier exploit, et le premier succès
Sont de vous enlever par un sanglant outrage
Ce prisonnier d'Etat qui vous servait d'ôtage.
Jugez de quel espoir le Sénat est flatté,
Comme il est insolent avec sécurité,
Comme au nom de Guesclin sa voix impérieuse
Conduit d'un peuple vain la fougue impétueuse !
Tandis que Léonore a du bandeau royal
(Présent si digne d'elle, et peut-être fatal)
Orné son front modeste où la vertu réside,
D'arrogans factieux une troupe perfide
Abjurait votre empire, et presque sous vos yeux
Elevait Transtamare au rang de vos aïeux.

A peine ce Guesclin touchait à nos rivages,
Tous les grands à l'envi, lui portant leurs hommages,
Accouraient dans son camp, le nommaient à grands cris
L'ange de la Castille envoyé de Paris.
Il commande; il s'érige un tribunal suprême,
Où lui seul va juger la Castille et vous-même.
Scipion fut moins fier et moins audacieux,
Quand il nous apporta ses aigles et ses dieux.
Mais ce qui me surprend, c'est qu'agissant en maître,
Il prétende appaiser les troubles qu'il fait naître;
Qu'il vienne en ce palais vous ayant insulté,
Et qu'armé contre vous il propose un traité.

DOM PEDRE.

Il ne fait qu'obéir au roi qui me l'envoie.
L'orgueil de ce Guesclin se montre et se déploie
Comme un ressort puissant avec art préparé,
Qu'un maître industrieux fait mouvoir à son gré.
Dans l'Europe aujourd'hui tu sais comme on les nomme;
Charle a le nom de sage, et Guesclin de grand homme.
Et qui suis-je auprès d'eux, moi qui fus leur vainqueur?
Je pourrais des Français punir l'ambassadeur,
Qui m'osant outrager à ma foi se confie.
Plus d'un roi s'est vengé par une perfidie;
Et les succès heureux de ces grands coups d'état
Souvent à leurs auteurs ont donné quelque éclat:
Leurs flatteurs ont vanté cette infame prudence.
Ami, je ne veux point d'une telle vengeance.
Dans mes emportemens et dans mes passions
Je respecte plus qu'eux les droits des nations.
J'ai déjà sur Guesclin ce premier avantage;
Et nous verrons bientôt s'il l'emporte en courage.
Un Français peut me vaincre, et non m'humilier.
Je suis roi, cher ami, mais je suis chevalier,

Et

Et si la politique est l'art que je mépriſe,
On rendra pour le moins juſtice à ma franchiſe.
Mais ſur-tout Léonore eſt-elle en ſureté ?

MENDOSE.

Vous avez donné l'ordre, il eſt exécuté.
La garde Caſtillane eſt rangée auprès d'elle,
Prête à fondre avec moi ſur le parti rebelle.
Aux portes du palais les Africains placés
En défendent l'approche aux mutins diſperſés.
Vos ſoldats ſont poſtés dans la ville ſanglante ;
Toute l'armée enfin frémit, impatiente,
Demande le combat, brûle de vous venger
Du lâche Tranſtamare, et d'un fier étranger.

DOM PEDRE.

Je n'ai point envoyé Tranſtamare au ſupplice !...
Mon épée eſt plus noble et m'en ſera juſtice.
Sous les yeux de Gueſelin je vais le prévenir.
Va, c'eſt dans les combats qu'il eſt beau de punir....
Je regrette, il eſt vrai, dans cette juſte guerre,
Ce fameux prince noir, ce dieu de l'Angleterre,
Ce vainqueur de deux rois, qui meurt et qui gémit
Après tant de combats d'expirer dans ſon lit.
C'eût été pour ma gloire un moment plein de charmes
De le revoir ici compagnon de mes armes.
Je pleure ce grand homme ; et Dom Pèdre aujourd'hui
Heureux ou malheureux ſera digne de lui....
Mais je vois s'avancer une foule étrangère
Qui ſe joint ſous mes yeux aux drapeaux de l'Ibère,
Et qui ſemblent annoncer un miniſtre de paix :
C'eſt Gueſelin qui s'avance au gré de mes ſouhaits.
Ami, près de ton roi, prends la première place.
Voyons quelle eſt ſon offre, et quelle eſt ſon audace.

SCENE II.

DOM PEDRE *se place sur son trône*, MENDOSE *à côté de lui avec quelques grands d'Espagne.* GUESCLIN, *après avoir salué le roi qui se lève, s'assied vis-à-vis de lui. Les gardes sont derrière le trône du roi, et des officiers français derrière la chaise de Guesclin.*

GUESCLIN.

SIRE, avec sureté, je me présente à vous,
Au nom d'un roi puissant, de son honneur jaloux,
Qui d'un vaste royaume est aujoud'hui le père,
Qui l'est de ses voisins, qui l'est de votre frère,
Et dont la généreuse et prudente équité
N'a fait verser de sang que par nécessité.
J'apporte au nom de Charle ou la paix ou la guerre.
Faut-il ensanglanter, faut-il calmer la terre ?
C'est à vous de choisir. Je viens prendre vos lois.

DOM PEDRE.

Vous-même expliquez-vous, déterminez mon choix.
Mais dans votre conduite on pourrait méconnaître
Cette rare équité de votre auguste maître,
Qui, sans m'en avertir dévastant mes Etats,
Me demande la paix par vingt mille soldats.
Sont-ce là les traités qu'à Vincenne on prépare ?...
(*il se lève, Guesclin se lève aussi.*)
De quel droit osez-vous m'enlever Transtamare ?

GUESCLIN.

Du droit que vous aviez de le charger de fers.
Vous l'avez opprimé, Seigneur, et je le sers.

DOM PEDRE.

De tous nos différends vous êtes donc l'arbitre ?

GUESCLIN.

Mon roi l'eſt.

DOM PEDRE.

Je voudrais qu'il méritât ce titre.
Mais vous ! qui vous fait juge entre mon peuple et moi ?

GUESCLIN.

Je vous l'ai déjà dit, votre allié, mon roi,
Que votre père Alfonſe en fermant la paupière
Chargea d'exécuter ſa volonté dernière.
Le vainqueur des Anglais ſur le trône affermi,
Et quand vous le voudrez, en un mot, votre ami.

DOM PEDRE.

De l'amitié des rois l'univers ſe défie :
Elle eſt ſouvent perfide, elle eſt ſouvent trahie.
Mais quel prix y met-il ?

GUESCLIN.

La juſtice, Seigneur.

DOM PEDRE.

Ces grands mots conſacrés de juſtice, d'honneur,
Ont des ſens différens qu'on a peine à comprendre.

GUESCLIN.

J'en ſerai l'interprète, et vous allez m'entendre.
Rendez à votre frère, injuſtement proſcrit,
Léonore et les biens qu'un père lui promit,
Tous ſes droits reconnus d'un Sénat toujours juſte,
Dans Rome confirmés par un pouvoir auguſte ;
Des Etats caſtillans n'uſurpez point les droits ;
Pour qu'on vous obéiſſe, obéiſſez aux lois :
C'eſt-là ce qu'à ma cour on déclare équitable,
Et Charle eſt à ce prix votre ami véritable.

DOM PEDRE.

Instruit de ses desseins, et non pas effrayé,
Je préfère sa haine à sa fausse amitié.
S'il feint de protéger l'enfant de l'adultère,
Le rebelle insolent qu'il appelle mon frère,
Je sais qu'il a donné ces secours dangereux
Que pour mieux s'agrandir en nous perdant tous deux.
Divisez pour régner, voilà sa politique :
Mais il en est une autre où Dom Pèdre s'applique ;
C'est de vaincre : et Guesclin ne doit pas l'ignorer.
Agent de Transtamare, osez-vous déclarer
Que vous lui destinez la main de Léonore ?...
Léonore est ma femme.... Apprenez plus encore :
Sachez que votre roi, qui semble m'accabler,
Des secrets de mon lit ne doit point se mêler ;
Que de l'hymen des rois Rome n'est point le juge.
Je demeure surpris que pour dernier refuge,
Au tribunal de Rome on ose en appeler,
Et qu'un guerrier français s'abaisse à m'en parler.
Oubliez-vous, Monsieur, qu'on vous a vu vous-même,
Vous qui me vantez Rome, et son pouvoir suprême,
Extorquer ses tributs, rançonner ses Etats,
Et forcer son pontife à payer vos soldats ?

GUESCLIN.

On dit qu'en tous les temps ma cour a su connaître
Et séparer les droits du monarque et du prêtre.
Mais peu fait pour toucher ces ressorts délicats,
Je combats pour mon prince, et je ne l'instruis pas.
Qu'on ait lancé sur vous ce qu'on nomme anathème,
Que l'épouse d'un frère ou vous craigne ou vous aime,
Je n'examine point ces intrigues des cours,
Ces abus des autels, encor moins vos amours.

Vous ne voyez en moi qu'un organe fidelle
D'un roi l'ami de Rome, et qui s'arme pour elle.
On va verser le sang; et l'on peut l'épargner :
Fléchissez, croyez-moi, si vous voulez régner.

DOM PEDRE.

J'entends, vous exigez ma prompte déférence
A ces réscrits de Rome émanés de la France.
Charle adore à genoux ces étonnans décrets,
Ou les foule à ses pieds suivant ses intérêts;
L'orgueil me les apporte au nom de l'artifice!
Vous m'offrez un pardon pourvu que j'obéisse!
Ecoutez.... Si j'allais, du même zèle épris,
Envoyer une armée aux remparts de Paris,
Si l'un de mes soldats disait à votre maître :
„ Sire, cédez le trône où dieu vous a fait naître,
„ Cédez le digne objet pour qui seul vous vivez;
„ Et de tous ces trésors à vos mains enlevés
„ Enrichissez un traître, un fils d'une étrangère,
„ Indigne de la France, indigne de son père.
„ Gardez-vous de donner vos ordres absolus
„ Pour former des soldats, pour lever des tributs;
„ Attendez humblement qu'un pontife l'ordonne;
„ Remettez au Sénat les droits de la couronne,
„ Et Dom Pèdre à ce prix veut bien vous protéger...
Votre maître, à ce point se sentant outrager,
Pourrait-il écouter sans un peu de colère
Ce discours insultant d'un soldat téméraire?

GUESCLIN.

Je veux bien avouer que votre ambassadeur
S'expliquerait fort mal avec tant de hauteur.
Rien ne justifierait l'orgueil et l'imprudence
De donner des leçons et des lois à la France.

Charle s'en tient, Seigneur, à la foi des traités.
Songez aux derniers mots par Alfonse dictés;
Ils ont rendu mon roi le tuteur et le père
De celui que Dom Pèdre eût dû traiter en frère.

DOM PEDRE.

Le tuteur d'un rebelle! ah! noble chevalier,
Qu'il vous coûte en secret de le justifier!
J'en appelle à vous-même, à l'honneur, à la gloire.
Votre prince est-il juste?

GUESCLIN.

Un sujet doit le croire.
Je suis son général, et le sers contre tous,
Comme je servirais si j'étais né sous vous.
Je vous ai déclaré les arrêts qu'il prononce,
Je n'y veux rien changer, et j'attends la réponse;
Donnez-là sans réserve; il faut vous consulter.
Je viens pour vous combattre, et non pour disputer.
Vous m'appelez soldat; et je le suis sans doute.
Ce n'est plus qu'en soldat que Guesclin vous écoute.
Cédez, ou prononcez votre dernier refus.

DOM PEDRE.

Vous l'aviez dû prévoir; et vous n'en doutez plus.
Je vous refuse tout excepté mon estime.
Je considère en vous le guerrier magnanime,
Qui combat pour son roi par zèle et par honneur;
Mais je ne puis en vous souffrir l'ambassadeur.
Portez à vos Français les ordres despotiques
De ce roi renommé parmi les politiques,
Qui du fond de Vincenne, à l'abri des dangers,
Sème en paix la discorde entre les étrangers.
Sa sourde ambition qu'on appelle prudence
Croit sur mon infortune établir sa puissance.

Il viole chez moi les droits des souverains,
Qu'il a dans ses Etats soutenus par vos mains.
Pour vous, noble instrument de sa froide injustice,
Vous, dont il acheta le sang et le service,
Vous, chevalier breton, qui m'osez présenter
Un combat généreux qu'il n'oserait tenter,
Votre valeur me plaît quoique très-indiscrette;
Mais ressouvenez-vous des champs de Navarette.

GUESCLIN.

Sire, le prince anglais, je ne puis le nier,
Vainquit à Navarette, et m'y fit prisonnier;
Je ne l'oublirai point. Une telle infortune
A de meilleurs guerriers en tout temps fut commune;
Et je ne viens ici que pour la réparer.

DOM PEDRE.

Dans les champs de l'honneur hâtez-vous donc d'entrer.
Toujours prêt comme vous d'en ouvrir la barrière,
Et de recommencer cette noble carrière,
Je vous donne le choix et des lieux, et du temps;
La route a dû lasser vos braves combattans.
En quel jour, en quel lieu voulez-vous la bataille? (a)

GUESCLIN.

Dès ce moment, Seigneur, et sous cette muraille.

(a) C'était encore l'usage en ce temps-là. Le dernier exemple qu'on en connaisse fut celui de la bataille d'Azincourt, où les généraux français envoyèrent demander le jour et le lieu au roi d'Angleterre. Cet usage venait des peuples du Nord; il y était très-ancien. *Bojorix*, roi ou général des Cimbres, demanda le jour et le lieu de la bataille à *Marius*, qui craignant qu'un refus ne parût aux Barbares une marque de timidité, et n'augmentât leur courage, lui assigna le surlendemain, et la plaine de Verceil.

A vous voir d'assez près j'ai su les préparer :
Et cet honneur si grand ne peut se différer.

DOM PEDRE.

Marchons, et laissons là ces disputes frivoles,
Venez revoir encor les lances espagnoles.
Mais jusqu'à ce moment de nous deux souhaité,
Usez ici des droits de l'hospitalité....
Cher Mendose, ayez soin qu'une de vos escortes
Le guide avec honneur au-delà de nos portes.
(*à Guesclin.*)
Acceptez mon épée.

GUESCLIN.

Une telle faveur
Est pour un chevalier le comble de l'honneur.
Plût au ciel que je puisse avec quelque justice,
Sire, ne la tirer que pour votre service !

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONORE, ELVIRE.

LEONORE.

SUCCOMBERAI-JE enfin sous tant de coups du sort?
Une mère à mes yeux dans les bras de la mort...
Un époux que j'adore et que sa destinée
Fait voler aux combats, du lit de l'hymenée....
Un peuple gémissant dont les cris insensés
M'imputent tous les maux sur l'Espagne amassés...
De Transtamare enfin la détestable audace
Dont le fer me poursuit, dont l'amour me menace...
Ai-je une ame assez forte, un cœur assez altier
Pour contempler mes maux et pour les défier?
Avant que l'infortune accablât ma jeunesse,
Je ne me connaissais qu'en sentant ma faiblesse.
Peut-être qu'éprouvé par la calamité
Mon esprit s'affermit contre l'adversité.
Il me semble du moins, au fort de cet orage,
Que plus j'aime Dom Pèdre et plus j'ai de courage.

ELVIRE.

Notre sexe, Madame, en montre quelquefois
Plus que ces chevaliers vantés par leurs exploits.
Sur-tout l'amour en donne; et d'une ame timide
Ce maître impérieux fait une ame intrépide:
Ils développent en nous d'étonnantes vertus
Dont les germes cachés nous étaient inconnus.
L'amour élève l'ame, et faibles que nous sommes
Nous avons su donner des exemples aux hommes.

LEONORE.

Ah ! je me trompe, Elvire, un noir abattement
A cette fermeté succède à tout moment....
Dom Pèdre, cher époux ! que n'ai-je pu te suivre,
Et tomber avec toi si tu cesses de vivre !

ELVIRE.

A vaincre Transtamare il est accoutumé.
Que votre cœur sensible un moment alarmé
Reprenne son courage et sa mâle assurance.

LEONORE.

Oui, Dom Pèdre, il est vrai, me rend mon espérance.
Mais Guesclin !

ELVIRE.

Vous pourriez redouter sa valeur ?

LEONORE.

Je brave Transtamare, et crains son protecteur.
Si Dom Pèdre est vaincu, sa mort est assurée.
Je le connais trop bien : sa main désespérée
Cherchera, je le vois, la mort de rang en rang,
Déchirera son sein, s'entr'ouvrira le flanc,
Plutôt que de tomber dans les mains d'un rebelle.

ELVIRE.

Détournez loin de vous cette image cruelle.
Reine, le ciel est juste, il ne donnera pas
Cet exemple exécrable à tous les potentats,
Qu'un traître, un révolté, l'enfant de l'adultère,
Opprime impunément son monarque et son frère.

LEONORE.

Quoique le ciel soit juste, il permet bien souvent
Que l'iniquité règne, et marche en triomphant:
Et si pour nous venger, Elvire, il ne nous reste
Que le recours du faible au jugement céleste,

Et l'espoir incertain qu'enfin dans l'avenir
Quand nous ne ferons plus le ciel saura punir,
Cet avenir caché, si loin de notre vue,
Nous console bien peu quand le présent nous tue.
Pardonne, je m'égare; et le trouble et l'effroi,
Plus forts que la raison m'entraînent malgré moi.
Tu vois avec pitié ce passage rapide
De l'excès du courage au désespoir timide.
Telle est donc la nature!... il me faut donc lutter
Contre tous ses assauts!... et je veux l'emporter!
N'entends-tu pas de loin la trompette guerrière,
Les cris des malheureux roulans dans la poussière,
Des peuples, des soldats, les confuses clameurs,
Et les chants d'alégresse et les cris des vainqueurs?...
Le tumulte redouble, et l'on me laisse, Elvire....
Je ne me soutiens plus.... on vient à moi.... j'expire.

ELVIRE.

C'est Mendose, c'est lui; c'est l'ami de son roi.
Il paraît consterné.

SCENE II.

LEONORE, MENDOSE, ELVIRE.

MENDOSE.

Fiez-vous à ma foi,
Venez, Reine, cédez à nos destins contraires;
Fuyez, s'il en est temps, du palais de vos pères.
Il doit vous faire horreur.

LEONORE.

Ah! c'en est fait enfin!
Transtamare est vainqueur!

MENDOSE.

Non, c'est le seul Guesclin;
C'est Guescliu dont le bras et le puissant génie
Ont soumis la Castille à la France ennemie.
Henri de Transtamare indigne d'être heureux
Ne fait qu'en abuser.... et par un crime affreux...

LEONORE.

Quel crime? Ah juste Dieu!

(*elle tombe dans son fauteuil.*)

MENDOSE.

Si l'excès du courage
Suffisait dans les camps pour donner l'avantage,
Le roi, n'en doutez point, aurait vu sous ses pieds
Ses vainqueurs dans la poudre expirer foudroyés.
Mais il a négligé ce grand art de la guerre
Que le héros français apprit de l'Angleterre.
Guesclin avec le temps s'est formé dans cet art
Qui conduit la valeur, et commande au hasard.
Dom Pèdre était guerrier, et Guesclin capitaine.
Hélas! dispensez-moi, trop malheureuse Reine
Du récit douloureux d'un combat inégal,
Dont le triste succès à nos neveux fatal,
Fesant passer le sceptre en une autre famille,
A changé pour jamais le sort de la Castille.
Par sa valeur trompé, Dom Pèdre s'est perdu:
Sous son coursier mourant ce héros abattu
A bientôt du roi Jean subi la destinée.
Il tombe, on le saisit.

LEONORE.

Exécrable journée!
Tu n'es pas à ton comble? il vit du moins?

(*en se relevant.*)

MENDOSE.

Hélas!
Le généreux Gueſclin le reçoit dans ſes bras,
Il étanche ſon ſang, il le plaint, le conſole,
Le ſert avec reſpect, engage ſa parole
Qu'il ſera des vainqueurs en tout temps honoré,
Comme un prince abſolu de ſa cour entouré.
Alors il le préſente à l'heureux Tranſtamare....
Dieu vengeur! qui l'eût cru?... le lâche, le barbare
Ivre de ſon bonheur, aveugle en ſon courroux,
A tiré ſon poignard, a frappé votre époux;
Il foule aux pieds ce corps étendu ſur le ſable...;
Fuyez, dis-je, évitez l'aſpect épouvantable
De ce lâche ennemi, né pour vous opprimer,
De ce monſtre aſſaſſin qui vous oſait aimer.

LEONORE.

Moi fuir!... et dans quels lieux!... ô cher et ſaint aſile!
Où je devais mourir oubliée et tranquille,
Recevras-tu ma cendre?

MENDOSE.

On peut à vos vainqueurs
Dérober leur victime, et leur cacher vos pleurs.
Tout bleſſé que je ſuis, le courage et le zèle
Donnent à la faibleſſe une force nouvelle.

LEONORE.

C'en eſt trop... cher Mendoſe.... ayez ſoin de vos jours.

MENDOSE.

Le temps preſſe, acceptez mes fidelles ſecours,
Regagnons vos Etats, ces biens de vos ancêtres.

LEONORE.

Moi des biens, des Etats!.. Je n'ai plus que des maîtres...

Mène-moi chez ma mère, au fond de ce palais,
Que j'expire avec elle, et que je meure en paix....
Ah! Dom Pèdre!.... (*elle retombe.*)

SCENE III.

LEONORE, MENDOSE, TRANSTAMARE, ELVIRE, Suite.

TRANSTAMARE.

Arretez. Qu'on garde l'infidelle,
Qu'on arrête Mendose, et qu'on veille autour d'elle....
Madame, c'eſt ici que je viens rappeler
Des ſermens qu'un tyran vous a fait violer.
Vous n'êtes plus ſoumiſe au joug honteux d'un traître,
Qui perfide envers moi vous obligeait à l'être.
J'ajoute la Caſtille à tant d'autres Etats
Envahis par Dom Pèdre et gagnés par mon bras:
Le diadème et vous, vous êtes ma conquête.
Vainqueur de mon tyran, ma main eſt toujours prête
A mettre à vos genoux trois ſceptres réunis,
Qu'aujourd'hui la valeur et le ſort m'ont remis.
Rome me les donnait par ſes décrets auguſtes
Que le ſuccès confirme et rend encor plus juſtes.
J'ai pour moi le Sénat, le pontife, les grands,
Le jugement de dieu qui punit les tyrans....
C'eſt lui qui me conduit au trône de Caſtille,
C'eſt lui qui de nos rois met en mes mains la fille,
Qui rend à Léonore un légitime époux,
Et qui ſanctifira les droits que j'ai ſur vous.
J'ai honte en ce moment de vous aimer encore.
Mais puiſqu'un ennemi m'enleva Léonore,

Je reprends tous mes droits que vous avez trahis.
Lorsque j'ai combattu vous en étiez le prix.
Vous avez tant changé dans ce jour mémorable
Qu'un changement de plus ne vous rend point coupable.
Partagez ma fortune ou servez sous mes lois.

LEONORE, *se soulevant sur le siège où elle est penchée.*

Entre ces deux partis il est un autre choix,
Qui demande peut-être un peu plus de courage.....
Il pourrait effrayer et mon sexe et mon âge....
Il est coupable... affreux... mais vous m'y réduisez.
Le voici.

(*elle se tue.*)

SCENE IV et dernière.

LEONORE *renversée dans un fauteuil*, ELVIRE *la soutenant*, TRANSTAMARE *et* ALMEDE *auprès d'elle*, GUESCLIN *et la suite au fond du théâtre.*

GUESCLIN, *entrant au moment où Léonore parlait.*

Ciel! mes yeux feraient-ils abusés?
Dom Pèdre assassiné! Léonore expirante!

TRANSTAMARE *courant à Léonore.*

Tu meurs!.... ô jour sanglant d'horreur et d'épouvante!

LEONORE.

Laisse-moi, malheureux! que t'importent mes jours?
Va, je hais ta pitié, j'abhorre ton secours....
(*elle fait effort pour prononcer ces deux vers-ci.*)
A ta seule clémence, ô Dieu! je m'abandonne!
Pardonne-moi ma mort; c'est lui qui me la donne.

TRANSTAMARE.

Où suis-je? et qu'ai-je fait?

GUESCLIN.

Deux crimes que le ciel
Aurait dû prévenir d'un supplice éternel....
Enfin, vous régnerez, barbare que vous êtes,
Vous jouirez en paix des horreurs que vous faites;
Vous aurez des flatteurs à vous plaire assidus,
Des suppôts du mensonge à vos ordres vendus;
Qui tous dissimulant une action si noire,
Se déshonoreront pour sauver votre gloire:
Moi, qui n'ai jamais su ni feindre, ni plier,
Je vous dégrade ici du rang de chevalier.
Vous en êtes indigne, et ce coup détestable
Envers l'honneur et moi vous a fait trop coupable.
Tyran, songez-vous bien qu'un frère infortuné,
Assassiné par vous, vous avait pardonné!
Je retourne à Paris faire rougir mon maître
Qui vous a protégé ne pouvant vous connaître;
Et je vous punirais si j'osais prévenir
Les ordres de mon roi qu'il me faut obtenir;
Si je pouvais agir par ma propre conduite,
Si je livrais mon cœur au courroux qui l'irrite.
Puisse Dieu par pitié pour vos tristes sujets
Vous donner des remords égaux à vos forfaits!
Puissiez-vous expier le sang de votre frère!
Mais puisque vous régnez, mon cœur en désespère.

TRANSTAMARE.

Je m'en dis encor plus.... Au crime abandonné....
Léonore et mon frère, et Dieu m'ont condamné.

Fin du cinquième et dernier acte.

LES

LES PELOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGEDIE.

Non représentée.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

Nous imprimons ici la tragédie des Pélopides, telle que nous l'avons trouvée dans les papiers de M. *de Voltaire*. Il s'occupait dans ses derniers jours de corriger cette pièce, et de mettre la dernière main à celle d'Agathocle. Il travaillait dans ce même temps à un nouveau projet pour le dictionnaire de l'académie françaiſe; et il préparait une nouvelle défenſe de *Louis XIV* et des hommes illuſtres de ſon ſiècle, contre les imputations et les anecdotes ſuſpectes que renferment les mémoires de *St Simon*. Il voulait prévenir l'effet que ces mémoires pourraient produire s'ils devenaient publics dans un temps où il ne reſtera plus perſonne aſſez voiſin des événemens pour démentir avec avantage des faits avancés par un contemporain. Tels étaient, à plus de quatre-vingt-quatre ans, ſon activité, ſon amour pour la vérité, ſon zèle pour l'honneur de ſa patrie.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE.

Je n'ai jamais cru que la tragédie dût être à l'eau-rose. L'églogue en dialogues, intitulée *Bérénice*, à laquelle Madame *Henriette* d'Angleterre fit travailler *Corneille* et *Racine*, était indigne du théâtre tragique: aussi *Corneille* n'en fit qu'un ouvrage ridicule; et ce grand maître *Racine* eut beaucoup de peine, avec tous les charmes de sa diction éloquente, à sauver la stérile petitesse du sujet. J'ai toujours regardé la famille d'*Atrée*, depuis *Pélops* jusqu'à *Iphigénie*, comme l'atelier où l'on a dû forger les poignards de *Melpomène*. Il lui faut des passions furieuses, de grands crimes, des remords violens. Je ne la voudrais ni fadement amoureuse, ni raisonneuse. Si elle n'est pas terrible, si elle ne transporte pas nos ames, elle m'est insipide.

Je n'ai jamais conçu comment ces Romains, qui devaient être si bien instruits par la poétique d'*Horace*, ont pu parvenir à faire de la tragédie d'*Atrée* et de *Thieste* une déclamation si plate et si fastidieuse. J'aime mieux l'horreur dont *Crébillon* a rempli sa pièce.

Cette horreur aurait fort réussi sans quatre défauts qu'on lui a reprochés. Le premier, c'est la rage qu'un homme montre de se venger d'une offense qu'on lui a faite il y a vingt ans. Nous ne nous intéressons à de telles fureurs, nous ne les pardonnons, que quand elles sont excitées par une injure récente qui doit troubler l'ame de l'offensé, et qui émeut la nôtre.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51577/fragment/page=0176

Le ſecond, c'eſt qu'un homme qui, au premier acte, médite une action déteſtable, et qui ſans aucune intrigue, ſans obſtacle et ſans danger l'exécute au cinquième, eſt beaucoup plus froid encore qu'il n'eſt horrible. Et quand il mangerait le fils de ſon frère, et ſon frère même, tout crus ſur le théâtre, il n'en ſerait que plus froid et plus dégoûtant, parce qu'il n'a eu aucune paſſion qui ait touché, parce qu'il n'a point été en péril, parce qu'on n'a rien craint pour lui, rien ſouhaité, rien ſenti.

Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.

Le troiſième défaut eſt un amour inutile, qui a paru froid, et qui ne ſert, dit-on, qu'à remplir le vide de la pièce.

Le quatrième vice, et le plus révoltant de tous, eſt la diction incorrecte du poëme. Le premier devoir, quand on écrit, eſt de bien écrire. Quand votre pièce ſerait conduite comme l'Iphigénie de *Racine*, les vers ſont-ils mauvais, votre pièce ne peut être bonne.

Si ces quatre péchés capitaux m'ont toujours révolté; ſi je n'ai jamais pu, en qualité de prêtre des muſes, leur donner l'abſolution, j'en ai commis vingt dans cette tragédie des Pélopides. Plus je perds de temps à compoſer des pièces de théâtre, plus je vois combien l'art eſt difficile. Mais Dieu me préſerve de perdre encore plus de temps à recorder des acteurs et des actrices! leur art n'eſt pas moins rare que celui de la poéſie.

PERSONNAGES.

ATRÉE.

THIESTE.

EROPE, fille d'*Euristhée*, femme d'*Atrée*.

HIPPODAMIE, veuve de *Pélops*.

POLEMON, archonte d'Argos, ancien gouverneur d'*Atrée* et de *Thieste*.

MEGARE, nourrice d'*Erope*.

IDAS, officier d'*Atrée*.

La scène est dans le parvis du temple.

LES PELOPIDES,

OU

ATRÉE ET THIESTE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, POLEMON.

HIPPODAMIE.

VOILA donc tout le fruit de tes soins vigilans!
Tu vois si le sang parle au cœur de mes enfans.
En vain, cher Polémon, ta tendresse éclairée
Guida les premiers ans de Thieste et d'Atrée:
Ils sont nés pour ma perte, ils abrègent mes jours.
Leur haine invétérée et leurs cruels amours
Ont produit tous les maux où mon esprit succombe.
Ma carrière est finie, ils ont creusé ma tombe,
Je me meurs!

POLEMON.

Espérez un plus doux avenir.
Deux frères divisés pourraient se réunir.
Nos archontes sont las de la guerre intestine,
Qui des peuples d'Argos annonçait la ruine.
On veut éteindre un feu prêt à tout embraser,
Et forcer, s'il se peut, vos fils à s'embrasser.

HIPPODAMIE.

Ils se haïssent trop ; Thieste est trop coupable ;
Le sombre et dur Atrée est trop inexorable.
Aux autels de l'hymen, en ce temple, à mes yeux,
Bravant toutes les lois, outrageant tous les dieux,
Thieste n'écoutant qu'un amour adultère
Ravit entre mes bras la femme de son frère.
A garder sa conquête il ose s'obstiner.
Je connais bien Atrée, il ne peut pardonner.
Erope au milieu d'eux déplorable victime,
Des fureurs de l'amour, de la haine et du crime,
Attendant son destin du destin des combats,
Voit encor ses beaux jours entourés du trépas ;
Et moi dans ce saint temple où je suis retirée,
Dans les pleurs, dans les cris, de terreurs dévorée,
Tremblante pour eux tous, je tends ces faibles bras
A des dieux irrités qui ne m'écoutent pas.

POLEMON.

Malgré l'acharnement de la guerre civile,
Les deux partis du moins respectent votre asile ;
Et même entre mes mains vos enfans ont juré
Que ce temple à tous deux serait toujours sacré.
J'ose espérer bien plus. Depuis près d'une année
Que nous voyons Argos au meurtre abandonnée,
Peut-être ai-je amolli cette férocité
Qui de nos factions nourrit l'atrocité.
Le Sénat me seconde, on propose un partage
Des Etats que Pélops reçut pour héritage ;
Thieste dans Micène, et son frère en ces lieux,
L'un de l'autre écartés n'auront plus sous leurs yeux
Cet éternel objet de discorde et d'envie
Qui désole une mère ainsi que la patrie.

L'absence

L'abſence affaiblira leurs ſentimens jaloux;
On rendra dès ce jour Erope à ſon époux:
On rétablit des lois le ſacré caractère.
Vos deux fils régneront en révérant leur mère.
Ce ſont-là nos deſſeins. Puiſſent les dieux plus doux
Favoriſer mon zèle et s'appaiſer pour vous!

HIPPODAMIE.

Eſpérons: mais enfin, la mère des Atrides
Voit l'inceſte autour d'elle avec les parricides.
C'eſt le ſort de mon ſang. Tes ſoins et ta vertu
Contre la deſtinée ont en vain combattu.
Il eſt donc en naiſſant des races condamnées,
Par un triſte aſcendant vers le crime entraînées,
Que formèrent des dieux les décrets éternels
Pour être en épouvante aux malheureux mortels!
La maiſon de Tantale eut ce noir caractère:
Il s'étendit ſur moi... Le trépas de mon père
Fut autrefois le prix de mon fatal amour.
Ce n'eſt qu'à des forfaits que mon ſang doit le jour.
Mes ſouvenirs affreux, mes alarmes timides,
Tout me fait friſſonner au nom des Pélopides.

POLEMON.

Quelquefois la ſageſſe a maîtriſé le ſort;
C'eſt le tyran du faible et l'eſclave du fort.
Nous feſons nos deſtins, quoi que vous puiſſiez dire:
L'homme, par ſa raiſon ſur l'homme a quelque empire.
Le remord parle au cœur, on l'écoute à la fin;
Ou bien cet univers eſclave du deſtin,
Jouet des paſſions l'une à l'autre contraires
Ne ſerait qu'un amas de cri e néceſſaires.
Parlez en reine, en mère; et ce double pouvoir
Rappellera Thieſte à la voix du devoir.

HIPPODAMIE.

En vain je l'ai tenté, c'eſt-là ce qui m'accable.

POLEMON.

Plus criminel qu'Atrée il eſt moins intraitable;
Il connaît ſon erreur.

HIPPODAMIE.

Oui, mais il la chérit.
Je hais ſon attentat. Sa douleur m'attendrit.
Je le blâme et le plains.

POLEMON.

Mais la cauſe fatale
Du malheur qui pourſuit la race de Tantale,
Erope, cet objet d'amour et de douleur,
Qui devrait s'arracher aux mains d'un raviſſeur,
Qui met la Grèce en feu par ſes funeſtes charmes!

HIPPODAMIE.

Je n'ai pu d'elle encore obtenir que des larmes.
Je m'en fuis ſéparée; et fuyant les mortels
J'ai cherché la retraite aux pieds de ces autels.
J'y finirai des jours que mes fils empoiſonnent.

POLEMON.

Quand nous n'agiſſons point, les dieux nous abandonnent.
Ranimez un courage éteint par le malheur.
Argos m'honore encor d'un reſte de faveur;
Le Sénat me conſulte, et nos triſtes provinces
Ont payé trop long-temps les fautes de leurs princes:
Il eſt temps que leur ſang ceſſe enfin de couler.
Les pères de l'Etat vont bientôt s'aſſembler.
Ma faible voix du moins, jointe à ce ſang qui crie,
Autant que pour mes rois ſera pour ma patrie.
Mais je crains qu'en ces lieux, plus puiſſante que nous,
La haine renaiſſante, éveillant leur courroux,

N'oppose à nos conseils ses trames homicides.
Les méchans sont hardis ; les sages sont timides.
Je les ferai rougir d'abandonner l'Etat ;
Et pour servir les rois, je revole au Sénat.

HIPPODAMIE.

Tu serviras leur mère. Ah ! cours, et que ton zèle
Lui rende ses enfans qui sont perdus pour elle.

SCENE II.

HIPPODAMIE *seule.*

Mes fils, mon seul espoir, et mon cruel fléau,
Si vos sanglantes mains m'ont ouvert un tombeau,
Que j'y descende au moins, tranquille et consolée !
Venez fermer les yeux d'une mère accablée !
Qu'elle expire en vos bras sans trouble et sans horreur ;
A mes derniers momens mêlez quelque douceur.
Le poison des chagrins trop long-temps me consume ;
Vous avez trop aigri leur mortelle amertume.

SCENE III.

HIPPODAMIE, EROPE, MEGARE.

EROPE, *en entrant, pleurant et embrassant Mégare.*

Va, te dis-je, Mégare, et cache à tous les yeux
Dans ces antres secrets ce dépôt précieux.

HIPPODAMIE.

Ciel ! Erope, est-ce vous ? qui ? vous dans ces asiles !

EROPE.

Cet objet odieux des discordes civiles,

Celle à qui tant de maux doivent se reprocher,
Sans doute à vos regards aurait dû se cacher.

HIPPODAMIE.

Qui vous ramène hélas! dans ce temple funeste,
Menacé par Atrée et souillé par Thieste?
L'aspect de ce lieu saint doit vous épouvanter.

EROPE.

A vos enfans du moins, il se fait respecter.
Laissez-moi ce refuge, il est inviolable;
N'enviez pas, ma mère, un asile au coupable.

HIPPODAMIE.

Vous ne l'êtes que trop; vos dangereux appas
Ont produit des forfaits que vous n'expîrez pas.
Je devrais vous haïr, vous m'êtes toujours chère;
Je vous plains; vos malheurs accroissent ma misère.
Parlez: vous arrivez vers ces dieux en courroux,
Du théâtre de sang où l'on combat pour vous.
De quelque ombre de paix avez-vous l'espérance?

EROPE.

Je n'ai que mes terreurs. En vain par sa prudence
Polémon qui se jette entre ces inhumains,
Prétendait arracher les armes de leurs mains:
Ils sont tous deux plus fiers et plus impitoyables:
Je cherche ainsi que vous des dieux moins implacables;
Souffrez, en m'accusant de toutes vos douleurs,
Qu'à vos gémissemens j'ose mêler mes pleurs.
Que n'en puis-je être digne!

HIPPODAMIE.

Ah! trop chère ennemie,
Est-ce à vous de vous joindre aux pleurs d'Hippodamie?
A vous qui les causez! plût au ciel qu'en vos yeux,
Ces pleurs eussent éteint le feu pernicieux,

Dont le poiſon trop ſûr et les funeſtes charmes
Ont fait couler long-temps tant de ſang et de larmes!
Peut-être que ſans vous ceſſant de ſe haïr
Deux frères malheureux que le ſang doit unir
N'auraient point rejeté les efforts d'une mère.
Vous m'arrachez deux fils pour avoir trop ſu plaire.
Mais voulez-vous me croire et vous joindre à ma voix;
Ou vous ai-je parlé pour la dernière fois?

EROPE.

Je voudrais que le jour où votre fils Thieſte
Outragea ſous vos yeux la juſtice céleſte,
Le jour qu'il vous ravit l'objet de ſes amours
Eût été le dernier de mes malheureux jours.
De tous mes ſentimens je vous rendrai l'arbitre.
Je vous chéris en mère; et c'eſt à ce ſaint titre
Que mon cœur déſolé recevra votre loi:
Vous jugerez, ô Reine! entre Thieſte et moi.
Après ſon attentat, de troubles entourée
J'ignorai juſqu'ici les ſentimens d'Atrée:
Mais plus il eſt aigri contre mon raviſſeur,
Plus à ſes yeux ſans doute Erope eſt en horreur.

HIPPODAMIE.

Je ſais qu'avec fureur il pourſuit ſa vengeance.

EROPE.

Vous avez ſur un fils encor quelque puiſſance.

HIPPODAMIE.

Sur les degrés du trône elle s'évanouit;
L'enfance nous la donne, et l'âge la ravit.
Le cœur de mes deux fils eſt ſourd à ma prière.
Hélas! c'eſt quelquefois un malheur d'être mère.
Madame... il eſt trop vrai.... mais dans ce lieu ſacré
Le ſage Polémon tout-à-l'heure eſt entré.

N'a-t-il point consolé vos alarmes cruelles?
N'aurait-il apporté que de tristes nouvelles?

HIPPODAMIE.

J'attends beaucoup de lui; mais malgré tous ses soins
Mes transports douloureux ne me troublent pas moins.
Je crains également la nuit et la lumière.
Tout s'arme contre moi dans la nature entière.
Et Tantale, et Pélops, et mes deux fils, et vous,
Les enfers déchaînés, et les dieux en courroux;
Tout présente à mes yeux les sanglantes images
De mes malheurs passés et des plus noirs présages:
Le sommeil fuit de moi, la terreur me poursuit,
Les fantômes affreux, ces enfans de la nuit,
Qui des infortunés assiègent les pensées,
Impriment l'épouvante en mes veines glacées.
D'Oenomaüs mon père on déchire le flanc.
Le glaive est sur ma tête; on m'abreuve de sang;
Je vois les noirs détours de la rive infernale,
L'exécrable festin que prépara Tantale,
Son supplice aux enfers, et ces champs désolés,
Qui n'offrent à sa faim que des troncs dépouillés.
Je m'éveille mourante aux cris des Euménides,
Ce temple a retenti du nom de parricides.
Ah! si mes fils savaient tout ce qu'ils m'ont coûté,
Ils maudiraient leur haine et leur férocité;
Ils tomberaient en pleurs aux pieds d'Hippodamie.

EROPE.

Madame, un sort plus triste empoisonne ma vie.
Les monstres déchaînés de l'empire des morts
Sont encor moins affreux que l'horreur des remords.
C'en est fait.... Votre fils et l'amour m'ont perdue.
J'ai semé la discorde en ces lieux répandue.

Je suis, je l'avoûrai, criminelle en effet;
Un dieu vengeur me fuit... mais vous, qu'avez-vous fait?
Vous êtes innocente, et les dieux vous punissent!
Sur vous comme sur moi leurs coups s'appésantissent.
Hélas! c'était à vous d'éteindre entre leurs mains
Leurs foudres allumés sur les tristes humains.
C'était à vos vertus de m'obtenir ma grace.

SCENE IV.

HIPPODAMIE, EROPE, MEGARE.

MEGARE.

PRINCESSE.... les deux rois....

HIPPODAMIE.

Qu'est-ce donc qui se passe?

EROPE.

Quoi!.... Thieste!.... ce temple!.... Ah! qu'est-ce que j'entends!

MEGARE.

Les cris de la patrie et ceux des combattans.
La mort suit en ces lieux les deux malheureux frères.

EROPE.

Allons, je l'obtiendrai de leurs mains sanguinaires...
Ma mère, montrons-nous à ces désespérés,
Ils me sacrifiront; mais vous les calmerez.
Allons, je suis vos pas.

HIPPODAMIE.

Ah! vous êtes ma fille;
Sauvons de ses fureurs une triste famille,
Ou que mon sang versé par mes malheureux fils
Coule avec tout le sang que je leur ai transmis.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, EROPE, POLEMON.

POLEMON.

Où courez-vous?... rentrez... que vos larmes tariſſent;
Que de vos cœurs glacés les terreurs ſe banniſſent :
Je me trompe, ou je vois ce grand jour arrivé
Qu'à finir tant de maux le ciel a réſervé.
Les forfaits ont leur terme, et votre deſtin change ;
La paix revient.

EROPE.

Comment ?

HIPPODAMIE.

Quel dieu, quel ſort étrange,
Quel miracle a fléchi le cœur de mes enfans ?

POLEMON.

L'équité, dont la voix triomphe avec le temps.
Aveugle en ſon courroux, le violent Atrée
Déjà de ce ſaint temple allait forcer l'entrée ;
Son courroux ſacrilège oubliait ſes ſermens :
Il en avait l'exemple ; et ſes fiers combattans
Prompts à ſervir ſes droits, à venger ſon outrage,
Vers ces parvis ſacrés lui frayaient un paſſage.
(*à Erope.*)
Il venait (je ne puis vous diſſimuler rien)
Ravir ſa propre épouſe et reprendre ſon bien.
Il le peut ; mais il doit reſpecter ſa parole.
Thieſte eſt alarmé, vers lui Thieſte vole ;

On combat, le sang coule; emportés, furieux,
Les deux frères pour vous s'égorgeaient à mes yeux.
Je m'avance, et ma main saisit leur main barbare;
Je me livre à leurs coups; enfin je les sépare:
Le Sénat qui me suit, seconde mes efforts.
En attestant les lois nous marchons sur des morts.
Le peuple en contemplant ces juges vénérables,
Ces images des dieux aux mortels favorables,
Laisse tomber le fer à leur auguste aspect.
Il a bientôt passé des fureurs au respect.
Il conjure à grands cris la discorde farouche;
Et le saint nom de paix vole de bouche en bouche.

HIPPODAMIE.

Tu nous as tous sauvés.

POLEMON.

Il faut bien qu'une fois
Le peuple en nos climats soit l'exemple des rois.
Lorsqu'enfin la raison se fait par-tout entendre,
Vos fils l'écouteront; vous les verrez se rendre;
Le sang et la nature, et leurs vrais intérêts
A leurs cœurs amollis parleront de plus près.
Ils doivent accepter l'équitable partage
Dont leur mère a tantôt reconnu l'avantage.
La concorde aujourd'hui commence à se montrer;
Mais elle est chancelante; il la faut assurer.
Thieste en possédant la fertile Micène
Pourra faire à son gré, dans Sparte ou dans Athène,
Des filles des héros qui leur donnent des lois
Sans remords et sans crime un légitime choix.
La veuve de Pélops, heureuse et triomphante,
Voyant de tous côtés sa race florissante,
N'aura plus qu'à bénir au comble du bonheur;
Le dieu qui de son sang est le premier auteur.

HIPPODAMIE.

Je lui rends déjà grâce, et non moins à vous-même.
Et vous, ma fille, et vous que j'ai plainte et que j'aime,
Unissez vos transports et mes remercîmens;
Aux dieux dont nous sortons offrez un pur encens.
Qu'Hippodamie enfin, tranquille et rassurée,
Remette Erope heureuse entre les mains d'Atrée;
Qu'il pardonne à son frère.

EROPE.

Ah Dieux!... et croyez-vous
Qu'il sache pardonner?

HIPPODAMIE.

Dans ses transports jaloux,
Il sait que par Thieste en tout temps respectée
Il n'a point outragé la fille d'Euristhée,
Qu'au milieu de la guerre il prétendit en vain
Au funeste bonheur de lui donner la main;
Qu'enfin par les dieux même à leurs autels conduite,
Elle a dans la retraite évité sa poursuite.

EROPE.

Voilà cette retraite où je prétends cacher
Ce qu'un remords affreux me pourrait reprocher.
C'est là qu'aux pieds des dieux on nourrit mon enfance;
C'est là que je reviens implorer leur clémence:
J'y veux vivre et mourir.

HIPPODAMIE.

Vivez pour un époux;
Cachez-vous pour Thieste; il est perdu pour vous.

EROPE.

Dieux qui me confondez, vous amenez Thieste!

HIPPODAMIE.

Fuyez-le.

EROPE.

En eſt-il temps ?... mon ſort et trop funeſte.
(*elle ſort*).

SCENE II.

HIPPODAMIE, POLEMON, THIESTE.

HIPPODAMIE.

Mon fils, qui vous ramène en mes bras maternels,
Oſez-vous reparaître aux pieds de ces autels ?

THIESTE.

J'y viens... chercher la paix, s'il en eſt pour Atrée,
S'il en eſt pour mon ame au déſeſpoir livrée ;
J'y viens mettre à vos pieds ce cœur trop combattu,
Embraſſer Polémon, reſpecter ſa vertu,
Expier envers vous ma criminelle offenſe,
Si de la réparer il eſt en ma puiſſance.

POLEMON.

Vous le pouvez ſans doute en ſachant vous dompter.
Lorſqu'à de tels excès ſe laiſſant emporter,
On ſuit des paſſions l'empire illégitime,
Quand on donne aux ſujets les exemples du crime,
On leur doit, croyez-moi, celui du repentir.
La Grèce enfin s'éclaire, et commence à ſortir
De la férocité qui dans nos premiers âges
Fit des cœurs ſans juſtice et des héros ſauvages.
On n'eſt rien ſans les mœurs. Hercule eſt le premier
Qui, marchant quelquefois dans ce noble ſentier,
Ainſi que les brigands oſa dompter les vices.
Son émule Théſée a fait des injuſtices ;
Le crime dans Tidée a ſouillé la valeur ;
Mais bientôt leur grande ame abjurant leur erreur

N'en aſpirait que plus à des vertus nouvelles.
Ils ont réparé tout... imitez vos modèles....
Souffrez encore un mot : ſi vous perſévériez,
Pouſſé par le torrent de vos inimitiés,
Ou plutôt par les feux d'un amour adultère,
A refuſer encore Erope à votre frère,
Craignez que le parti que vous avez gagné
Ne tourne contre vous ſon courage indigné.
Vous pourriez pour tout prix d'une imprudence vaine,
Abandonné d'Argos être exclus de Micène.

THIESTE.

J'ai ſenti mes malheurs plus que vous ne penſez.
N'irritez point ma plaie; elle eſt cruelle aſſez.
Madame, croyez-moi, je vois dans quel abyme
M'a plongé cet amour que vous nommez un crime.
Je ne m'excuſe point (devant vous condamné)
Sur l'exemple éclatant que vingt rois m'ont donné,
Sur l'exemple des dieux dont on nous fait deſcendre,
Votre auſtère vertu dédaigne de m'entendre.
Je vous dirai pourtant qu'avant l'hymen fatal
Que dans ces lieux ſacrés célébra mon rival,
J'aimais, j'idolâtrais la fille d'Euriſthée;
Que par mes vœux ardens long-temps ſollicitée;
Sa mère dans Argos eût voulu nous unir;
Qu'enfin ce fut à moi qu'on oſa la ravir;
Que ſi le déſeſpoir fut jamais excuſable....

HIPPODAMIE.

Ne vous aveuglez point, rien n'excuſe un coupable.
Oubliez avec moi de malheureux amours,
Qui feraient votre honte et l'horreur de vos jours,
Celle de votre frère, et d'Erope, et la mienne.
C'eſt l'honneur de mon ſang qu'il faut que je ſoutienne;

C'eſt la paix que je veux : il n'importe à quel prix.
Atrée ainſi que vous eſt mon ſang, eſt mon fils:
Tous les droits ſont pour lui. Je veux dès l'heure même
Remettre en ſon pouvoir une épouſe qu'il aime.
Tenir ſans la pencher la balance entre vous,
Réparer votre crime, et nous réunir tous.

SCENE III.

THIESTE *ſeul.*

QUE deviens-tu, Thieſte ! Hé quoi, cette paix même,
Cette paix qui d'Argos eſt le bonheur ſuprême,
Va donc mettre le comble aux horreurs de mon ſort!
Cette paix pour Erope eſt un arrêt de mort.
C'eſt peu que pour jamais d'Erope on me ſépare,
La victime eſt livrée au pouvoir d'un barbare :
Je me vois dans ces lieux ſans armes, ſans amis ;
On m'arrache ma femme ; on peut frapper mon fils.
Mon rival triomphant s'empare de ſa proie.
Tous mes maux ſont formés de la publique joie.
Ne pourrai-je aujourd'hui mourir en combattant ?
Micène a des guerriers, mon amour les attend ;
Et pour quelques momens ce temple eſt un aſile.

SCENE IV.

THIESTE, MEGARE.

THIESTE.

MEGARE, qu'a-t-on fait ? ce temple eſt-il tranquille?
Le deſcendant des dieux eſt-il en ſureté ?

MEGARE.

Sous cette voûte antique un ſéjour écarté

Au milieu des tombeaux recèle son enfance !

THIESTE.

L'asile de la mort est la seule assurance !

MEGARE.

Celle qui dans le fond de ces antres affreux
Veille aux premiers momens de ses jours malheureux,
Tremble qu'un œil jaloux bientôt ne le découvre.
Erope s'épouvante ; et cette ame qui s'ouvre
A toutes les douleurs qui viennent la chercher,
En aigrit la blessure en voulant la cacher :
Elle aime, elle maudit le jour qui le vit naître ;
Elle craint dans Atrée un implacable maître ;
Et je tremble de voir ses jours ensevelis
Dans le sein des tombeaux qui renferment son fils.

THIESTE.

Enfant de l'infortune, et mère malheureuse,
Qu'on ignore à jamais la prison ténébreuse
Où loin de vos tyrans vous pouvez respirer.

SCENE V.

THIESTE, EROPE, MEGARE.

EROPE.

SEIGNEUR, aux mains d'Atrée on va donc me livrer !
Votre mère l'ordonne... et je n'ai pour excuse
Que mon crime ignoré, ma rougeur qui m'accuse ;
Un enfant malheureux qui sera découvert.

THIESTE.

Tout nous poursuit ici, cet asile nous perd.

EROPE.

Auteur de tant de maux, pourquoi m'as-tu séduite !

THIESTE.

Hélas! je vois l'abyme où je vous ai conduite :
Mais cette horrible paix ne s'accomplira pas.
Il me reste pour vous des amis, des soldats,
Mon amour, mon courage; et c'est à vous de croire
Que si je meurs ici je meurs pour votre gloire.
Notre hymen clandestin d'une mère ignoré,
Tout malheureux qu'il est, n'en n'est pas moins sacré.
Ne me reproche plus ma criminelle audace;
Ne nous accusons plus quand le ciel nous fait grace.
Ses bontés ont fait voir, en m'accordant un fils,
Qu'il approuve l'hymen dont nous sommes unis;
Et Micène bientôt, à son prince fidelle,
En pourra célébrer la fête solemnelle.

EROPE.

Va, ne réclame point ces nœuds infortunés,
Et ces dieux, et l'hymen..... Ils nous ont condamnés.
Osons-nous nous parler?... tremblante, confondue,
Devant qui déformais puis-je lever la vue?
Dans ce ciel qui voit tout, et qui lit dans les cœurs,
Le rapt et l'adultère ont-ils des protecteurs?
En remportant sur moi ta funeste victoire,
Cruel, t'es-tu flatté de conserver ma gloire?
Tu m'as fait ta complice... et la fatalité,
Qui subjugue mon cœur contre moi révolté,
Me tient si puissamment à ton crime enchaînée
Qu'il est devenu cher à mon ame étonnée;
Que le sang de ton sang, qui s'est formé dans moi,
Ce gage de ton crime est celui de ma foi;
Qu'il rend indissoluble un nœud que je déteste....
Et qu'il n'est plus pour moi d'autre époux que Thieste.

THIESTE.

C'eſt un nom qu'un tyran ne peut plus m'enlever :
La mort et les enfers pourront ſeuls m'en priver.
Le ſceptre de Micène a pour moi moins de charmes.

SCENE VI.

ÉROPE, THIESTE, POLEMON.

POLEMON.

SEIGNEUR, Atrée arrive, il a quitté ſes armes ;
Dans ce temple avec vous il vient jurer la paix.

THIESTE.

Grands Dieux ! vous me forcez de haïr vos bienfaits.

POLEMON.

Vous allez à l'autel confirmer vos promeſſes.
L'encens s'élève aux cieux des mains de nos prêtreſſes,
Des oliviers heureux les feſtons déſirés
Ont annoncé la fin de ces jours abhorrés
Où la diſcorde en feu déſolait notre enceinte.
On a lavé le ſang dont la ville fut teinte.
Et le ſang des méchans qui voudraient nous troubler
Eſt ici déſormais le ſeul qui doit couler.
Madame, il n'appartient qu'à la reine elle-même
De vous remettre aux mains d'un époux qui vous aime,
Et d'eſſuyer les pleurs qui coulent de vos yeux.

ÉROPE.

Mon ſang devait couler... vous le ſavez, grands Dieux !

THIESTE *à Polémon.*

Il me faut rendre Érope !

POLEMON.

Oui, Thieſte, et ſur l'heure :
C'eſt la loi du traité.

THIESTE.

THIESTE.

Va, que plutôt je meure,
Qu'aux monstres des enfers mes mânes soient livrés....

POLEMON.

Quoi ! vous avez promis, et vous vous parjurez !

THIESTE.

Qui ? moi ! qu'ai-je promis ?

POLEMON.

Votre fougue inutile
Veut-elle rallumer la discorde civile ?

THIESTE.

La discorde vaut mieux qu'un si fatal accord.
Il redemande Erope, il l'aura par ma mort.

POLEMON.

Vous écoutiez tantôt la voix de la justice.

THIESTE.

Je voyois de moins près l'horreur de mon supplice;
Je ne le puis souffrir.

POLEMON.

Ah ! c'est trop de fureurs,
C'est trop d'égaremens et de folles erreurs ;
Mon amitié pour vous, qui se lasse et s'irrite,
Plaignait votre jeunesse imprudente et séduite ;
Je vous tins lieu de père ; et ce père offensé
Ne voit qu'avec horreur un amour insensé.
Je sers Atrée et vous, mais l'Etat davantage ;
Et si l'un de vous deux rompt la foi qui l'engage,
Moi-même contre lui je cours me déclarer.
Mais de votre raison je veux mieux espérer ;
Et bientôt dans ces lieux l'heureuse Hippodamie
Reverra sa famille en ses bras réunie.

(*il sort.*)

SCENE VII.

EROPE, THIESTE.

EROPE.

C'EN eſt donc fait, Thieſte, il faut nous ſéparer.

THIESTE.

Moi! vous, mon fils!.... quel trouble a pu vous égarer!
Quel eſt votre deſſein?

EROPE.

C'eſt dans cette demeure,
C'eſt dans cette priſon qu'il eſt temps que je meure,
Que je meure oubliée, inconnue aux mortels,
Inconnue à l'amour, à ſes tourmens cruels,
A tous ces vains honneurs de la grandeur ſuprême,
Au redoutable Atrée, et ſur-tout à vous-même.

THIESTE.

Vous n'accomplirez point ce projet odieux:
Je vous diſputerais à mon frère, à nos dieux.
Suivez-moi.

EROPE.

Nous marchons d'abymes en abymes;
C'eſt-là votre partage, amours illégitimes.

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

HIPPODAMIE, ATRÉE, POLEMON, IDAS, Gardes, Peuple, Prêtres.

HIPPODAMIE.

Généreux Polémon, la paix eſt votre ouvrage.
Régnez heureux, Atrée, et goûtez l'avantage
De poſſéder ſans trouble un trône où vos aïeux,
Pour le bien des mortels, ont remplacé les dieux.
Thieſte avant la nuit partira pour Micène.
J'ai vu s'éteindre enfin les flambeaux de la haine,
Dans ma triſte maiſon ſi long-temps allumés;
J'ai vu mes chers enfans paiſibles, déſarmés,
Dans ce parvis du temple étouffant leur querelle,
Commencer dans mes bras leur concorde éternelle.
Vous en ſerez témoins, vous, Peuples réunis:
Prêtres qui m'écoutez, Dieux long-temps ennemis,
Vous en ſerez garans. Ma débile paupière
Peut ſans crainte à la fin s'ouvrir à la lumière.
J'attendrai dans la paix un fortuné trépas.
Mes derniers jours ſont beaux... je ne l'eſpérais pas.

ATRÉE.

Idas autour du temple étendez vos cohortes;
Vous, gardez ce parvis; vous, veillez à ces portes.
(*à Hippodamie.*)
Qu'une mère pardonne à ces ſoins ombrageux,
A peine encor ſortis de nos temps orageux,
D'Argos enſanglantée à peine encor le maître,
Je préviens des dangers toujours prompts à renaître.

Thieſte a trop pâli tandis qu'il m'embraſſait:
Il a promis la paix; mais il en frémiſſait.
D'où vient que devant moi la fille d'Euriſthée
Sur vos pas en ces lieux ne s'eſt point préſentée?
Vous deviez l'amener dans ce ſacré parvis.

HIPPODAMIE.

Nos myſtères divins, dans la Grèce établis,
La retiennent encore au milieu des prêtreſſes,
Qui de la paix des cœurs implorent les déeſſes.
Le ciel eſt à nos vœux favorable aujourd'hui,
Et vous ſerez ſans doute appaiſé comme lui.

ATRÉE.

Rendez-nous, s'il ſe peut, les immortels propices.
Je ne dois point troubler vos ſecrets ſacrifices.

HIPPODAMIE.

Ce froid et ſombre accueil était inattendu.
Je penſais qu'à mes ſoins vous auriez répondu.
Aux ombres du bonheur imprudemment livrée,
Je vois trop que ma joie était prématurée,
Que j'ai dû peu compter ſur le cœur de mon fils.

ATRÉE.

Atrée eſt mécontent, mais il vous eſt ſoumis.

HIPPODAMIE.

Ah! je voulais de vous, après tant de ſouffrance,
Un peu moins de reſpects et plus de complaiſance.
J'attendais de mon fils une juſte pitié.
Je ne vous parle point des droits de l'amitié;
Je ſais que la nature en a peu ſur votre ame.

ATRÉE.

Thieſte vous eſt cher; il vous ſuffit, Madame.

HIPPODAMIE.

Vous déchirez mon cœur après l'avoir percé.
Il fut par mes enfans aſſez long-temps bleſſé.....

Je n'ai pu de vos mœurs adoucir la rudesse;
Vous avez en tout temps repoussé ma tendresse;
Et je n'ai mis au jour que des enfans ingrats.
Allez, mon amitié ne se rebute pas.
Je conçois vos chagrins et je vous les pardonne.
Je n'en bénis pas moins ce jour qui vous couronne;
Il n'a pas moins rempli mes désirs empressés.
Connaissez votre mère, ingrat, et rougissez.

SCENE II.

ATRÉE, POLEMON, IDAS, Peuple.

ATRÉE *au peuple, à Polémon, et à Idas.*

Qu'on se retire.... Et vous, au fond de ma pensée
Voyez tous les tourmens de mon ame offensée,
Et ceux dont je me plains, et ceux qu'il faut céler;
Et jugez si ce trône a pu me consoler.

POLEMON.

Quels qu'ils soient, vous savez si mon zèle est sincère.
Il peut vous irriter : mais, Seigneur, une mère
Dans ce temple, à l'aspect des mortels et des dieux,
Devait-elle essuyer l'accueil injurieux
Qu'à ma confusion vous venez de lui faire?
Ah! le ciel lui donna des fils dans sa colère.
Tous les deux sont cruels, et tous deux de leurs mains
La mènent au tombeau par de tristes chemins.
C'était de vous sur-tout qu'elle devait attendre
Et la reconnaissance et l'amour le plus tendre.

ATRÉE.

Que Thieste en conserve : elle l'a préféré;
Elle accorde à Thieste un appui déclaré.

Contre mes intérêts puisqu'on le favorise,
Puisqu'on n'a point puni son indigne entreprise ;
Que Micène est le prix de ses emportemens,
Lui seul à ses bontés doit des remercîmens.

POLEMON.

Vous en devez tous deux ; et la reine et moi-même,
Nous avons de Pélops suivi l'ordre suprême.
Ne vous souvient-il plus qu'au jour de son trépas
Pélops entre ses fils partagea ses Etats ?
Et vous en possédez la plus riche contrée,
Par votre droit d'aîneſſe à vous seul assurée.

ATRÉE.

De mon frère en tout temps vous fûtes le soutien.

POLEMON.

J'ai pris votre intérêt sans négliger le sien.
La loi seule a parlé, seule elle a mon suffrage.

ATRÉE.

On récompense en lui le crime qui m'outrage.

POLEMON.

On déteste son crime, on le doit condamner ;
Et vous, s'il se repent, vous devez pardonner.
Vous n'êtes point placé sur un trône d'Asie,
Ce siége de l'orgueil et de la jalousie,
Appuyé sur la crainte et sur la cruauté,
Et du sang le plus proche en tout temps cimenté.
Vers l'Euphrate un despote ignorant la justice,
Foulant son peuple aux pieds, suit en paix son caprice.
Ici nous commençons à mieux sentir nos droits.
L'Asie a ses tyrans, mais la Grèce a des rois.
Craignez qu'en s'éclairant Argos ne vous haïsse....
Petit-fils de Tantale, écoutez la justice.

ATRÉE.

Polémon, c'eſt aſſez, je conçois vos raiſons;
Je n'avais pas beſoin de ces nobles leçons;
Vous n'avez point perdu le grand talent d'inſtruire:
Vos ſoins dans ma jeuneſſe ont daigné me conduire;
Je dois m'en ſouvenir, mais il eſt d'autres temps:
Le ciel ouvre à mes pas des ſentiers différens.
Je vous ai dû beaucoup, je le ſais; mais peut-être
Oubliez-vous trop tôt que je ſuis votre maître.

POLEMON.

Puiſſe ce titre heureux long-temps vous demeurer!
Et puiſſent dans Argos vos vertus l'honorer!

SCENE III.

ATRÉE, IDAS.

ATRÉE.

C'EST à toi ſeule, Idas, que ma douleur confie
Les ſoupçons malheureux qui l'ont encore aigrie,
Le poiſon qui nourrit ma haine et mon courroux,
La foule des tourmens que je leur cache à tous.

IDAS.

Qui peut vous alarmer?

ATRÉE.

Erope, Hippodamie,
Ma cour.... la terre entière eſt donc mon ennemie!

IDAS.

Ce peuple ſous vos lois ne s'eſt-il pas rangé?
N'êtes-vous pas roi?

ATRÉE.

Non, je ne ſuis pas vengé.

Tu me vois déchiré par d'étranges ſupplices.
Mes mains avec effroi rouvrent mes cicatrices;
J'en parle avec horreur; et je ne puis juger
Dans quel ſang odieux il faudra me plonger....
Je veux croire, et je crois qu'Erope avec mon frère
N'a point oſé former un hymen adultère...
Moi-même je la vis contre un rapt odieux
Implorer ma vengeance et les foudres des dieux.
Mais il eſt trop affreux qu'au jour de l'hymenée,
Ma femme un ſeul moment ait été ſoupçonnée.
Apprends des ſentimens plus douloureux cent fois.
Je ne ſais ſi l'objet indigne de mon choix,
Sur mes ſens révoltés, que la fureur déchire,
N'aurait point en ſecret conſervé quelque empire.
J'ignore ſi mon cœur facile à l'excuſer,
Des feux qu'il étouffa peut encor s'embraſer;
Si dans ce cœur farouche, en proie aux barbaries,
L'amour habite encore au milieu des furies.

IDAS.

Vous pouvez ſans rougir la revoir et l'aimer.
Contre vos ſentimens pourquoi vous animer!
L'abſolu ſouverain d'Erope et de l'empire
Doit s'écouter lui ſeul, et peut ce qu'il déſire.
De votre mère encor j'ignore les projets;
Mais elle eſt comme une autre au rang de vos ſujets.
Votre gloire eſt la ſienne; et de troubles laſſée,
A vous rendre une épouſe elle eſt intéreſſée.
Son ame eſt noble et juſte; et juſques à ce jour
Nulle mère à ſon ſang n'a marqué tant d'amour.

ATRÉE.

Non: ma mère inſultait à ma douleur jalouſe;
Et j'étais le jouet de mon indigne épouſe.

IDAS.

IDAS.

A vos pieds dans ce temple elle doit se jeter;
Hippodamie enfin doit vous la présenter.
Toutes deux hautement condamnent votre frère.

ATRÉE.

Erope eût pu calmer les flots de ma colère:
Je l'aimai, j'en rougis.... J'attendis dans Argos
De ce funeste hymen ma gloire et mon repos.
De toutes les beautés Erope est l'assemblage,
Les vertus de son sexe étaient sur son visage;
Et quand je la voyais, je les crus dans son cœur.
Tu m'as vu détester et chérir mon erreur;
Et tu me vois encor flotter dans cet orage,
Incertain de mes vœux, incertain dans ma rage;
Nourrissant en secret un affreux souvenir,
Et redoutant sur-tout d'avoir à la punir.
S'il est vrai qu'en ce temple à son devoir fidelle
Elle ait prétendu fuir l'audace criminelle
Du rival insolent qui m'osait outrager,
Je puis éteindre encor la soif de me venger;
Je puis garder la paix que ma bouche a jurée,
Et remettre un bandeau sur ma vue égarée.
Mais je veux que Thieste avant la fin du jour
De son coupable aspect purge enfin ce séjour;
Qu'il respecte s'il peut cette paix si douteuse...
Si l'on m'avait trompé, je la rendrais affreuse.

SCENE IV.

ATRÉE, MEGARE.

ATRÉE.

MEGARE, où courez-vous? arrêtez, répondez.
D'où vient que dans ces lieux par des prêtres gardés,

Ma malheureuse épouse à mes bras arrachée
Est toujours à ma vue indignement cachée?
D'où vient qu'Hippodamie a soustrait à mes yeux
Cet objet adoré, cet objet odieux?
Cet objet criminel autrefois plein de charmes,
Qui devrait arroser mes genoux de ses larmes?
Ce seul prix de la paix que je daigne accorder,
Ce prix que je m'abaisse encore à demander?
Quoi! ma femme à mes yeux n'a point osé paraître!

MEGARE.

Elle attend en tremblant son époux et son maître.
Dans cet asile saint elle invoque à genoux
La faveur de ses dieux qu'elle implore pour vous.

ATRÉE.

Qu'elle implore la mienne... Apprenez qu'un refuge
N'est qu'un crime nouveau commis contre son juge.
Jusqu'à quand mon épouse en son indigne effroi,
Se mettra-t-elle encore entre ses dieux et moi?
J'abhorre ces complots de prêtres et de femmes,
Ce mélange importun de leurs petites trames,
De secrets intérêts, de sourde ambition,
De vanité, de fraude et de religion.
Je veux qu'on vienne à moi, mais sans nul artifice;
Qu'on n'ait aucun appui qu'en ma seule justice;
Que l'humble repentir parle avec vérité,
Qu'on fléchisse en tremblant mon courage irrité.
Mais qui croit m'éblouir me trouve inexorable.
Allez; annoncez-lui cet ordre irrévocable.

MEGARE.

J'en connais l'importance! elle la sait assez.

ATRÉE.

Il y va de la vie; allez, obéissez.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

EROPE, THIESTE.

EROPE.

DANS ces asiles saints j'étais ensevelie,
J'y cachais mes tourmens, j'y terminais ma vie.
C'est donc toi qui me rend à ce jour que je hais!
Thieste, en tous les temps tu m'as ravi la paix.

THIESTE.

Ce funeste dessein nous fesait trop d'outrage.

EROPE.

Ma faute et ton amour nous en font davantage.

THIESTE.

Quoi! verrai-je en tout temps vos remords douloureux
Empoisonner des jours que vous rendiez heureux!

EROPE.

Nous heureux! nous, cruel! ah dans mon sort funeste,
Le bonheur est-il fait pour Erope et Thieste?

THIESTE.

Vivez pour votre fils.

EROPE.

Raviſſeur de ma foi,
Tu vois trop que je vis pour mon fils et pour toi.
Thieste, il t'a donné des droits inviolables;
Et les nœuds les plus saints ont uni deux coupables.
Je t'ai fui, je l'ai dû: je ne puis te quitter;
Sans horreur avec toi je ne saurais rester;
Je ne puis soutenir la préſenee d'Atrée.

THIESTE.

La fatale entrevue eſt encor différée.

EROPE.

Sous des prétextes vains, la reine avec bonté
Ecarte encor de moi ce moment redouté.
Mais la paix dans vos cœurs eſt-elle réſolue?

THIESTE.

Cette paix eſt promiſe, elle n'eſt point conclue.
Mais j'aurai dans Argos encor des défenſeurs,
Et Micène déjà m'a promis des vengeurs.

EROPE.

Me préſervent les cieux d'une nouvelle guerre!
Le ſang pour nos amours a trop rougi la terre.

THIESTE.

Ce n'eſt que par le ſang qu'en cette extrémité
Je puis ſouſtraire Erope à ſon autorité.
Il faut tout dire enfin; c'eſt parmi le carnage
Que dans une heure au moins je vous ouvre un paſſage.

EROPE.

Tu redoubles mes maux, ma honte, mon effroi,
Et l'éternelle horreur que je reſſens pour moi.
Thieſte, garde-toi d'oſer rien entreprendre
Avant qu'il ait daigné me parler et m'entendre.

THIESTE.

Lui vous parler!... Mais vous, dans ce mortel ennui,
Qu'avez-vous réſolu?

EROPE.

De n'être point à lui....
Va, cruel, à t'aimer le ciel m'a condamnée.

THIESTE.

Je vois donc luire enfin ma plus belle journée.
Ce mot à tous mes vœux en tout temps refuſé,
Pour la première fois vous l'avez prononcé,

Et l'on oſe exiger que Thieſte vous cède!
Vaincu je ſais mourir, vainqueur je vous poſſède.
Je vais donner mon ordre; et mon ſort en tout temps
Eſt d'arracher Erope aux mains de nos tyrans.

SCENE II.

EROPE, MEGARE.

MEGARE.

Ah! Madame, le ſang va-t-il couler encore?

EROPE.

J'attends mon ſort ici, Mégare, et je l'ignore.

MEGARE.

Quel appareil terrible et quelle triſte paix!
On borde de ſoldats le temple et le palais:
J'ai vu le fier Atrée; il ſemble qu'il médite
Quelque profond deſſein qui le trouble et l'agite.

EROPE.

Je dois m'attendre à tout ſans me plaindre de lui.
Mégare! contre moi tout conſpire aujourd'hui!
Ce temple eſt un aſile et je m'y réfugie,
J'attendris ſur mes maux le cœur d'Hippodamie;
J'y trouve une pitié que les cœurs vertueux
Ont pour les criminels quand ils ſont malheureux,
Que tant d'autres hélas! n'auraient point éprouvée.
Aux autels de nos dieux je me crois réſervée;
Thieſte m'y pourſuit quand je veux m'y cacher;
Un époux menaçant vient encor m'y chercher;
Soit qu'un reſte d'amour vers moi le détermine,
Soit que de ſon rival méditant la ruine,

Il exerce avec lui l'art de diſſimuler.
A ſon trône, à ſon lit il n'oſe m'appeler.
Dans quel état, grands Dieux ! quand le ſort qui m'opprime
Peut remettre en ſes mains le gage de mon crime,
Quand il peut tous les deux nous punir ſans retour,
Moi d'être une infidelle, et mon fils d'être au jour!

MEGARE.

Puiſqu'il veut vous parler, croyez que ſa colère
S'appaiſe enfin pour vous, et n'en veut qu'à ſon frère.
Vous êtes ſa conquête... il a ſu l'obtenir.

EROPE.

C'en eſt fait, ſous ſes lois je ne puis revenir.
La gloire de tous trois doit encor m'être chère,
Je ne lui rendrai point une épouſe adultère,
Je ne trahirai point deux frères à la fois.
Je me donnais aux dieux, c'était mon dernier choix:
Ces dieux n'ont point reçu l'offrande partagée
D'une ame faible et tendre en ſes erreurs plongée.
Je n'ai plus de refuge, il faut ſubir mon ſort,
Je ſuis entre la honte et le coup de la mort;
Mon cœur eſt à Thieſte; et cet enfant lui-même,
Cet enfant qui va perdre une mère qui l'aime,
Eſt le fatal lien qui m'unit malgré moi
Au criminel amant qui m'a ravi ma foi.
Mon deſtin me pourſuit, il me ramène encore
Entre deux ennemis dont l'un me déshonore,
Dont l'autre eſt mon tyran, mais un tyran ſacré.

SCENE III.

EROPE, POLEMON, MEGARE.

POLEMON.

PRINCESSE, en ce parvis votre époux eſt entré;
Il s'appaiſe, il s'occupe avec Hippodamie
De cette heureuſe paix qui vous réconcilie.
Elle m'envoye à vous. Nous connaiſſons tous deux
Les tranſports violens de ſon cœur ſoupçonneux.
Quoiqu'il termine enfin ce traité ſalutaire,
Il voit avec horreur un rival dans ſon frère.
Perſuadez Thieſte, engagez-le à l'inſtant
A chercher dans Micène un trône qui l'attend;
A ne point différer par ſa triſte préſence
Votre réunion que ce traité commence.

EROPE.

L'intérêt de ma vie eſt peu cher à mes yeux.
Peut-être il en eſt un plus grand, plus précieux!
Allez, digne ſoutien de nos triſtes contrées,
Que ma ſeule infortune au meurtre avait livrées;
Je voudrais ſeconder vos auguſtes deſſeins:
J'admire vos vertus; je cède à mes deſtins.
Puiſſé-je mériter la pitié courageuſe
Que garde encor pour moi cette ame généreuſe!
La reine a juſqu'ici conſolé mon malheur...
Elle n'en connait pas l'horrible profondeur.

POLEMON.

Je retourne auprès d'elle, et pour grâce dernière
Je vous conjure encor d'écouter ſa prière.

SCENE IV.

EROPE, MEGARE.

MEGARE.

Vous le voyez, Atrée eſt terrible et jaloux;
Ne vous expoſez point à ſon juſte courroux.

EROPE.

Que prétends-tu de moi? Tu connais ſon injure;
Je ne puis à ma faute ajouter le parjure.
Tout le courroux d'Atrée, armé de ſon pouvoir,
L'amour même en un mot (s'il en pouvait avoir)
Ne me réduira point juſques à la faibleſſe
De flatter, de tromper ſa fatale tendreſſe.
Je fus coupable aſſez ſans encor m'avilir.

MEGARE.

Il va bientôt paraître.

EROPE.

Ah! tu me fais mourir.

MEGARE.

L'abyme eſt ſous vos pas.

EROPE.

Je le ſais; mais n'importe.
Je connais mon danger; la vérité l'emporte.

MEGARE.

Madame, le voici.

EROPE.

Je commence à trembler:
Quoi! c'eſt Atrée! ô Ciel! et j'oſe lui parler.

SCENE V.

EROPE, MEGARE, ATRÉE, Gardes.

ATRÉE *fait ſigne à ſes gardes et à Mégare de ſe retirer.*

LAISSEZ-NOUS. Je la vois interdite, éperdue:
D'un époux qu'elle craint elle éloigne ſa vue.

EROPE.

La lumière à mes yeux ſemble ſe dérober...
Seigneur, votre victime à vos pieds vient tomber.
Levez le fer, frappez: une plainte offenſante
Ne s'échappera point de ma bouche expirante.
Je ſais trop que ſur moi vous avez tous les droits,
Ceux d'un époux, d'un maître et des plus ſaintes lois:
Je les ai tous trahis. Et quoique votre frère
Opprimât de ſes feux l'eſclave involontaire,
Quoique la violence ait ordonné mon ſort,
L'objet de tant d'affronts a mérité la mort.
Eteignez ſous vos pieds ce flambeau de la haine,
Dont la flamme embraſait l'Argolide et Micène;
Et puiſſent ſous ma cendre, après tant de fureurs,
Deux frères réunis oublier leurs malheurs!

ATRÉE.

Levez-vous: je rougis de vous revoir encore,
Je frémis de parler à qui me déshonore.
Entre mon frère et moi vous n'avez point d'époux;
Qu'attendez-vous d'Atrée, et que méritez-vous?

EROPE.

Je ne veux rien pour moi.

ATRÉE.

Si ma juste vengeance
De Thieste et de vous eût égalé l'offense,
Les pervers auraient vu comme je sais punir,
J'aurais épouvanté les siècles à venir.
Mais quelque sentiment, quelque soin qui me presse,
Vous pourriez désarmer cette main vengeresse;
Vous pourriez des replis de mon cœur ulcéré
Ecarter les serpens dont il est dévoré,
Dans ce cœur malheureux obtenir votre grace,
Y retrouver encor votre première place,
Et me venger d'un frère en revenant à moi.
Pouvez-vous, osez-vous me rendre votre foi?
Voici le temple même où vous fûtes ravie,
L'autel qui fut souillé de tant de perfidie,
Où le flambeau d'hymen fut par vous allumé,
Où nos mains se joignaient... où je crus être aimé:
Du moins vous étiez prête à former les promesses
Qui nous garantissaient les plus saintes tendresses.
Jurez-y maintenant d'expier ses forfaits,
Et de haïr Thieste autant que je le hais.
Si vous me refusez, vous êtes sa complice;
A tous deux, en un mot, venez rendre justice.
Je pardonne à ce prix: répondez-moi.

EROPE.

Seigneur,
C'est vous qui me forcez à vous ouvrir mon cœur.
La mort que j'attendais était bien moins cruelle
Que le fatal secret qu'il faut que je révèle.
Je n'examine point si les dieux offensés
Scellèrent mes sermens à peine commencés.
J'étais à vous, sans doute, et mon père Euristhée
M'entraîna vers l'autel où je fus présentée.

Sans feinte et sans desseins, soumise à son pouvoir,
Je me livrais entière aux lois de mon devoir.
Votre frère enivré de sa fureur jalouse,
A vous, à ma famille arracha votre épouse;
Et bientôt Euristhée en terminant ses jours,
Aux mains qui me gardaient me laissa sans secours.
Je restai sans parens. Je vis que votre gloire
De votre souvenir bannissait ma mémoire;
Que disputant un trône, et prompt à vous armer,
Vous haïssiez un frère, et ne pouviez m'aimer....

ATRÉE.

Je ne le devais pas... je vous aimai peut-être.
Mais.... Achevez, Erope, abjurez-vous un traître?
Aux pieds des immortels remise entre mes bras,
M'apportez-vous un cœur qu'il ne mérite pas?

EROPE.

Je ne saurais tromper, je ne dois plus me taire.
Mon destin pour jamais me livre à votre frère:
Thieste est mon époux.

ATRÉE.

Lui!

EROPE.

Les dieux ennemis
Eternisent ma faute en me donnant un fils.
Vous allez vous venger de cette criminelle:
Mais que le châtiment ne tombe que sur elle;
Que ce fils innocent ne soit point condamné.
Conçu dans les forfaits, malheureux d'être né,
La mort entoure encor son enfance première;
Il n'a vu que le crime en ouvrant la paupière.
Mais il est après tout le sang de vos aïeux;
Il est, ainsi que vous, de la race des dieux:

Seigneur, avec son père on vous reconcilie;
De mon fils au berceau n'attaquez point la vie:
Il suffit de la mère à votre inimitié.
J'ai demandé la mort, et non votre pitié.

ATRÉE.

Rassurez-vous... le doute était mon seul supplice...
Je crains peu qu'on m'éclaire... et je me rends justice...
Mon frère en tout l'emporte... il m'enlève aujourd'hui
Et la moitié d'un trône et vous-même avec lui...
De Micène et d'Erope il est enfin le maître.
Dans sa postérité je le verrai renaître....
Il faut bien me soumettre à la fatalité
Qui confirme ma perte et sa félicité.
Je ne puis m'opposer au nœud qui vous enchaîne;
Je ne puis lui ravir Erope ni Micène.
Aux ordres du destin je sais me conformer....
Mon cœur n'était pas fait pour la honte d'aimer....
Ne vous figurez pas qu'une vaine tendresse
Deux fois pour une femme ensanglante la Grèce.
Je reconnais son fils pour son seul héritier....
Satisfait de vous perdre et de vous oublier,
Je veux à mon rival vous rendre ici moi-même....
Vous tremblez.

EROPE.

Ah! Seigneur, ce changement extrême,
Ce passage inouï du courroux aux bontés,
Ont saisi mes esprits que vous épouvantez.

ATRÉE.

Ne vous alarmez point; le ciel parle, et je cède.
Que pourrais-je opposer à des maux sans remède?
Après tout, c'est mon frère.... et son front couronné
A la fille des rois peut être destiné.....

Vous auriez dû plutôt m'apprendre sa victoire,
Et de vous pardonner me préparer la gloire....
Cet enfant de Thieste est sans doute en ces lieux?

EROPE.

Mon fils.... est loin de moi.... sous la garde des dieux.

ATRÉE.

Quelque lieu qui l'enferme, il sera sous la mienne.

EROPE.

Sa mère doit, Seigneur, le conduire à Micène.

ATRÉE.

A ses parens, à vous, les chemins sont ouverts;
Je ne regrette rien de tout ce que je perds;
La paix avec mon frère en est plus assurée.
Allez....

EROPE *en partant.*

Dieux! s'il est vrai... mais dois-je croire Atrée?

SCENE VI.

ATRÉE *seul.*

ENFIN, de leurs complots j'ai connu la noirceur.
La perfide, elle aimait son lâche ravisseur.
Elle me fuit, m'abhorre, elle est toute à Thieste:
Du saint nom de l'hymen ils ont voilé l'inceste;
Ils jouissent en paix du fils qui leur est né;
Le vil enfant du crime au trône est destiné.
Tu ne goûteras pas, race impure et coupable,
Les fruits des attentats dont l'opprobre m'accable.
Par quel enchantement, par quel prestige affreux,
Tous les cœurs contre moi se déclaraient pour eux!
Polémon réprouvait l'excès de ma colère;
Une pitié crédule avait séduit ma mère;

On flattait leurs amours, on plaignait leurs douleurs;
On était attendri de leurs perfides pleurs;
Tout Argos favorable à leurs lâches tendresses
Pardonne à des forfaits qu'il appelle faiblesses.
Et je suis la victime et la fable à la fois
D'un peuple qui mépriſe et les mœurs et les lois.
Vous en allez frémir, Grèce légère et vaine,
Déteſtable Thieſte, inſolente Micène.
Soleil qui vois ce crime et toute ma fureur,
Tu ne verras bientôt ces lieux qu'avec horreur.
Le voilà cet enfant, ce rejeton du crime,
Je te tiens: les enfers m'ont livré ma victime;
Je tiens ce glaive affreux ſous qui tomba Pélops.
Il te frappe, il t'égorge, il t'étale en lambeaux,
Il fait rentrer ton ſang au gré de ma furie
Dans le coupable ſang qui t'a donné la vie.
Le feſtin de Tantale eſt préparé pour eux,
Les poiſons de Médée en ſont les mets affreux.
Tout tombe autour de moi par cent morts différentes.
Je me plais aux accens de leurs voix expirantes;
Je ſavoure le ſang dont j'étais affamé.
Thieſte, Erope, ingrats! tremblez d'avoir aimé.

IDAS, *accourant à lui.*

Seigneur, qu'ai-je entendu? quels diſcours effroyables!
Que vous m'épouvantez par ces cris lamentables!

ATRÉE.

Tu vois l'abyme affreux où le ſort m'a conduit....
Mon injure m'accable, et ma raiſon me fuit.
Des fantômes ſanglans ont rempli ma penſée,
Des cris ſont échappés de ma bouche oppreſſée....
Mon eſprit égaré par l'excès des tourmens
S'étonne du pouvoir qu'ont uſurpé mes ſens....

Tu me rends à moi-même.... Enfin je me retrouve.
Pardonne à des fureurs qu'avec toi je réprouve.
Je les repouſſe en vain.... ce cœur déſeſpéré
Eſt trop plein des ſerpens dont il eſt dévoré.

IDAS.

Rendez quelque repos à votre ame égarée.

ATRÉE.

Enfers qui m'appelez, en eſt-il pour Atrée ?

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ÉROPE, THIESTE, MEGARE.

THIESTE *à Erope.*

Je ne puis vous blâmer de cet aveu ſincère,
Injurieux, terrible, et pourtant néceſſaire.
Il a réduit Atrée à ne plus réclamer
Un hymen que le ciel ne ſaurait confirmer.

EROPE.

Ah! j'aurais dû plutôt expirer et me taire.

THIESTE.

Quoi! je vous vois ſans ceſſe à vous-même contraire?

EROPE.

Je frémis d'avoir dit la dure vérité.

THIESTE.

Il doit ſentir au moins quelle fatalité
Diſpoſe en tous les temps du ſang des Pélopides.
Il voit qu'après un an de troubles, d'homicides,
Après tant d'attentats, triſte fruit des amours,
Un éternel oubli doit terminer leurs cours.
Nous ne pouvons enfin retourner en arrière;
Il ne peut renverſer l'éternelle barrière
Que notre hymen élève entre nous deux et lui.
Mes deſtins ont vaincu, je triomphe aujourd'hui.

EROPE.

Quel triomphe! Etes-vous hors de ſa dépendance?
Votre frère avec vous eſt-il d'intelligence?

Atrée

Atrée en me parlant s'eſt-il bien expliqué ?
Dans ſes regards affreux n'ai-je pas remarqué
L'égarement du trouble et de l'inquiétude ?
Polémon de ſon ame a long-temps fait l'étude ;
Il ſemble être peu ſûr de ſa ſincérité.

THIESTE.

N'importe, il faut qu'il céde à la néceſſité.
C'était le ſeul moyen (du moins j'oſe le croire)
Qui de nous trois enfin pût réparer la gloire.

EROPE.

Il eſt maître d'Argos, nous ſommes dans ſes mains.

THIESTE.

Dans l'aſile où je ſuis les dieux ſont ſouverains.

EROPE.

Hé, qui nous répondra que ces dieux nous protégent?
Peut-être en ce moment les périls nous aſſiégent.

THIESTE.

Quels périls ? entre nous le peuple eſt partagé,
Et même autour du temple il eſt déjà rangé.
Mes amis raſſemblés arrivent de Micène,
Ils viennent adorer et défendre leur reine ;
Mais il n'eſt pas beſoin de ce nouveau ſecours :
Le ciel avec la paix veille ici ſur vos jours ;
La reine et Polémon, dans ce temple tranquille,
Impoſent le reſpect qu'on doit à cet aſile.

EROPE.

Vous-même, en m'enlevant, l'avez-vous reſpecté ?

THIESTE.

Ah ! ne corrompez point tant de félicité.
Pour la première fois la douceur en eſt pure.

SCENE II.

HIPPODAMIE, EROPE, THIESTE, POLEMON, MEGARE.

HIPPODAMIE.

Enfin donc déformais tout cède à la nature.
Banniſſez, Polémon, ces ſoupçons recherchés,
A vos conſeils prudens quelquefois reprochés.
Vous venez avec moi d'entendre les promeſſes
Dont mon fils ranimait ma joie et mes tendreſſes.
Pourquoi tromperait-il par tant de fauſſeté
L'eſpoir qu'il vient de rendre au ſein qui l'a porté ?
Il cède à vos conſeils, il pardonne à ſon frère,
Il approuve un hymen devenu néceſſaire ;
Il y conſent du moins : la première des lois,
L'intérêt de l'Etat lui parle à haute voix.
Il n'écoute plus qu'elle ; et s'il voit avec peine
Dans ce fatal enfant l'héritier de Micène,
Conſolé par le trône où les dieux l'ont placé,
A la publique paix lui-même intéreſſé,
Lié par ſes ſermens, oubliant ſon injure,
Docile à vos leçons, mon fils n'eſt point parjure.

POLEMON.

Reine, je ne veux point, dans mes ſoins défians,
Jeter ſur ſes deſſeins des yeux trop prévoyans.
Mon cœur vous eſt connu, vous ſavez s'il ſouhaite
Que cette heureuſe paix ne ſoit point imparfaite.

HIPPODAMIE.

La coupe de Tantale en eſt l'heureux garant.
Nous l'attendons ici ; c'eſt de moi qu'il la prendra,

Il doit me l'apporter. Il doit avec ſon frère
Prononcer après moi ce ſerment néceſſaire.
(*à Erope et à Thieſte.*)
C'eſt trop ſe défier : goûtez entre mes bras
Un bonheur, mes enfans, que nous n'attendions pas.
Vous êtes arrivés par une route affreuſe
Au but que vous marquait cette fin trop heureuſe.
Sans outrager l'hymen vous me donnez un fils ;
Il a fait nos malheurs, mais il les a finis ;
Et je puis à la fin, ſans rougir de ma joie,
Remercier le ciel de ce don qu'il m'envoie.
Si vos terreurs encor vous laiſſent des ſoupçons,
Confiez-moi ce fils, Erope, et j'en réponds.

THIESTE.

Hé bien, s'il eſt ainſi, Thieſte et votre fille
Vont remettre en vos mains l'eſpoir de leur famille.
Vous, ma mère, et les Dieux, vous ſerez ſon appui,
Juſqu'à l'heureux moment où je pars avec lui.

EROPE.

De mes triſtes frayeurs à la fin délivrée,
Je me confie en tout à la mère d'Atrée.
Cours, Mégare.

MEGARE.

Ah! Princeſſe, à quoi m'obligez-vous!

EROPE.

Va, dis-je, ne crains rien.. ſur vos ſacrés genoux,
En préſence des dieux, je mettrai ſans alarmes
Ce dépot précieux arroſé de mes larmes.

THIESTE.

C'eſt vous qui l'adoptez et qui m'en répondez.

HIPPODAMIE.

Oui, j'en réponds.

THIESTE.

Voyez ce que vous hasardez.

POLEMON.

Je veillerai sur lui.

EROPE.

Soyez sa protectrice :
Ma mère, s'il est né sous un cruel auspice,
Corrigez de son sort le sinistre ascendant.

HIPPODAMIE.

On m'ôtera le jour avant que cet enfant....
Vous savez, belle Erope, en tous les temps trop chère,
Si le ciel m'a donné des entrailles de mère.

SCENE III.

HIPPODAMIE, EROPE, THIESTE, IDAS. POLEMON.

IDAS.

REINES, on vous attend. Atrée est à l'autel.

EROPE.

Atrée ?

IDAS.

Il doit lui-même, en ce jour solemnel,
Commencer sous vos yeux ces heureux sacrifices,
Immoler la victime, en offrir les prémices ;
(*à Erope.*)
Les goûter avec vous, tandis que dans ces lieux,
Pour confirmer la paix jurée au nom des dieux,
Je dois faire apporter la coupe de ses pères,
Ce gage auguste et saint de vos sermens sincères.
C'est à Thieste, à vous, de venir commencer
La fête qu'il ordonne et qu'il fait annoncer.

THIESTE.

Mais il pouvait lui-même ici nous en instruire,
Venir prendre sa mère, à l'autel nous conduire.
Il le devait.

IDAS.

Au temple, un devoir plus pressé,
De ces devoirs communs, Seigneur, l'a dispensé.
Vous savez que les dieux sont aux rois plus propices,
Quand de leurs propres mains ils font les sacrifices.
Le rois des Argiens de ce droit sont jaloux.

THIESTE.

Allons donc, chère Erope... A côté d'un époux
Suivez, sans vous troubler, une mère adorée.
Je ne puis craindre ici l'inimitié d'Atrée;
Engagé trop avant, il ne peut reculer.

EROPE.

Pardonne, cher époux, si tu me vois trembler.

HIPPODAMIE.

Venez, ne tardons plus.... Le sang des Pélopides,
Dans ce jour fortuné n'aura point de perfides.

IDAS.

Non, Madame; au courroux dont il fut possédé
Par degré à mes yeux le calme a succédé.
La paix est dans le cœur du redoutable Atrée:
Lui-même il veut remplir cette coupe sacrée
Que les prêtres des dieux porteront à l'autel
Où vous prononcerez le serment solemnel.

POLEMON.

Achevons notre ouvrage; entrons, la porte s'ouvre,
De ce saint appareil la pompe se découvre. (*)

(*) Ici on apporte l'autel avec la coupe. La reine, *Erope* et *Thieste* se mettent à un des côtés; *Polémon* et *Idas*, en la saluant, se placent de l'autre; on place la coupe sur la table. On voit venir de loin *Atrée* qui s'arrête à l'entrée de la scène.

Enfin je vois Atrée : il avance à pas lents,
Interdit, égaré.....

SCENE IV et dernière.

Tous les Perſonnages précédens, ATREE *dans le fond.*

HIPPODAMIE.

ECOUTEZ nos ſermens.
Dieux qui rendez enfin dans ce jour ſalutaire
Les peuples à leurs rois, les enfans à leur mère,
Si du trône des cieux vous ne dédaignez pas
D'honorer d'un coup d'œil les rois et les Etats,
Prodiguez vos faveurs à la vertu du juſte.
Si le crime eſt ici, que cette coupe auguſte
En lave la ſouillure, et demeure à jamais
Un monument ſacré de vos nouveaux bienfaits.
(*à Atrée.*)
Approchez-vous, mon fils. D'où naît cette contrainte
Et quelle horreur nouvelle en vos regards eſt peinte ?

ATRÉE.

Peut-être un peu de trouble a pu renaître en moi,
En voyant que mon frère a ſoupçonné ma foi.

HIPPODAMIE.

Ah ! banniſſez, mes fils, ces ſoupçons téméraires,
Honteux entre des rois, cruels entre des frères.
Tout doit être oublié ; la plainte aigrit les cœurs,
Et de ce jour heureux corromprait les douceurs ;
Dans nos embraſſemens qu'enfin tout ſe répare.
(*à Polémon.*)
Donnez-moi cette coupe.

MEGARE, *accourant.*

Arrêtez!

EROPE.

Ah! Mégare,
Tu reviens sans mon fils!

MEGARE, *se plaçant près d'Erope.*

De farouches soldats
Ont saisi cet enfant dans mes débiles bras.....

EROPE.

On m'arrache mon sang!

MEGARE.

Interdite et tremblante,
Les dieux que j'attestais m'ont laissée expirante.
Craignez tout.

EROPE.

Ah! courons...

THIESTE.

Volons, sauvons mon fils.

ATRÉE, *toujours dans l'enfoncement.*

Du crime de sa vie enfin reçois le prix.

(*on frappe Erope derrière la scène.*)

EROPE.

Je meurs!

ATRÉE.

Tombe avec elle, exécrable Thieste!
Suis ton infâme épouse, et l'enfant de l'inceste.
Je n'ai pu t'abreuver de ce sang criminel,
Mais tu le rejoindras.

THIESTE, *derrière la scène.*

Dieux! c'est à votre autel
Mais je l'avais souillé.

HIPPODAMIE.

Fureurs de la vengeance !
Ciel qui la réservais ! implacable Puissance !
Monstre que j'ai nourri, monstre de cruauté,
Achève, ouvre ce sein, ces flancs qui t'ont porté.
(*on entend le tonnerre, et les ténèbres couvrent la terre.*)

ATRÉE, *appuyé contre une colonne pendant que le tonnerre gronde.*

Destin, tu l'as voulu ! c'est d'abyme en abyme
Que tu conduis Atrée à ce comble du crime....
La foudre m'environne, et le soleil me fuit !
L'enfer s'ouvre !... je tombe en l'éternelle nuit.
Tantale, pour ton fils tu viens me reconnaître,
Et mes derniers neveux m'égaleront peut-être.

Fin du cinquième et dernier acte.

IRENE,

IRENE,

TRAGEDIE.

Représentée, pour la première fois, le 16 mars 1778.

LETTRE
DE Mr. DE VOLTAIRE
A L'ACADEMIE FRANÇAISE 1778.

MESSIEURS,

DAIGNEZ recevoir le dernier hommage de ma voix mourante, avec les remercîmens tendres et respectueux que je dois à vos extrêmes bontés.

Si votre compagnie fut nécessaire à la France par son institution, dans un temps où nous n'avions aucun ouvrage de génie écrit d'un style pur et noble, elle est plus nécessaire que jamais dans la multitude des productions que fait naître aujourd'hui le goût généralement répandu de la littérature.

Il n'est permis à aucun membre de l'académie de la Crusca, de prendre ce titre à la tête de son livre, si l'académie ne l'a déclaré, écrit avec la pureté de la langue toscane. Autrefois quand j'osais cultiver, quoique faiblement, l'art des *Sophocles*, je consultais toujours M. l'abbé d'*Olivet*, notre confrère, qui, sans me nommer, vous proposait mes doutes; et lorsque je commentai le grand *Corneille*, j'envoyai toutes mes remarques à M. *Duclos*, qui vous les communiqua. Vous les examinâtes; et cette édition de *Corneille* semble être

aujourd'hui regardée comme un livre classique pour les remarques que je n'ai données que sur votre décision.

Je prends aujourd'hui la liberté de vous demander des leçons sur les fautes où je suis tombé dans la tragédie d'Irène. Je n'en fais tirer quelques exemplaires que pour avoir l'honneur de vous consulter, et pour suivre les avis de ceux d'entre vous qui voudront bien m'en donner. La vieillesse passe pour incorrigible, et moi, Messieurs, je crois qu'on doit penser à se corriger à cent ans. On ne peut se donner du génie à aucun âge, mais on peut réparer ses fautes à tout âge. Peut-être cette méthode est la seule qui puisse préserver la langue française de la corruption qui semble, dit-on, la menacer.

Racine, celui de nos poëtes qui approcha le plus de la perfection, ne donna jamais au public aucun ouvrage sans avoir écouté les conseils de *Boileau* et de *Patru*: aussi c'est ce véritablement grand homme qui nous enseigna, par son exemple, l'art difficile de s'exprimer toujours naturellement, malgré la gêne prodigieuse de la rime; de faire parler le cœur avec esprit sans la moindre ombre d'affectation; d'employer toujours le mot propre souvent inconnu au public étonné de l'entendre. *Invenit verba quibus deberent loqui*, dit si bien *Pétrone*: il inventa l'art de s'exprimer.

Il mit dans la poésie dramatique cette élégance,

cette harmonie continue qui nous manquait abſolument, ce charme ſecret et inexprimable, égal à celui du quatrième livre de *Virgile*; cette douceur enchantereſſe qui fait que quand vous liſez au haſard dix ou douze vers d'une de ſes pièces, un attrait irréſiſtible vous force de lire tout le reſte.

C'eſt lui qui a proſcrit chez tous les gens de goût, et malheureuſement chez eux ſeuls, ces idées giganteſques et vides de ſens, ces apoſtrophes continuels aux dieux, quand on ne ſait pas faire parler les hommes; ces lieux communs d'une politique ridiculement atroce, débités dans un ſtyle ſauvage; ces épithètes fauſſes et inutiles; ces idées obſcures, plus obſcurément rendues; ce ſtyle auſſi dur que négligé, incorrect et barbare; enfin tout ce que j'ai vu applaudi par un parterre compoſé alors de jeunes gens dont le goût n'était pas encore formé.

Je ne parle pas de l'artifice imperceptible des poëmes de *Racine*, de ſon grand art de conduire une tragédie; de renouer l'intérêt par des moyens délicats; de tirer un acte entier d'un ſeul ſentiment; je ne parle que de l'art d'écrire. C'eſt ſur cet art ſi néceſſaire, ſi facile aux yeux de l'ignorance, ſi difficile au génie même, que le légiſlateur *Boileau* a donné ce précepte,

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

Voilà ce qui est arrivé toujours au seul *Racine*, depuis Andromaque jusqu'au chef-d'œuvre d'Atalie. (*)

J'ai remarqué ailleurs que dans les livres de toute espèce, dans les sermons même, dans les oraisons funèbres, les orateurs ont souvent employé les tours de phrase de cet élégant écrivain, ses expressions pittoresques, *verba quibus deberent loqui*. *Cheminais*, *Massillon* ont été célèbres, l'un pendant quelque temps, l'autre pour toujours, par l'imitation du style de *Racine*. Ils se servaient de ses armes pour combattre en public un genre de littérature dont ils étaient idolâtres en secret. Ce peintre charmant de la vertu, cet aimable *Fénélon* votre autre confrère, tant persécuté pour des disputes aujourd'hui méprisées, et si cher à la postérité par ses persécutions même, forma sa prose élégante sur la poésie de *Racine*, ne pouvant l'imiter en vers: car les vers sont une langue qu'il est donné à très-peu d'esprits de posséder; et quand les plus éloquens et les plus savans hommes, les sublimes *Bossuet*, les touchans *Fénélon*, les érudits *Huet* ont voulu faire des vers français, ils sont tombés de la hauteur où les plaçait leur génie ou leur science, dans cette triste classe qui est au-dessous de la médiocrité.

Mais les ouvrages de prose dans lesquels on a le mieux imité le style de *Racine*, sont ce que

(*) Voyez la note à la fin de cette lettre.

nous avons de meilleur dans notre langue. Point de vrai succès aujourd'hui sans cette correction, sans cette pureté qui seule met le génie dans tout son jour, et sans laquelle ce génie ne déploierait qu'une force monstrueuse, tombant à chaque pas dans une faiblesse plus monstrueuse encore, et du haut des nues dans la fange.

Vous entretenez le feu sacré, Messieurs; c'est par vos soins que depuis quelques années les compositions pour les prix décernés par vous sont enfin devenues de véritables pièces d'éloquence. Le goût de la saine littérature s'est tellement déployé qu'on a vu quelquefois trois ou quatre ouvrages suspendre vos jugemens, et partager vos suffrages ainsi que ceux du public.

Je sens combien il est peu convenable, à mon âge de quatre-vingt-quatre ans, d'oser arrêter un moment vos regards sur un des fruits dégénérés de ma vieillesse. La tragédie d'Irène ne peut être digne de vous ni du théâtre français; elle n'a d'autre mérite que la fidélité aux règles données aux Grecs par le digne précepteur d'*Alexandre*, et adoptées chez les Français par le génie de *Corneille*, le père de notre théâtre.

A ce grand nom de *Corneille*, Messieurs, permettez que je joigne ma faible voix à vos décisions souveraines sur l'éclat éternel qu'il sut donner à cette langue française peu connue avant lui, et devenue après lui la langue de l'Europe.

Vous éclairâtes mes doutes, et vous confirmâtes mon opinion il y a deux ans, en voulant bien lire, dans une de vos assemblées publiques, la lettre que j'avais eu l'honneur de vous écrire sur *Corneille* et sur *Shakespeare*. Je rougis de joindre ensemble ces deux noms : mais j'apprends qu'on renouvelle au milieu de Paris cette incroyable dispute. On s'appuie de l'opinion de Madame *Montagu*, estimable citoyenne de Londres, qui montre pour sa patrie une passion si pardonnable. Elle préfère *Shakespeare* aux auteurs d'Iphigénie et d'Athalie, de Polieucte et de Cinna. Elle a fait un livre entier pour lui assurer cette supériorité ; et ce livre est écrit avec la sorte d'enthousiasme que la nation anglaise retrouve dans quelques beaux morceaux de *Shakespeare*, échappés à la grossièreté de son siècle. Elle met *Shakespeare* au-dessus de tout, en faveur de ces morceaux qui sont en effet naturels et énergiques, quoique défigurés presque toujours par une familiarité basse. Mais est-il permis de préférer deux vers d'*Ennius* à tout Virgile, ou de *Lycophron* à tout Homère ?

On a représenté, Messieurs, les chefs-d'œuvre de la France devant toutes les cours, et dans les académies d'Italie. On les joue depuis les rivages de la mer glaciale jusqu'à la mer qui sépare l'Europe de l'Afrique. Qu'on fasse le même honneur à une seule pièce de *Shakespeare*, et alors nous pourrons disputer.

Qu'un Chinois vienne nous dire: „ Nos tragé-
„ dies compoſées ſous la dinaſtie des *Yven* ſont
„ encore nos délices après cinq cents années.
„ Nous avons ſur le théâtre des ſcènes en proſe,
„ d'autres en vers rimés, d'autres en vers non
„ rimés. Les diſcours de politique et les grands
„ ſentimens y ſont interrompus par des chan-
„ ſons, comme dans votre Athalie. Nous avons
„ de plus des ſorciers qui deſcendent des airs
„ ſur un manche à balai, des vendeurs d'orvié-
„ tan et des gilles, qui, au milieu d'un entretien
„ ſérieux, viennent faire leurs grimaces de peur
„ que vous ne preniez à la pièce un intérêt trop
„ tendre qui pourrait vous attriſter. Nous feſons
„ paraître des favetiers avec des mandarins et
„ des foſſoyeurs avec des princes, pour rappeler
„ aux hommes leur égalité primitive. Nos tragé-
„ dies n'ont ni expoſition ni nœud, ni dénoue-
„ ment. Une de nos pièces dure cinq cents an-
„ nées, et un payſan qui eſt né au premier acte
„ eſt pendu au dernier. Tous nos princes parlent
„ en crocheteurs, et nos crocheteurs quelquefois
„ en princes. Nos reines y prononcent des mots
„ de turpitude qui n'échapperaient pas à des
„ revendeuſes entre les bras des derniers des
„ hommes, etc. etc. "

Je leur dirais: Meſſieurs, jouez ces pièces à Nankin; mais ne vous aviſez pas de les repréſenter aujourd'hui à Paris ou à Florence,

quoiqu'on nous en donne quelquefois à Paris qui ont un plus grand défaut, celui d'être froides.

Madame *Montagu* relève avec justice quelques défauts de la belle tragédie de Cinna et ceux de Rodogune. Tout n'est pas toujours ni bien dessiné, ni bien exprimé dans ces fameuses pièces, je l'avoue. Je suis même obligé de vous dire, Messieurs, que cette dame spirituelle et éclairée ne reprend qu'une petite partie des fautes remarquées par moi-même, lorsque je vous consultai sur le commentaire de *Corneille*. Je me suis entièrement rencontré avec elle dans les justes critiques que j'ai été obligé d'en faire. Mais c'est toujours en admirant son génie que j'ai remarqué ses écarts. Hé, quelle différence entre les défauts de *Corneille* dans ses bonnes pièces, et ceux de *Shakespeare* dans tous ses ouvrages!

Que peut-on reprocher à *Corneille* dans les tragédies de ce génie sublime, qui sont restées à l'Europe? (car il ne faut pas parler des autres,) c'est d'avoir pris quelquefois de l'enflure pour de la grandeur; de s'être permis quelques raisonnemens que la tragédie ne peut admettre; de s'être asservi dans presque toutes ses pièces à l'usage de son temps, d'introduire au milieu des intérêts politiques, toujours froids, des amours plus insipides.

On peut le plaindre de n'avoir point traité de vraies passions, excepté dans la pièce espagnole du Cid; pièce dans laquelle il eut encore l'étonnant mérite de corriger son modèle en trente endroits, dans un temps où les bienséances théâtrales n'étaient pas encore connues en France. On le condamne sur-tout pour avoir trop négligé sa langue. Alors, toutes les critiques faites par des hommes d'esprit sur un grand homme sont épuisées; et l'on joue Cinna et Polieucte devant l'impératrice des Romains, devant celle de Russie, devant le doge et les sénateurs de Venise, comme devant le roi et la reine de France.

Que reproche-t-on à *Shakespeare*? Vous le savez, Messieurs, tout ce que vous venez de voir vanté par les Chinois. Ce sont, comme dit M. *de Fontenelle* dans ses Mondes, presque d'autres principes de raisonnement. Mais ce qui est bien étrange, c'est qu'alors le théâtre espagnol, qui infectait l'Europe, en était le législateur. *Lopez de Véga* avouait cet opprobre; mais *Shakespeare* n'eut pas le courage de l'avouer. Que devaient faire les Anglais? ce qu'on a fait en France; se corriger.

Madame *Montagu* condamne, dans la perfection de *Racine*, cet amour continuel qui est toujours la base du peu de tragédies que nous avons de lui, excepté dans Esther et dans Athalie. Il est beau, sans doute, à une dame de réprouver cette

passion universelle qui fait régner son sexe ; mais qu'elle examine cette Bérénice tant condamnée par nous-mêmes, pour n'être qu'une idylle amoureuse. Que le principal personnage de cette idylle soit représenté par une actrice telle que Mlle *Gaussin*, alors je réponds que Madame *Montagu* versera des larmes. J'ai vu le roi de Prusse attendri à une simple lecture de Bérénice, qu'on faisait devant lui, en prononçant les vers comme on doit les prononcer, ce qui est bien rare. Quel charme tira des larmes des yeux de ce héros philosophe ? la seule magie du style de ce vrai poëte, *qui invenit verba quibus deberent loqui.*

Les censures de réflexion n'ôtent jamais le plaisir du sentiment. Que la sévérité blâme *Racine* tant qu'elle voudra, le cœur vous ramènera toujours à ses pièces. Ceux qui connaissent les difficultés extrêmes, et la délicatesse de la langue française, voudront toujours lire et entendre les vers de cet homme inimitable, à qui le nom de grand n'a manqué que parce qu'il n'avait point de frère dont il fallût le distinguer. Si on lui reproche d'être le poëte de l'amour, il faut donc condamner le quatrième livre de *Virgile*. On ne trouve pas quelquefois assez de force dans ses caractères et dans son style, c'est ce qu'on a dit de *Virgile ;* mais on admire dans l'un et dans l'autre une élégance continue.

Madame *Montagu* sefforce d'être touchée des

beautés d'Euripide, pour tâcher d'être insensible aux perfections de *Racine*. Je la plaindrais beaucoup si elle avait le malheur de ne pas pleurer au rôle inimitable de la Phèdre française, et de n'être pas hors d'elle-même à toute la tragédie d'Iphigénie. Elle paraît estimer beaucoup *Brumoi*, parce que *Brumoi*, en qualité de traducteur d'Euripide, semble donner au poëte grec la préférence sur le poëte français. Mais si elle savait que *Brumoi* traduit le grec très-infidellement; si elle savait que, *vous y serez ma fille*, n'est pas dans Euripide; si elle savait que *Clytemnestre* embrasse les genoux d'*Achille* dans la pièce grecque comme dans la française, (quoique *Brumoi* ose supposer le contraire) enfin si son oreille était accoutumée à cette mélodie enchantereſſe qu'on ne trouve parmi tous les tragiques de l'Europe que chez *Racine* seul, alors Madame *Montagu* changerait de sentiment.

L'Achille de Racine, dit-elle, *ressemble à un jeune amant qui a du courage : et pourtant l'Iphigénie est une des meilleures tragédies françaises*. Je lui dirais : et pourtant, Madame, elle est un chef-d'œuvre qui honorera éternellement ce beau siècle de *Louis XIV*, ce siècle, notre gloire, notre modèle et notre déſespoir. Si nous avons été indignés contre Madame *de Sévigné* qui écrivait si bien, et qui jugeait si mal; si nous sommes révoltés de cet esprit misérable de parti,

de cette aveugle prétention qui lui fait dire, *que la mode d'aimer Racine, passera comme la mode du café;* jugez, Madame, combien nous devons être affligés qu'une personne aussi instruite que vous ne rende pas justice à l'extrême mérite d'un si grand homme. Je vous le dis, les yeux encore mouillés des larmes d'admiration et d'attendrissement que la centième lecture d'Iphigénie vient de m'arracher.

Je dois ajouter à cet extrême mérite d'émouvoir pendant cinq actes, le mérite plus rare et moins senti de vaincre pendant cinq actes la difficulté de la rime et de la mesure, au point de ne pas laisser échapper une seule ligne, un seul mot qui sente la moindre gêne, quoiqu'on ait été continuellement gêné. C'est à ce coin que sont marqués le peu de bons vers que nous avons dans notre langue. Madame *Montagu* compte pour rien cette difficulté surmontée. Mais, Madame, oubliez-vous qu'il n'y a jamais eu sur la terre aucun art, aucun amusement même où le prix ne fût attaché à la difficulté? Ne cherchait-on pas dans la plus haute antiquité à rendre difficile l'explication de ces énigmes que les rois se proposaient les uns aux autres? N'y a-t-il pas eu de très-grandes difficultés à vaincre dans tous les jeux de la Grèce, depuis le disque jusqu'à la course des chars? Nos tournois, nos carrousels étaient-ils si faciles? Que dis-je? aujourd'hui dans

la molle oiſiveté où tous les grands perdent leurs journées depuis Pétersbourg juſqu'à Madrid, le ſeul attrait qui les pique dans leurs miſérables jeux de cartes, n'eſt-ce pas la difficulté de la combinaiſon, ſans quoi leur ame languirait aſſoupie ?

Il eſt donc bien étrange, et j'oſe dire bien barbare, de vouloir ôter à la poéſie ce qui la diſtingue du diſcours ordinaire. Les vers blancs n'ont été inventés que par la pareſſe et l'impuiſſance de faire des vers rimés, comme le célèbre *Pope* me l'a avoué vingt fois. Inſérer dans une tragédie des ſcènes entières en proſe, c'eſt l'aveu d'une impuiſſance encore plus honteuſe.

Il eſt bien certain que les Grecs ne placèrent les Muſes ſur le haut du Parnaſſe que pour marquer le mérité et le plaiſir de pouvoir aborder juſqu'à elles à travers des obſtacles. Ne ſupprimez donc point ces obſtacles, Madame ; laiſſez ſubſiſter les barrières qui ſéparent la bonne compagnie des vendeurs d'orviétan et de leurs gilles. Souffrez que *Pope* imite les véritables génies italiens, les *Arioſtes*, les *Taſſes* qui ſe ſont ſoumis à la gêne de la rime pour la vaincre.

Enfin quand *Boileau* a prononcé :

Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon ouvrage en vous laiſſe un long ſouvenir.

n'a-t-il pas entendu que la rime imprimait plus aiſément les penſées dans la mémoire ?

Je ne me flatte pas que mon discours et ma sensibilité passent dans le cœur de Madame *Montagu*, et que je sois destiné à convertir *divisos orbe Britannos*. Mais pourquoi faire une querelle nationale d'un objet de littérature? Les Anglais n'ont-ils pas assez de dissentions chez eux? et n'avons-nous pas assez de tracasseries chez nous? ou plutôt l'une et l'autre nation n'ont-elles pas eu assez de grands hommes dans tous les genres pour ne se rien envier, pour ne se rien reprocher?

Hélas! Messieurs, permettez-moi de vous répéter que j'ai passé une partie de ma vie à faire connaître en France les passages les plus frappans des auteurs qui ont eu de la réputation chez les autres nations. Je fus le premier qui tirai un peu d'or de la fange où le génie de *Shakespeare* avait été plongé par son siècle. J'ai rendu justice à l'anglais *Shakespeare*, comme à l'espagnol *Calderon*; et je n'ai jamais écouté le préjugé national. J'ose dire que c'est de ma seule patrie que j'ai appris à regarder les autres peuples d'un œil impartial. Les véritables gens de lettres en France n'ont jamais connu cette rivalité hautaine et pédantesque, cet amour propre révoltant qui se déguise sous l'amour de son pays, et qui ne préfère les heureux génies de ses anciens concitoyens à tout mérite étranger que pour s'envelopper dans leur gloire.

Quels

Quels éloges n'avons-nous pas prodigués aux *Bacons*, aux *Keppler*, aux *Copernic*, sans même y mêler d'abord aucune émulation ! que n'avons-nous pas dit du grand *Galilée*, le restaurateur et la victime de la raison en Italie, ce premier maître de la philosophie, que *Descartes* eut le malheur de ne citer jamais !

Nous sommes tous à présent les disciples de *Newton :* nous le remercions d'avoir seul trouvé et prouvé le vrai système du monde ; d'avoir seul enseigné au genre humain à voir la lumière ; et nous lui pardonnons d'avoir commenté les visions de *Daniel* et l'*Apocalypse*.

Nous admirons dans *Locke* la seule métaphysique qui ait paru dans le monde depuis que *Platon* la chercha ; et nous n'avons rien à pardonner à *Locke*. N'en ferions-nous pas autant pour *Shakespeare*, s'il avait ressuscité l'art des *Sophocles*, comme Madame *Montagu*, ou son traducteur ose le prétendre ? Ne verrions-nous pas M. *de la Harpe*, qui combat pour le bon goût avec les armes de la raison, élever sa voix en faveur de cet homme singulier ? Que fait-il au contraire ? il a eu la patience de prouver dans son judicieux journal ce que tout le monde sent : que *Shakespeare* est un sauvage avec des étincelles de génie qui brillent dans une nuit horrible.

Que l'Angleterre se contente de ses grands hommes en tant de genres : elle a assez de gloire. La patrie du *Prince Noir* et de *Newton* peut se passer du mérité des *Sophocles*, des *Zeuxis*, des *Phidias*, des *Thimotées* qui lui manquent encore.

Je finis ma carrière en souhaitant que celles de nos grands hommes en tout genre soient toujours remplies par des successeurs dignes d'eux ; que les siècles à venir égalent le grand siècle de *Louis XIV*, et qu'ils ne dégénèrent pas en croyant le surpasser.

Je suis avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble, très-obéissant, et très-obligé serviteur et confrère, etc.

NOTE.

(*) Le P. *Brumoi*, dans son Discours sur le parallèle des théâtres, a dit de nos spectateurs : *Ce n'est que le sang froid qui applaudit la beauté des vers.* Si ce savant avait connu notre public, il aurait vu que tantôt il applaudit de sang froid des maximes vraies ou fausses ; tantôt il applaudit avec transport des tirades de déclamation, soit pleines de beautés, soit pleines de ridicules, n'importe ; et qu'il est toujours insensible à des vers qui ne sont que bien faits et raisonnables.

Je demandai un jour à un homme qui avait fréquenté assidûment cette cave obscure appelée parterre, comment il avait pu applaudir à ces vers si étranges et si déplacés :

César, car le destin que dans tes fers je brave
M'a fait ta prisonnière et non pas ton esclave ;
Et tu ne prétends pas qu'il m'abaisse le cœur
Jusqu'à te rendre hommage, et te nommer seigneur.

Comme si le mot seigneur était sur notre théâtre autre chose qu'un terme de politesse ; et comme si la jeune *Cornélie* avait pu s'avilir en parlant décemment à *César*. Pourquoi, lui dis-je, avez-vous tant battu des mains à ces étonnantes paroles :

Rome le veut ainsi : son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes :
Son grand cœur qu'à tes lois en vain tu crois soumis
En veut au criminel plus qu'à ses ennemis ;
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime :
Au lieu d'un châtiment ta mort serait un crime ;
Et sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Egypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.

Va, ne perds point le temps, il preſſe. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

Vous ſentez bien aujourd'hui qu'il n'eſt guère convenable qu'une jeune femme abſolument dépendante de *Céſar*, protégée, ſecourue, vengée par lui, et qui doit être à ſes pieds, le menace en antithèſes ſi recherchées, et dans un ſtyle ſi obſcur, de le faire condamner à la mort pour ſervir d'exemple; et finiſſe enfin par lui dire: *Adieu, Céſar, tu peux te vanter que j'ai fait des vœux pour toi une fois en ma vie.* Avez-vous pu ſeulement entendre ce froid raiſonnement, auſſi faux qu'alambiqué: *Comme autre qu'un Romain n'a pu aſſervir Rome, autre qu'un Romain ne l'en peut garantir.*

Il n'y a point d'homme un peu accoutumé aux affaires de ce monde qui ne ſente combien de tels vers ſont contraires à toutes les bienſéances, à la nature, à la raiſon, et même aux règles de la poéſie, qui veulent que tout ſoit clair, et que rien ne ſoit forcé dans l'expreſſion.

Dites-moi donc par quel preſtige vous avez applaudi ſans ceſſe des tirades auſſi embrouillées, auſſi obſcures, auſſi déplacées? Mais dites-moi ſur-tout pourquoi vous n'avez jamais marqué par la moindre acclamation votre juſte conſentement des véritables beaux vers que débite *Andromaque* dans une ſituation encore plus douloureuſe que celle de *Cornélie*.

Je confie à tes ſoins mon unique tréſor.
Si tu vivais pour moi, vis pour le fils d'Hector...
Fais connaître à mon fils les héros de ſa race;
Autant que tu pourras conduis-le ſur leur trace:
Dis-lui par quels exploits leurs noms ont éclaté,
Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été;
Qu'il ait de ſes aïeux un ſouvenir modeſte.
Il eſt du ſang d'Hector, mais il en eſt le reſte;
Et pour ce reſte enfin, j'ai moi-même, en un jour,
Sacrifié mon ſang, ma haine et mon amour.

Les hommes de cabinet qui réfléchiſſent, les femmes qui ont une ſenſibilité ſi fine et ſi juſte, les gens de lettres les plus gâtés par un vain ſavoir, les barbares mêmes des

écoles, tous s'accordent à reconnaître l'extrême beauté de ces vers si simples d'*Andromaque*. Cependant pourquoi cette beauté n'a-t-elle jamais été applaudie par le parterre?

Cet homme de bon sens et de bonne foi me répondit: Quand nous battions des mains au clinquant de *Cornélie*, nous étions des écoliers élevés par des pédans, toujours idolâtres du faux merveilleux en tout genre. Nous admirions les vers ampoulés, comme nous étions saisis de vénération à l'aspect du St Christophe de Notre-Dame. Il nous fallait du gigantesque. A la fin nous nous apperçumes à la vérité que ces figures coloſſales étaient bien mal dessinées; mais enfin elles étaient coloſſales, et cela suffisait à notre mauvais goût.

Les vers que vous me citez de *Racine* étaient parfaitement écrits; ils respiraient la bienséance, la vérité, la modestie, la mollesse élégante: nous le sentions: mais la modestie et la bienséance ne transportent jamais l'ame. Donnez-moi une grosse actrice d'une physionomie frappante, qui ait une voix forte, qui soit bien impérieuse, bien insolente, qui parle à *César* comme à un petit garçon, qui accompagne ses discours injurieux d'un geste méprisant, et qui sur-tout termine son couplet par un grand éclat de voix, nous applaudirons encore; et si vous êtes dans le parterre, vous battrez peut-être des mains avec nous, tant l'homme est subjugué par ses organes et par l'exemple.

De pareils prestiges peuvent durer un siècle entier; et l'aveuglement le plus absurde a quelquefois duré plusieurs siècles.

Quant à certaines prétendues tragédies écrites en vers allobroges ou vendales, que la cour et la halle ont élevées jusqu'au ciel avec des transports inouïs, et qui sont ensuite oubliées pour jamais, il ne faut regarder ce délire que comme une maladie passagère qui attaque une nation, et qui se guérit enfin de soi-même.

PERSONNAGES.

NICEPHORE, empereur de Constantinople.
IRENE, femme de *Nicéphore.*
ALEXIS COMNENE, prince de Grèce.
LEONCE, père d'*Irène.*
MEMNON, attaché au prince *Alexis.*
ZOÉ, favorite, suivante d'*Irène.*
Un officier de l'empereur.
Gardes.

La scène est dans un sallon de l'ancien palais de Constantin.

IRENE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

QUEL changement nouveau, quelle ſombre terreur
Ont écarté de nous la cour et l'empereur?
Au palais des ſept tours une garde inconnue
Dans un ſilence morne étonne ici ma vue;
En un vaſte déſert on a changé la cour.

ZOÉ.

Aux murs de Conſtantin trop ſouvent un beau jour
Eſt ſuivi des horreurs du plus funeſte orage.
La cour n'eſt pas long-temps le bruyant aſſemblage
De tous nos vains plaiſirs l'un à l'autre enchaînés,
Trompeurs ſoulagemens des cœurs infortunés;
De la foule importune il faut qu'on ſe retire.
Nos états aſſemblés pour corriger l'empire,
Pour le perdre peut-être; et ces fiers Muſulmans,
Ces Scythes vagabonds débordés dans nos champs,
Mille ennemis cachés qu'on nous fait craindre encore,
Sans doute en ce moment occupent Nicéphore.

IRENE.

De ſes chagrins ſecrets, qu'il veut diſſimuler,
Je connais trop la cauſe; elle va m'accabler.
Je ſais par quels ſoupçons ſa dureté jalouſe,
Dans ſon inquiétude outrage ſon épouſe.

Il écoute en secret ces obscurs imposteurs,
D'un esprit défiant détestables flatteurs,
Trafiquant du mensonge et de la calomnie,
Et couvrant la vertu de leur ignominie.
Quel emploi pour César! et quels soins douloureux!
Je le plains, je gémis.... il fait deux malheureux...
Ah! que n'ai-je embrassé cette retraite austère
Où depuis mon hymen s'est enfermé mon père!
Il a fui pour jamais l'illusion des cours,
L'espoir qui nous séduit, qui nous trompe toujours,
La crainte qui nous glace, et la peine cruelle
De se faire à soi-même une guerre éternelle.
Que ne foulais-je aux pieds ma funeste grandeur!
Je montai sur le trône au faîte du malheur.
Aux yeux des nations victime couronnée,
Je pleure devant toi ma haute destinée.
Et je pleure sur-tout ce fatal souvenir
Que mon devoir condamne, et qu'il me faut bannir.
Ici l'air qu'on respire empoisonne ma vie.

ZOÉ.

De Nicéphore au moins la sombre jalousie
Par d'indiscrets éclats n'a point manifesté
Le sentiment honteux dont il est tourmenté:
Il le cache au vulgaire, à sa cour, à lui-même;
Il fait vous respecter, et peut-être il vous aime.
Vous cherchez à nourrir une injuste douleur.
Que craignez-vous?

IRENE.

Le ciel, Alexis et mon cœur.

ZOÉ.

Mais Alexis Comnène aux champs de la Tauride,
Tout entier à la gloire, au devoir qui le guide,

Sert

Sert l'empereur et vous ſans vous inquiéter,
Fidelle à ſes ſermens juſqu'à vous éviter.

IRENE.

Je ſais que ce héros ne cherche que la gloire;
Je ne ſaurais m'en plaindre.

ZOÉ.

Il a par la victoire
Raffermi cet empire ébranlé dès long-temps.

IRENE.

Ah! j'ai trop admiré ſes exploits éclatans:
Sa gloire de ſi loin m'a trop intéreſſée.
Céſar aura ſurpris au fond de ma penſée
Quelques vœux indiſcrets que je n'ai pu cacher,
Et qu'un époux, un maître a droit de reprocher.
C'était pour Alexis que le ciel me fit naître:
Des antiques Céſars nous avons reçu l'être;
Et dès notre berceau l'un à l'autre promis,
C'eſt dans ces mêmes lieux que nous fûmes unis:
C'eſt avec Alexis que je fus élevée,
Ma foi lui fut acquiſe et lui fut enlevée.
L'intérêt de l'Etat, ce prétexte inventé
Pour trahir ſa promeſſe avec impunité,
Ce fantôme effrayant ſubjugua ma famille;
Ma mère à ſon orgueil ſacrifia ſa fille.
Du bandeau des Céſars on crut cacher mes pleurs:
On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs.
Il me fallut éteindre, en ma douleur profonde,
Un feu plus cher pour moi que l'empire du monde;
Au maître de mon cœur il fallut m'arracher.
De moi-même en pleurant j'oſai me détacher.
De la religion le pouvoir invincible
Secourut ma faibleſſe en ce combat pénible;

Et de ce grand secours apprenant à m'armer,
Je fis l'affreux serment de ne jamais aimer.
Je le tiendrai.... Ce mot te fait assez comprendre
A quels déchiremens ce cœur devait s'attendre.
Mon père à cet orage ayant pu m'exposer
M'aurait par ses vertus appris à l'appaiser:
Il a quitté la cour, il a fui Nicéphore;
Il m'abandonne en proie au monde qu'il abhorre;
Et je n'ai que toi seule à qui je puis ouvrir
Ce cœur faible et blessé que rien ne peut guérir.
Mais on ouvre au palais... je vois Memnon paraître.

SCENE II.

IRENE, ZOÉ, MEMNON.

IRENE.

Hé bien, en liberté puis-je voir votre maître?
Memnon, puis-je à mon tour être admise aujourd'hui
Parmi les courtisans qu'il approche de lui?

MEMNON.

Madame, j'avoûrai qu'il veut à votre vue
Dérober les chagrins de son ame abattue.
Je ne suis point compté parmi les courtisans,
De ses desseins secrets superbe confidens:
Du conseil de César on me ferme l'entrée.
Commandant de sa garde à la porte sacrée,
Militaire oublié par ses maîtres altiers,
Relégué dans mon poste ainsi que mes guerriers,
J'ai seulement appris que le brave Comnène
A quitté dès long-temps les bords du Boristhène,
Qu'il vogue vers Bisance, et que César troublé
Écoute en frémissant son conseil assemblé.

IRENE.

Alexis, dites-vous?

MEMNON.

Il revole au Bosphore.

IRENE.

Il pourrait à ce point offenser Nicéphore!
Revenir sans son ordre!

MEMNON.

On l'assure, et la cour
S'alarme, se divise et tremble à son retour.
Il a brisé, dit-on, l'honorable esclavage
Où l'empereur jaloux retenait son courage;
Il vient jouir ici des honneurs et des droits
Que lui donnent son rang, sa naissance et nos lois.
C'est tout ce que j'apprends par ces rumeurs soudaines
Qui font naître en ces lieux tant d'espérances vaines,
Et qui de bouche en bouche armant les factions
Vont préparer Bisance aux révolutions.
Pour moi je sais assez quel parti je dois prendre,
Quel maître je dois suivre, et qui je dois défendre.
Je ne consulte point nos ministres, nos grands,
Leurs intérêts cachés, leurs partis différens,
Leurs fausses amitiés, leurs indiscrètes haines:
Attaché sans réserve au pur sang des Comnènes,
Je le sers, et sur-tout dans ces extrémités;
Memnon sera fidelle au sang dont vous sortez.
Le temps ne permet pas d'en dire davantage....
Souffrez que je revole où mon devoir m'engage.

(*il sort.*)

SCENE III.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

Qu'a-t-il osé me dire? et quel nouveau danger,
Quel malheur imprévu vient encor m'affliger?
Il ne s'explique point: je crains de le comprendre.

ZOÉ.

Memnon n'est qu'un guerrier prompt à tout entreprendre:
Je le connais; le sang d'assez près nous unit.
Contre nos courtisans exhalant son dépit,
Il détesta toujours leur frivole insolence,
Leurs animosités qui partagent Bisance,
Leurs tristes vanités que suit le déshonneur;
Mais son esprit altier hait sur-tout l'empereur.
D'Alexis, en secret, son cœur est idolâtre;
Et s'il en était cru, Bisance est un théâtre
Qui produirait bientôt quelqu'un de ces revers
Dont le sanglant spectacle ébranla l'univers.
Ne vous étonnez point quand sa sombre colère
S'échappe en vous parlant, et peint son caractère.

IRENE.

Mais Alexis revient.... César est irrité:
Le courtisan surpris murmure épouvanté.
Les Etats convoqués dans Bisance incertaine,
Fatiguant dès long-temps la grandeur souveraine,
Troublent l'empire entier par leurs divisions.
Tout un peuple s'enflamme au feu des factions....
Des discours de Memnon que veux-tu que j'espère?
Il commande au palais une garde étrangère;

D'Alexis, en secret, est-il le confident?
Que je crains d'Alexis le retour imprudent!
Les desseins du Sénat, des peuples le délire,
Et l'orage naissant qui gronde sur l'empire!
Que je me crains sur-tout dans ma juste douleur!
Je consulte, en tremblant, le secret de mon cœur:
Peut-être il me prépare un avenir terrible:
Le ciel, en le formant, l'a rendu trop sensible.
Si jamais Alexis en ce funeste lieu,
Trahissant ses sermens.... Que vois-je? juste Dieu!

SCENE IV.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

DAIGNEZ souffrir ma vue, et bannissez vos craintes...
Je ne viens point troubler par d'inutiles plaintes
Un cœur à qui le mien se doit sacrifier,
Et rappeller des temps qu'il nous faut oublier.
Le destin me ravit la grandeur souveraine;
Il m'a fait plus d'outrage: il m'a privé d'Irène....
Dans l'Orient soumis mes services rendus
M'auraient pu mériter les biens que j'ai perdus.
Mais lorsque sur le trône on plaça Nicéphore,
La gloire en ma faveur ne parlait point encore;
Et n'ayant pour appui que nos communs aïeux,
Je n'avais rien tenté qui pût m'approcher d'eux.
Aujourd'hui Trébisonde entre nos mains remise,
Les Scythes repoussés, la Tauride conquise,
Sont les droits qui vers vous m'ont enfin rappelé.
Le prix de mes travaux était d'être exilé!

Le fuis-je encor par vous? n'oſez-vous reconnaître
Dans le ſang dont je ſuis le ſang qui vous fit naître?

IRENE.

Prince, que dites-vous? dans quel temps, dans quels lieux?
Par ce retour fatal étonnez-vous mes yeux?
Vous connaiſſez trop bien quel joug m'a captivée,
La barrière éternelle entre nous élevée,
Nos devoirs, nos ſermens, et ſur-tout cette loi
Qui ne vous permet plus de vous montrer à moi.
Pour calmer de Céſar l'injuſte défiance,
Il vous aurait ſuffi d'éviter ma préſence.
Vous n'avez pas prévu ce que vous haſardez.
Vous me faites frémir: Seigneur, vous vous perdez.

ALEXIS.

Si je craignais pour vous, je ſerais plus coupable;
Ma préſence à Céſar ſerait plus redoutable.
Quoi donc? ſuis-je à Biſance? eſt-ce vous que je vois?
Eſt-ce un Sultan jaloux qui vous tient ſous ſes lois?
Etes-vous dans la Grèce une eſclave d'Aſie,
Qu'un deſpote, un barbare achète en Circaſſie,
Qu'on rejette en priſon ſous des monſtres cruels,
A jamais inviſible au reſte des mortels?
Céſar a-t-il changé, dans ſa ſombre rudeſſe,
L'eſprit de l'occident et les mœurs de la Grèce?

IRENE.

Du jour où Nicéphore ici reçut ma foi,
Vous le ſavez aſſez, tout eſt changé pour moi.

ALEXIS.

Hors mon cœur; le deſtin le forma pour Irène:
Il brave des Céſars la puiſſance et la haine.
Il ne craindrait que vous! Quoi? vos derniers ſujets
Vers leur impératrice auront un libre accès,

Tout mortel jouira du bonheur de sa vue,
Nicéphore à moi seul l'aurait-il défendue?
Et suis-je un criminel à ses regards jaloux
Dès qu'on l'a fait César, et qu'il est votre époux?
Enorgueilli sur-tout de cet hymen auguste,
L'excès de son bonheur le rend-il plus injuste?

IRENE.

Il est mon souverain.

ALEXIS.

Non: il n'était pas né
Pour me ravir le bien qui m'était destiné:
Il n'en était pas digne; et le sang des Comnènes
Ne vous fut point transmis pour servir dans ses chaînes.
Qu'il gouverne, s'il peut, de ses sévères mains
Cet empire autrefois l'empire des Romains,
Qu'aux campagnes de Thrace, aux mers de Trébisonde.
Transporta Constantin pour le malheur du monde,
Et que j'ai défendu moins pour lui que pour vous.
Qu'il règne, s'il le faut, je n'en suis point jaloux:
Je le suis de vous seule, et jamais mon courage
Ne lui pardonnera votre indigne esclavage.
Vous cachez des malheurs dont vos pleurs sont garans;
Et les usurpateurs sont toujours des tyrans.
Mais si le ciel est juste, il se souvient peut-être
Qu'il devait à l'empire un moins barbare maître.

IRENE.

Trop vains regrets! je suis esclave de ma foi.
Seigneur, je l'ai donnée: elle n'est plus à moi.

ALEXIS.

Ah! vous me la deviez.

IRENE.

Et c'eſt à vous de croire
Qu'il ne m'eſt pas permis d'en garder la mémoire.
Je fais des vœux pour vous, et vous m'épouvantez.

SCENE V.

IRENE, ALEXIS, ZOÉ, un Garde.

LE GARDE.

SEIGNEUR, Céſar vous mande.

ALEXIS.

Il me verra: ſortez.
(*à Irène.*)
Il me verra, Madame; une telle entrevue
Ne doit point alarmer votre ame combattue.
Ne craignez rien pour lui, ne craignez rien de moi;
A ſon rang comme au mien je ſais ce que je doi.
Rentrez dans vos foyers tranquille et raſſurée.
(*il ſort.*)

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

IRENE.

DE quel ſaiſiſſement mon ame eſt pénétrée!
Que je ſens à la fois de faibleſſe et d'horreur
Chaque mot qu'il m'a dit me remplit de terreur.
Que veut-il? Va, Zoé, commande que ſur l'heure
On parcoure en ſecret cette triſte demeure,
Ces ſept affreuſes tours qui depuis Conſtantin,
Ont de tant de héros vu l'horrible deſtin.

Interroge Memnon; prends pitié de ma crainte.

ZOÉ.

J'irai, j'observerai cette terrible enceinte.
Mais je tremble pour vous : un maître soupçonneux
Vous condamne peut-être, et vous proscrit tous deux.
Parmi tant de dangers que prétendez-vous faire?

IRENE.

Garder à mon époux ma foi pure et sincère,
Vaincre un fatal amour, (si son feu rallumé
Renaissait dans ce cœur autrefois enflammé.)
Demeurer de mes sens maîtresse souveraine,
(Si la force est possible à la faiblesse humaine.)
Ne point combattre en vain mon devoir et mon sort,
Et ne déshonorer ni mes jours, ni ma mort.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, vous êtes mandé; mais César délibère.
Dans son inquiétude il consulte, il diffère
Avec ses vils flatteurs en secret enfermé.
Le retour d'un héros l'a sans doute alarmé;
Mais nous avons le temps de nous parler encore.
Ce sallon qui conduit à ceux de Nicéphore
Mène aussi chez Irène, et je commande ici.
Sur tous vos partisans n'ayez aucun souci;
Je les ai préparés. Si cette cour inique
Osait lever sur vous le glaive despotique,
Comptez sur vos amis: vous verrez devant eux
Fuir ce pompeux ramas d'esclaves orgueilleux.
Au premier mouvement notre vaillante escorte
Du rempart des sept tours ira saisir la porte;
Et les autres armés sous un habit de paix,
Inconnus à César, empliſſent ce palais.
Nicéphore vous craint depuis qu'il vous offense.
Dans ce château funeste il met sa confiance:
Là, dans un plein repos, d'un mot ou d'un coup d'œil,
Il commande à l'exil, aux tourmens, au cercueil.
Il ose me compter parmi les mercénaires,
De son caprice affreux ministres sanguinaires:
Il se trompe... Seigneur, quel secret embarras,
Quand j'ai tout disposé, semble arrêter vos pas?

ALEXIS.

Les remords... Il faut bien que mon cœur te l'avoue.
Quelques exploits heureux dont l'Europe me loue,
Ma naissance, mon rang, la faveur du Sénat,
Tout me criait: venez, montrez-vous à l'Etat.
Cette voix m'excitait. Le dépit qui me presse,
Ma passion fatale, entraînaient ma jeunesse;
Je venais opposer la gloire à la grandeur,
Partager les esprits et braver l'empereur...
J'arrive, et j'entrevois ma carrière nouvelle.
Me faut-il arborer l'étendard d'un rebelle?
La honte est attachée à ce nom dangereux.
Me verrai-je emporté plus loin que je ne veux?

MEMNON.

La honte! elle est pour vous de servir sous un maître.

ALEXIS.

J'ose être son rival: je crains le nom de traître.

MEMNON.

Soyez son ennemi dans les champs de l'honneur,
Disputez-lui l'empire, et soyez son vainqueur.

ALEXIS.

Crois-tu que le Bosphore, et la superbe Thrace,
Et ces Grecs inconstans serviraient tant d'audace?
Je sais que les Etats sont pleins de sénateurs
Attachés à ma race, et dont j'aurais les cœurs:
Ils pourraient soutenir ma sanglante querelle:
Mais le peuple?

MEMNON.

Il vous aime: au trône il vous appelle.
Sa fougue est passagère, elle éclate à grand bruit:
Un instant la fait naître, un instant la détruit.
J'enflamme cette ardeur; et j'ose encor vous dire
Que je vous répondrais des cœurs de tout l'empire.

Paraissez seulement, mon Prince, et vous ferez
Du Sénat et du peuple autant de conjurés.
Dans ce palais sanglant, séjour des homicides,
Les révolutions furent toujours rapides.
Vingt fois il a suffi pour changer tout l'Etat
De la voix d'un pontife, ou d'un cri d'un soldat.
Ces soudains changemens sont des coups de tonnerre
Qui dans des jours sereins éclatent sur la terre.
Plus ils sont imprévus, moins on peut échapper
A ces traits dévorans dont on se sent frapper.
Nous avons vu passer ces ombres fugitives,
Fantômes d'empereurs élevés sur nos rives,
Tombant du haut du trône en l'éternel oubli,
Où leur nom d'un moment se perd enseveli.
Il est temps qu'à Bisance on reconnaisse un homme
Digne des vrais Césars, et des beaux jours de Rome.
Bisance offre à vos mains le souverain pouvoir.
Ceux que j'y vis régner n'ont eu qu'à le vouloir :
Portés dans l'hippodrome, ils n'avaient qu'à paraître
Décorés de la pourpre et du sceptre d'un maître.
Au temple de Sophie un prêtre les sacrait,
Et Bisance à genoux soudain les adorait.
Ils avaient moins que vous d'amis et de courage ;
Ils avaient moins de droits : tentez le même ouvrage,
Recueillez les débris de leurs sceptres brisés :
Vous régnez aujourd'hui, Seigneur, si vous l'osez.

ALEXIS.

Ami, tu me connais : j'ose tout pour Irène :
Seule elle m'a banni, seule elle me ramène ;
Seule sur mon esprit encore irrésolu
Irène a conservé son pouvoir absolu.
Rien ne me retient plus : on la menace, et j'aime.

MEMNON.

Je me trompe, Seigneur, ou l'empereur lui-même
Vient vous dicter ses lois dans ce lieu retiré.
L'attendrez-vous encore ?

ALEXIS.

Oui, je lui répondrai.

MEMNON.

Déjà paraît sa garde : elle m'est confiée.
Si de votre ennemi la haine étudiée
A conçu contre vous quelques secrets desseins,
Nous servons sous Comnène, et nous sommes Romains.
Je vous laisse avec lui.
(*il se retire dans le fond et se met à la tête de la garde.*)

SCENE II.

NICEPHORE *suivi de deux officiers*, ALEXIS, MEMNON, Gardes *au fond*.

NICEPHORE.

PRINCE, votre présence
A jeté dans ma cour un peu de défiance.
Au bord du Pont-Euxin vous m'avez bien servi;
Mais quand César commande, il doit être obéi.
D'un regard attentif ici l'on vous contemple :
Vous donnez à ce peuple un dangereux exemple.
Vous ne deviez paraître aux murs de Constantin
Que sur un ordre exprès émané de ma main.

ALEXIS.

Je ne le croyais pas... Les Etats de l'empire
Connaissent peu ces lois que vous voulez prescrire;
Et j'ai pu, sans faillir, remplir la volonté
D'un corps auguste et saint, et par vous respecté.

NICEPHORE.

Je le protégerai tant qu'il ſera fidelle,
Soyez-le, croyez-moi : mais puiſqu'il vous rappelle ;
C'eſt moi qui vous renvoie aux bords du Pont-Euxin.
Sortez dès ce moment des murs de Conſtantin.
Vous n'avez plus d'excuſe : et ſi vers le Boſphore
L'aſtre du jour qui luit vous revoyait encore,
Vous n'êtes plus pour moi qu'un ſujet révolté.
Vous ne le ſerez pas avec impunité....
Voilà ce que Céſar a prétendu vous dire.

ALEXIS.

Les grands de qui la voix vous a donné l'empire,
Qui m'ont fait de l'Etat le premier après vous,
Seigneur, pourront fléchir ce violent courroux.
Ils connaiſſent mon nom, mon rang et mon ſervice ;
Et vous-même avec eux vous me rendrez juſtice.
Vous me laiſſerez vivre entre ces murs ſacrés
Que de vos ennemis mon bras a délivrés ;
Vous ne m'ôterez point un droit inviolable
Que la loi de l'Etat ne ravit qu'au coupable.

NICEPHORE.

Vous oſez le prétendre ?

ALEXIS.

Un ſimple citoyen
L'oſerait, le devrait ; et mon droit eſt le ſien,
Celui de tout mortel, dont le ſort qui m'outrage
N'a point marqué le front du ſceau de l'eſclavage :
C'eſt le droit d'Alexis ; et je crois qu'il eſt dû
Au ſang qu'il a pour vous tant de fois répandu,
Au ſang dont ſa valeur a payé votre gloire,
Et qui peut égaler (ſans trop m'en faire accroire)
Le ſang de Nicéphore autrefois inconnu,
Au rang de mes aïeux aujourd'hui parvenu.

NICEPHORE.

Je connais votre race, et plus votre arrogance.
Pour la dernière fois redoutez ma vengeance.
N'obéirez-vous point ?

ALEXIS.

Non, Seigneur.

NICEPHORE.

C'eſt aſſez.
(*il appelle Memnon à lui par un ſigne, et lui donne un billet dans le fond du théâtre.*)
Servez l'empire et moi, vous qui m'obéiſſez.
(*il ſort.*)

SCENE III.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Moi, ſervir Nicéphore ?

ALEXIS, *après avoir obſervé le lieu où il ſe trouve.*

Il faut d'abord m'apprendre
Ce que dit ce billet que l'on vient de te rendre.

MEMNON.

Voyez.

ALEXIS, *après avoir lu une partie du billet de ſang froid.*

Dans ſon conſeil l'arrêt était porté !
Et j'aurais dû m'attendre à cette atrocité !
Il ſe flattait qu'en maître il condamnait Comnène.
Il a ſigné ma mort !

MEMNON.

Il a ſigné la ſienne.
D'eſclaves entouré, ce tyran ténébreux,
Ce deſpote aveuglé m'a cru lâche comme eux ;

Tant ce palais funeſte a produit l'habitude
Et de la barbarie et de la ſervitude !
Tant ſur leur trône affreux nos Céſars chancelans
Penſent régner ſans lois, et parler en ſultans !
Mais achevez, liſez cet ordre impitoyable.

ALEXIS, *reliſant.*

Plus que je ne penſais ce deſpote eſt coupable :
Irène priſonnière ! Eſt-il bien vrai ? Memnon !

MEMNON.

Le tombeau pour les grands eſt près de la priſon.

ALEXIS.

O Ciel !... de tes projets Irène eſt-elle inſtruite ?

MEMNON.

Elle en peut ſupçonner et la cauſe et la ſuite :
Le reſte eſt inconnu.

ALEXIS.

Gardons de l'affliger,
Et ſur-tout, cher ami, cachons-lui ſon danger.
L'entrepriſe bientôt doit être découverte ;
Mais c'eſt quand on ſaura ma victoire ou ma perte.

MEMNON.

Nos amis vont ſe joindre à ces braves ſoldats.

ALEXIS.

Sont-ils prêts à marcher ?

MEMNON.

Seigneur, n'en doutez pas :
Leur troupe en ce moment va s'ouvrir un paſſage.
Croyez que l'amitié, le zèle et le courage
Sont d'un plus grand ſervice en ces périls preſſans
Que tous ces bataillons payés par des tyrans.
Je les vois avancer vers la porte ſacrée :
L'empereur va lui-même en défendre l'entrée.
Du peuple ſoulevé j'entends déjà les cris.

ALEXIS.

Nous n'avons qu'un moment : je règne, ou je péris :
Le sort en est jeté. Prévenons Nicéphore.
(*aux soldats.*)
Venez, braves amis, dont mon destin m'honore,
Sous Memnon et sous moi vous avez combattu ;
Combattez pour Irène, et vengez sa vertu.
Irène m'appartient, je ne puis la reprendre
Que dans des flots de sang et sous des murs en cendre :
Marchons sans balancer.

SCENE IV.

ALEXIS, IRENE, MEMNON.

IRENE.

Où courez-vous ? ô Ciel !
Alexis, arrêtez ! que faites-vous ? cruel !
Demeurez, rendez-vous à mes soins légitimes ;
Prévenez votre perte, épargnez-vous des crimes.
Au seul nom de révolte on me glace d'effroi :
On me parle du sang qui va couler pour moi.
Il ne m'est plus permis dans ma douleur muette
De dévorer mes pleurs au fond de ma retraite.
Mon père en ce moment par le peuple excité
Revient vers ce palais qu'il avait déserté.
Le pontife le suit, et dans son ministère
Du Dieu que l'on outrage atteste la colère.
Ils vous cherchent tous deux dans ces périls pressans.
Seigneur, écoutez-les.

ALEXIS.

Irène, il n'est plus temps :

La querelle est trop grande, elle est trop engagée.
Je les écouterai quand vous serez vengée.

SCENE V.

IRENE *seule.*

Il me fuit! que deviens-je? ô Ciel, et quel moment!
Mon époux va périr ou frapper mon amant!
Je me jette en tes bras, ô Dieu qui m'as fait naître,
Toi qui fis mon destin, qui me donnas pour maître
Un mortel respectable et qui reçut ma foi,
Que je devais aimer, s'il se peut, malgré moi.
J'écoutai ma raison: mais mon ame infidelle,
En voulant t'obéir, se souleva contr'elle.
Conduis mes pas, soutiens cette faible raison,
Rends la vie à ce cœur qui meurt de son poison;
Rends la paix à l'empire aussi bien qu'à moi-même.
Conserve mon époux! commande que je l'aime!
Le cœur dépend de toi: les malheureux humains
Sont les vils instrumens de tes divines mains.
Dans ce désordre affreux veille sur Nicéphore!
Et quand pour mon époux mon désespoir t'implore,
Si d'autres sentimens me sont encor permis,
Dieu, qui sais pardonner, veille sur Alexis!

SCENE VI.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Ils sont aux mains : rentrez.

IRENE.

Et mon père ?

ZOÉ.

Il arrive ;
Il fend les flots du peuple, et la foule craintive
De femmes, de vieillards, d'enfans qui dans leurs bras
Poussent au ciel des cris que le ciel n'entend pas.
Le pontife sacré par un secours utile
Aux blessés, aux mourans en vain donne un asile.
Les vainqueurs acharnés immolent sur l'autel
Les vaincus échappés à ce combat cruel.
Ne vous exposez point à ce peuple en furie.
Je vois tomber Bisance, et périr la patrie
Que nos tremblantes mains ne peuvent relever ;
Mais ne vous perdez pas en voulant la sauver.
Attendez du combat au moins quelque nouvelle.

IRENE.

Non, Zoé : le ciel veut que je tombe avec elle.
Non : je ne dois point vivre en nos murs embrasés,
Au milieu des tombeaux que mes mains ont creusés.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

VOTRE unique parti, Madame, était d'attendre
L'irrévocable arrêt que le destin va rendre.
Une Scythe aurait pu, dans les rangs de soldats,
Appeler les dangers et chercher le trépas;
Sous le ciel rigoureux de leurs climats sauvages,
La dureté des mœurs a produit ces usages.
La nature a pour nous établi d'autres lois:
Soumettons-nous au sort; et quel que soit son choix,
Acceptons, s'il le faut, le maître qu'il nous donne.
Alexis en naissant touchait à la couronne;
Sa valeur la mérite; il porte à ce combat
Ce grand cœur et ce bras qui défendit l'Etat;
Sur-tout en sa faveur il a la voix publique.
Autant qu'elle déteste un pouvoir tyrannique,
Autant elle chérit un héros opprimé.
Il vaincra, puisqu'on l'aime.

IRENE.

Hé, que sert d'être aimé?
On est plus malheureux. Je sens trop que moi-même
Je crains de rechercher s'il est vrai que je l'aime,
D'interroger mon cœur, et d'oser seulement
Demander du combat quel est l'événement;
Quel sang a pu couler, quelles sont les victimes,
Combien dans ce palais j'ai rassemblé de crimes.
Ils sont tous mon ouvrage!

ZOÉ.

A vos juſtes douleurs
Voulez-vous du remords ajouter les terreurs ?
Votre père a quitté la retraite ſacrée
Où ſa triſte vertu ſe cachait ignorée.
C'eſt pour vous qu'il revoit ces dangereux mortels
Dont il fuyait l'approche à l'ombre des autels.
Il était mort au monde : il rentre pour ſa fille
Dans ce même palais où régna ſa famille.
Vous trouverez en lui les conſolations
Que le deſtin refuſe à vos afflictions.
Jetez-vous dans ſes bras.

IRENE.

M'en trouvera-t-il digne ?
Aurai-je mérité que cet effort inſigne
Le ramène à ſa fille en ce cruel ſéjour,
Qu'il affronte pour moi les horreurs de la cour ?

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

Est-ce vous qu'en ces lieux mon déſeſpoir contemple?
Soutien des malheureux, mon père ! mon exemple !
Quoi ! vous quittez pour moi le ſéjour de la paix !
Hélas ! qu'avez-vous vu dans celui des forfaits ?

LEONCE.

Les murs de Conſtantin ſont un champ de carnage.
J'ignore, grâce aux cieux, quel étonnant orage,
Quels intérêts de cour, et quelles factions
Ont enfanté ſoudain ces déſolations.

On m'apprend qu'Alexis, armé contre son maître,
Avec les conjurés avait osé paraître.
L'un dit qu'il a reçu la mort qu'il méritait;
L'autre que devant lui son empereur fuyait.
On croit César blessé: le combat dure encore,
Des portes des sept tours au canal du Bosphore:
Le tumulte, la mort, le crime est dans ces lieux.
Je viens vous arracher de ces murs odieux.
Si vous avez perdu dans ce combat funeste
Un empire, un époux; que la vertu vous reste.
J'ai vu trop de Césars en ce sanglant séjour
De ce trône avili renversés tour à tour....
Celui de Dieu, ma fille, est seul inébranlable.

IRENE.

On vient mettre le comble à l'horreur qui m'accable;
Et voilà des guerriers qui m'annoncent mon sort.

SCENE III.

IRENE, LEONCE, ZOÉ, MEMNON, Suite.

MEMNON.

Il n'est plus de tyran: c'en est fait, il est mort;
Je l'ai vu. C'est en vain qu'étouffant sa colère,
Et tenant sous ses pieds ce fatal adversaire,
Son vainqueur Alexis a voulu l'épargner.
Les peuples dans son sang brûlaient de se baigner.
(*s'approchant.*)
Madame, Alexis règne; à mes vœux tout conspire.
Un seul jour a changé le destin de l'empire.
Tandis que la victoire en nos heureux remparts
Relève par ses mains le trône des Césars,

Qu'il rappelle la paix, à vos pieds il m'envoie,
Interprète et témoin de la publique joie.
Pardonnez si sa bouche en ce même moment
Ne vous annonce pas ce grand événement;
Si le soin d'arrêter le sang et le carnage
Loin de vos yeux encore occupe son courage;
S'il n'a pu rapporter à vos sacrés genoux
Des lauriers que ses mains n'ont cueillis que pour vous.
Je vole à l'hyppodrôme, au temple de Sophie,
Aux états assemblés, pour sauver la patrie.
Nous allons tous nommer du saint nom d'empereur
Le héros de Bisance, et son libérateur.

(*il sort.*)

SCENE IV.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

IRENE.

QUE dois-je faire, ô Dieu!

LEONCE.

Croire un père et le suivre.
Dans ce séjour de sang vous ne pouvez plus vivre
Sans vous rendre exécrable à la postérité.
Je sais que Nicéphore eut trop de dureté:
Mais il fut votre époux. Respectez sa mémoire....
Les devoirs d'une femme, et sur-tout votre gloire.
Je ne vous dirai point qu'il n'appartient qu'à vous
De venger par le sang le sang de votre époux:
Ce n'est qu'un droit barbare, un pouvoir qui se fonde
Sur les faux préjugés du faux honneur du monde.
Mais c'est un crime affreux qui ne peut s'expier
D'être d'intelligence avec le meurtrier.

Contemplez votre état : d'un côté se présente
Un jeune audacieux de qui la main sanglante
Vient d'immoler son maître à son ambition ;
De l'autre est le devoir, et la religion,
Le véritable honneur, la vertu, Dieu lui-même.
Je ne vous parle point d'un père qui vous aime ;
C'est vous que j'en veux croire, écoutez votre cœur.

IRENE.

J'écoute vos conseils ; ils sont justes, Seigneur :
Ils sont sacrés, je sais qu'un respectable usage
Prescrit la solitude à mon fatal veuvage.
Dans votre asile saint je dois chercher la paix
Qu'en ce palais sanglant je ne connus jamais.
J'ai trop besoin de fuir et ce monde que j'aime,
Et son prestige horrible... et de me fuir moi-même.

LEONCE.

Venez donc, cher appui de ma caducité ;
Oubliez avec moi tout ce que j'ai quitté.
Croyez qu'il est encore au sein de la retraite
Des consolations pour une ame inquiète.
J'y trouvai cette paix que vous cherchiez en vain :
Je vous y conduirai, j'en connais le chemin.
Je vais tout préparer.... Jurez à votre père ;
Par le Dieu qui m'amène, et dont l'œil vous éclaire,
Que vous accomplirez dans ces tristes remparts
Les devoirs imposés aux veuves des Césars.

IRENE.

Ces devoirs, il est vrai, peuvent sembler austères :
Mais s'ils sont rigoureux, ils me sont nécessaires.

LEONCE.

Qu'Alexis pour jamais soit oublié de nous.

IRENE.

Quand je dois l'oublier, pourquoi m'en parlez-vous ?

Je

Je sais que jaurais dû vous demander pour grace
Ces fers que vous m'offrez, et qu'il faut que j'embrasse.
Après l'orage affreux que je viens d'essuyer,
Dans le port avec vous il faut tout oublier.
J'ai haï ce palais, lorsqu'une cour flatteuse
M'offrait de vains plaisirs, et me croyait heureuse.
Quand il est teint de sang, je le dois détester.
Hé quel regret, Seigneur, aurais-je à le quitter?
Dieu me l'a commandé par l'organe d'un père:
Je lui vais obéir, je vais vous satisfaire;
J'en fais entre vos mains un serment solemnel....
Je descends de ce trône, et je marche à l'autel.

LEONCE.

Adieu: souvenez-vous de ce serment terrible.

(*il sort.*)

SCENE V.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quel est ce jour nouveau qu'à votre cœur sensible
Un père impose encore en ce jour effrayant?

IRENE.

Oui, je le veux remplir ce rigoureux serment;
Oui, je veux consommer mon fatal sacrifice.
Je change de prison; je change de supplice.
Toi qui toujours présente à mes tourmens divers,
Au trouble de mon cœur, au fardeau de mes fers,
Partageas tant d'ennuis et de douleurs secrètes,
Oseras-tu me suivre au fond de ces retraites
Où mes jours malheureux vont être ensevelis?

ZOÉ.

Les miens dans tous les temps vous ſont aſſujettis.
Je vois que notre ſexe eſt né pour l'eſclavage :
Sur le trône en tout temps ce fut votre partage.
Ces momens ſi brillans, ſi courts et ſi trompeurs,
Qu'on nommait vos beaux jours, étaient de longs malheurs.
Souveraine de nom, vous ſerviez ſous un maître ;
Et quand vous êtes libre, et que vous devez l'être,
Le dangereux fardeau de votre dignité
Vous replonge à l'inſtant dans la captivité !
Les uſages, les lois, l'opinion publique,
Le devoir, tout vous tient ſous un joug tyrannique.

IRENE.

Je porterai ma chaîne. . . . Il ne m'eſt plus permis
D'oſer m'intéreſſer aux deſtins d'Alexis :
Je ne puis reſpirer le même air qu'il reſpire.
Qu'il ſoit à d'autres yeux le ſauveur de l'empire,
Qu'on chériſſe dans lui le plus grand des Céſars,
Il n'eſt qu'un criminel à mes triſtes regards.
Il n'eſt qu'un parricide ! Et mon ame eſt forcée
A chaſſer Alexis de ma triſte penſée.
Si dans la ſolitude où je vais renfermer
Des ſentimens ſecrets trop prompts à m'alarmer,
Je me reſſouvenais qu'Alexis fut aimable. . . .
Qu'il était un héros . . . je ſerais trop coupable.
Va, ma chère Zoé, va preſſer mon départ :
Sauve-moi d'un ſéjour que j'ai quitté trop tard.
Je vais trouver ſoudain le pontife et mon père,
Et je marche ſans crainte au jour pur qui m'éclaire.
(*en voyant Alexis.*)
Ciel !

SCENE VI.

IRENE, ALEXIS, Gardes *qui se retirent après avoir mis un trophée aux pieds d'Irène.*

ALEXIS.

Je mets à vos pieds en ce jour de terreur
Tout ce que je vous dois ; un empire, et mon cœur.
Je n'ai point disputé cet empire funeste ;
Il n'était rien sans vous. La justice céleste
N'en devait dépouiller d'indignes souverains
Que pour le rétablir par vos augustes mains.
Régnez, puisque je règne : et que ce jour commence
Mon bonheur et le vôtre, et celui de Bisance.

IRENE.

Quel bonheur effroyable ! Ah, Prince, oubliez-vous
Que vous êtes couvert du sang de mon époux ?

ALEXIS.

Oui, je veux de la terre effacer sa mémoire,
Que son nom soit perdu dans l'éclat de ma gloire ;
Que l'empire romain, dans sa félicité,
Ignore s'il régna, s'il a jamais été.
Je sais que ces grands coups, la première journée,
Font murmurer la Grèce et l'Asie étonnée :
Il s'élève soudain des censeurs, des rivaux ;
Bientôt on s'accoutume à ses maîtres nouveaux ;
On finit par aimer leur puissance établie.
Qu'on sache gouverner, Madame, et tout s'oublie.
Après quelques momens d'une juste rigueur
Que l'intérêt public exige d'un vainqueur,
Ramenez les beaux jours où l'heureuse Livie
Fit adorer Auguste à la terre asservie.

IRENE.

Alexis! Alexis! ne nous abuſons pas :
Les forfaits et la mort ont marché ſur nos pas ;
Le ſang crie : il s'élève, il demande juſtice.
Meurtrier de Céſar, ſuis-je votre complice ?

ALEXIS.

Ce ſang ſauvait le vôtre, et vous m'en puniſſez !
Qui ? moi ! je ſuis coupable à vos yeux offenſés !
Un deſpote jaloux, un maître impitoyable,
Grâce au ſeul nom d'époux, eſt pour vous reſpectable?
Ses jours vous ſont ſacrés ! et votre défenſeur
N'était donc qu'un rebelle, et n'eſt qu'un raviſſeur !
Contre votre tyran quand j'oſais vous défendre
A votre ingratitude aurais-je dû m'attendre ?

IRENE.

Je n'étais point ingrate : un jour vous apprendrez
Les malheureux combats de mes ſens déchirés,
Vous plaindrez une femme en qui dès ſon enfance
Son cœur et ſes parens formèrent l'eſpérance
De couler de ſes ans l'inaltérable cours
Sous les lois, ſous les yeux du héros de nos jours ;
Vous ſaurez qu'il en coûte alors qu'on ſacrifie
A des devoirs ſacrés le bonheur de ſa vie.

ALEXIS.

Quoi ! vous pleurez, Irène ! Et vous m'abandonnez !

IRENE.

A nous fuir pour jamais nous ſommes condamnés.

ALEXIS.

Eh ! qui donc nous condamne ? Une loi fanatique,
Un reſpect inſenſé pour un uſage antique,
Embraſſé par un peuple amoureux des erreurs,
Mépriſé des Céſars, et ſur-tout des vainqueurs !

IRENE.

Nicéphore au tombeau me retient asservie :
Et sa mort nous sépare encor plus que sa vie.

ALEXIS.

Chère et fatale Irène, arbitre de mon sort,
Vous vengez Nicéphore, et me donnez la mort !

IRENE.

Vivez, régnez sans moi, rendez heureux l'empire.
Le destin vous seconde ; il veut qu'une autre expire.

ALEXIS.

Et vous daignez parler avec tant de bonté !
Et vous vous obstinez à tant de cruauté !
Que m'offrirait de pis la haine et la colère ?
Serez-vous à vous-même à tout moment contraire ?
Un père, je le vois, vous contraint de me fuir :
A quel autre auriez-vous promis de vous trahir !

IRENE.

A moi-même, Alexis.

ALEXIS.

Non, je ne le puis croire,
Vous n'avez point cherché cette affreuse victoire ;
Vous ne renoncez point au sang dont vous sortez,
A vos sujets soumis, à vos prospérités,
Pour aller enfermer cette tête adorée
Dans le réduit obscur d'une prison sacrée.
Votre père vous trompe. Une imprudente erreur,
Après l'avoir séduit, a séduit votre cœur.
C'est un nouveau tyran dont la main vous opprime.
Il s'immola lui-même et vous fait sa victime.
N'a-t-il fui les humains que pour les tourmenter ?
Sort-il de son tombeau pour nous persécuter ?

Plus cruel envers vous que Nicéphore même,
Veut-il assassiner une fille qu'il aime ?
Je cours à lui, Madame, et je ne prétends pas
Qu'il donne contre moi des lois dans mes Etats.
S'il mépriſe la cour, et ſi ſon cœur l'abhorre,
Je ne ſouffrirai pas qu'il la gouverne encore,
Et que de ſon eſprit l'imprudente rigueur
Perſécute ſon ſang, ſon maître et ſon vengeur.

SCENE VII.

IRENE, ALEXIS, ZOE.

ZOÉ.

MADAME, on vous attend : Léonce votre père,
Le miniſtre du Dieu qui règne au ſanctuaire,
Sont prêts à vous conduire, hélas! ſelon vos vœux,
A cet auguſte aſile.... heureux ou malheureux.

IRENE.

Tout eſt prêt : je vous ſuis...

ALEXIS.

Et moi je vous devance;
Je vais de ces ingrats réprimer l'inſolence,
M'aſſurer à leurs yeux du prix de mes travaux,
Et deux fois en un jour vaincre tous mes rivaux.

SCENE VIII.

IRENE *seule.*

QUE vais-je devenir? comment échappera-je
Au précipice horrible, au redoutable piége
Où mes pas égarés sont conduits malgré moi?
Mon amant a tué mon époux et mon roi!
Et sur son corps sanglant cette main forcenée
Ose allumer pour moi les flambeaux d'hymenée!
Il veut que cette bouche, aux marches de l'autel,
Jure à son meurtrier un amour éternel!
Oui, grand Dieu, je l'aimais, et mon ame égarée
De ce poison fatal est encore enivrée.
Que voulez-vous de moi, dangereux Alexis?
Amant que j'abandonne, amant que je chéris:
Me forcez-vous au crime? et voulez-vous encore
Etre plus mon tyran que ne fut Nicéphore?

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

IRENE, ZOÉ.

ZOÉ.

Quoi! vous n'avez osé, timide et confondue,
D'un père et d'un amant soutenir l'entrevue?
Ah! Madame! en secret auriez-vous pu sentir
De ce départ fatal un juste repentir?

IRENE.

Moi!

ZOÉ.

Souvent le danger dont on bravait l'image
Au moment qu'il approche étonne le courage.
La nature s'effraie, et nos secrets penchans
Se réveillent dans nous plus forts et plus puissans.

IRENE.

Non, je n'ai point changé; je suis toujours la même;
Je m'abandonne entière à mon père qui m'aime.
Il est vrai, je n'ai pu dans ce fatal moment
Soutenir les regards d'un père et d'un amant:
Je ne pouvais parler. Tremblante, évanouie
Le jour se refusait à ma vue obscurcie:
Mon sang s'était glacé; sans force et sans secours,
Je touchais à l'instant qui finissait mes jours.
Rendrai-je grâce aux mains dont je suis secourue?
Soutiendrai-je la vie, hélas! qu'on ma rendue?
Si Léonce paraît, je sens couler mes pleurs;
Si je vois Alexis, je frémis et je meurs:

Et je voudrais cacher à toute la nature
Mes sentimens, ma crainte, et les maux que j'endure.
Ah! que fait Alexis?

ZOÉ.

Il veut en souverain
Vous replacer au trône, et vous donner sa main.
A Léonce, au Pontife il s'expliquait en maître:
Dans ses emportemens j'ai peine à le connaître.
Il ne souffrira point que vous osiez jamais
Disposer de vous-même, et sortir du palais.

IRENE.

Ciel qui lis dans mon cœur, qui vois mon sacrifice,
Tu ne souffriras pas que je sois sa complice!

ZOÉ.

Que vous êtes en proie à de tristes combats!

IRENE.

Tu les connais; pleins-moi: ne me condamne pas.
Tout ce que peut tenter une faible mortelle
Pour se punir soi-même, et pour régner sur elle,
Je l'ai fait, tu le sais; je porte encor mes pleurs
Au Dieu dont la bonté change, dit-on, les cœurs.
Il n'a point exaucé mes plaintes assidues;
Il repousse mes mains vers son trône étendues;
Il s'éloigne.

ZOÉ.

Et pourtant, libre dans vos ennuis,
Vous fuyez votre amant.

IRENE.

Peut-être je ne puis.

ZOÉ.

Je vous vois résister au feu qui vous dévore.

IRENE.

En voulant l'étouffer, l'allumerai-je encore?

ZOÉ.

Alexis ne veut vivre et régner que pour vous.

IRENE.

Non, jamais Alexis ne fera mon époux.

ZOÉ.

Hé bien, si dans la Grèce un usage barbare,
Contraire à ceux de Rome, indignement sépare
Du reste des humains les veuves des Césars,
Si ce dur préjugé règne dans nos remparts,
Cette loi rigoureuse, est-ce un ordre suprême
Que du haut de son trône ait prononcé Dieu même?
Contre vous de sa foudre a-t-il voulu s'armer?

IRENE.

Oui : tu vois quel mortel il me défend d'aimer.

ZOÉ.

Ainsi loin du palais où vous fûtes nourrie
Vous allez, belle Irène, enterrer votre vie!

IRENE.

Je ne sais où je vais!... humains! faibles humains!
Réglons-nous notre sort? est-il entre nos mains?

SCENE II.

IRENE, LEONCE, ZOÉ.

LEONCE.

Ma fille, il faut me suivre et fuir en diligence
Ce séjour odieux fatal à l'innocence.
Cessez de redouter, en marchant sur mes pas,
Les efforts des tyrans qu'un père ne craint pas.
Contre ces noms fameux d'auguste et d'invincible,
Un mot au nom du ciel est une arme terrible;
Et la religion qui leur commande à tous
Leur met un frein sacré qu'ils mordent à genoux.

Mon cilice, qu'un prince avec dédain contemple,
L'emporte sur sa pourpre, et lui commande au temple.
Vos honneurs avec moi plus sûrs et plus constans
Des volages humains seront indépendans;
Ils n'auront pas besoin de frapper le vulgaire
Par l'éclat emprunté d'une pompe étrangère.
Vous avez trop appris qu'elle est à dédaigner.
C'est loin du trône enfin que vous allez régner.

IRENE.

Je vous l'ai déjà dit, sans regret je le quitte.
Le nouveau César vient; je pars, et je l'évite.
(*elle sort.*)

LEONCE.

Je ne vous quitte pas.

SCENE III.

ALEXIS, LEONCE.

ALEXIS.

C'en est trop; arrêtez.
Pour la dernière fois, père injuste, écoutez;
Ecoutez votre maître à qui le sang vous lie,
Et qui pour votre fille a prodigué sa vie,
Celui qui d'un tyran vous a tous délivrés,
Ce vainqueur malheureux que vous désespérez.
Le souverain sacré des autels de Sophie,
Dont la cabale altière à la vôtre est unie,
Contre moi vous seconde, et croit impunément
Ravir au nom du ciel Irène à son amant.
Je vous ai tous servis, vous, Irène et Bisance:
Votre fille en était la juste récompense.

Le seul prix qu'on devait à mon bras, à ma foi;
Le seul objet enfin qui soit digne de moi.
Mon cœur vous est ouvert, et vous savez si j'aime.
Vous venez m'enlever la moitié de moi-même,
Vous qui dès le berceau nous unissant tous deux
D'une main paternelle aviez formé nos nœuds;
Vous par qui tant de fois elle me fut promise,
Vous me la raviſſez lorsque je l'ai conquise!
Lorsque je l'ai sauvée, et vous, et tout l'Etat!
Mortel trop vertueux, vous n'êtes qu'un ingrat.
Vous m'osez proposer que mon cœur s'en détache!
Rendez-la moi, cruel, ou que je vous l'arrache.
Embrassez un fils tendre, et né pour vous chérir,
Ou craignez un vengeur armé pour vous punir.

LEONCE.

Ne soyez l'un ni l'autre, et tâchez d'être juste.
Rapidement porté jusqu'à ce trône auguste,
Méritez vos succès.... Ecoutez-moi, Seigneur;
Je ne puis ni flatter ni craindre un empereur.
Je n'ai point déserté ma retraite profonde
Pour livrer mes vieux ans aux intrigues du monde:
Aux passions des grands, à leurs vœux emportés,
Je ne puis qu'annoncer de dures vérités;
Qui ne sert que son Dieu n'en a point d'autres à dire:
Je vous parle en son nom, comme au nom de l'empire.
Vous êtes aveuglé, je dois vous découvrir
Le crime et les dangers où vous voulez courir.
Sachez que sur la terre il n'est point de contrée,
De la nation féroce et du monde abhorrée,
De climat si sauvage, où jamais un mortel
D'un pareil sacrilége osât souiller l'autel.
Ecoutez Dieu qui parle, et la terre qui crie:
» Tes mains à ton monarque ont arraché la vie;

„ N'épouse point sa veuve. " Ou si de cette voix
Vous osez dédaigner les éternelles lois,
Allez ravir ma fille, et cherchez à lui plaire.
Teint du sang d'un époux, et de celui d'un père:
Frappez....

ALEXIS, *en se détournant.*

Je ne le puis... et malgré mon courroux;
Ce cœur que vous percez s'est attendri sur vous.
La dureté du vôtre est-elle inaltérable?
Ne verrez-vous dans moi qu'un ennemi coupable?
Et regretterez-vous votre persécuteur
Pour élever la voix contre un libérateur?
Tendre père d'Irène! hélas! soyez mon père!
D'un juge sans pitié quittez le caractère;
Ne sacrifiez point et votre fille et moi
Aux superstitions qui vous servent de loi.
N'en faites point une arme odieuse et cruelle;
Et ne l'enfoncez point d'une main paternelle
Dans ce cœur malheureux qui veut vous révérer,
Et que votre vertu se plaît à déchirer.
Tant de sévérité n'est point dans la nature:
D'un affreux préjugé laissez-là l'imposture;
Cessez...

LEONCE.

Dans quelle erreur votre esprit est plongé!
La voix de l'univers est-elle un préjugé?

ALEXIS.

Vous disputez, Léonce, et moi je suis sensible.

LEONCE.

Je le suis comme vous.... le ciel est inflexible.

ALEXIS.

Vous le faites parler; vous me forcez, cruel,
A combattre à la fois et mon père et le ciel.

Plus de sang va couler pour cette injuste Irène
Que n'en a répandu l'ambition romaine.
La main qui vous sauva n'a plus qu'à se venger.
Je détruirai ce temple où l'on m'ose outrager;
Je briserai l'autel défendu par vous-même,
Cet autel, en tout temps, rival du diadème,
Ce fatal instrument de tant de passions,
Chargé par nos aïeux de l'or des nations,
Cimenté de leur sang, entouré de rapines.
Vous me verrez, ingrat, sur ces vastes ruines,
De l'hymen qu'on réprouve r'allumer les flambeaux
Au milieu des débris, du sang et des tombeaux.

LEONCE.

Voilà donc les horreurs où la grandeur suprême,
Alors qu'elle est sans frein, s'abandonne elle-même!
Je vous pleins de régner!

ALEXIS.

Je me suis emporté;
Je le sens, j'en rougis. Mais votre cruauté
Tranquille en me frappant, barbare avec étude,
Insulte avec plus d'art et porte un coup plus rude.
Retirez-vous, fuyez.

LEONCE.

J'attendrai donc, Seigneur,
Que l'équité m'appelle, et parle à votre cœur.

ALEXIS.

Non, vous n'attendrez point: décidez tout à l'heure
S'il faut que je me venge, ou s'il faut que je meure.

LEONCE.

Voilà mon sang, vous dis-je, et je l'offre à vos coups.
Respectez mon devoir, il est plus fort que vous.
(*il sort.*)

SCENE IV.

ALEXIS *seul.*

QUE son sort est heureux ! assis sur le rivage
Il regarde en pitié ce turbulent orage
Qui de mon triste règne a commencé le cours.
Irène a fait le charme et l'horreur de mes jours.
Sa faiblesse m'immole aux erreurs de son père,
Aux discours insensés d'un aveugle vulgaire.
Ceux-ci en qui j'espérais sont tous mes ennemis.
J'aime, je suis César, et rien ne m'est soumis !
Quoi ! je puis sans rougir, dans les champs du carnage,
Lorsqu'un Scythe, un Germain succombe à mon courage,
Sur son corps tout sanglant qu'on apporte à mes yeux
Enlever son épouse à l'aspect de ses dieux
Sans qu'un prêtre, un soldat, ose lever la tête !
Aucun n'ose douter du droit de ma conquête ;
Et mes concitoyens me défendront d'aimer
La veuve d'un tyran qui voulut l'opprimer !
Entrons.

SCENE V.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

HÉ bien, Zoé, que venez-vous m'apprendre ?

ZOÉ.

Dans son appartement gardez-vous de vous rendre.
Léonce et le Pontife épouvantent son cœur :
Leur voix sainte et funeste y porte la terreur.
Gémissante à leurs pieds, tremblante, évanouie ;
Nos tristes soins à peine ont rappelé sa vie.

Des murs de ce palais ils osent l'arracher.
Une triste retraite à jamais va cacher
Du reste de la terre Irène abandonnée.
Des veuves des Césars telle est la destinée.
On ne verrait en vous qu'un tyran furieux,
Un soldat sacrilége, un ennemi des cieux,
Si, voulant abolir ces usages sinistres,
De la religion vous braviez les ministres.
L'impératrice en pleurs vous conjure à genoux
De ne point écouter un imprudent courroux,
De la laisser remplir ces devoirs déplorables
Que des maîtres sacrés jugent inviolables.

ALEXIS.

Des maîtres ? où je suis !... j'ai cru n'en avoir plus.
A moi, gardes, venez.

SCENE VI.

ALEXIS, ZOÉ, MEMNON, et les Gardes.

ALEXIS.

Mes ordres absolus
Sont que de cette enceinte aucun mortel ne sorte.
Qu'on soit armé par-tout; qu'on veille à cette porte.
Allez. On apprendra qui doit donner la loi;
Qui de nous est César, ou le pontife ou moi.
Chère Zoé, rentrez : avertissez Irène
Qu'on lui doit obéir, et qu'elle s'en souvienne.
(*à Memnon.*)
Ami, c'est avec toi qu'aujourd'hui j'entreprends
De briser en un jour tous les fers des tyrans.

Nicéphore

Nicéphore eſt tombé; chaſſons ceux qui nous reſtent;
Ces tyrans des eſprits que mes chagrins déteſtent.
Que le père d'Irène au palais arrêté
Ait enfin moins d'audace et moins d'autorité,
Qu'éloigné de ſa fille et réduit au ſilence
Il ne ſéduiſe plus les peuples de Biſance.
Que cet ardent pontife au palais ſoit gardé.
Un autre plus ſoumis par mon ordre eſt mandé,
Qui ſera plus docile à ma voix ſouveraine.
Conſtantin, Théodoſe en ont trouvé ſans peine.
Plus criminels que moi dans ce triſte ſéjour,
Les cruels n'avaient pas l'excuſe de l'amour.

MEMNON.

Céſar y penſez-vous? ce vieillard intraitable,
Opiniâtre, altier, eſt pourtant reſpectable.
Il eſt de ces vertus que forcés d'eſtimer,
Même en les déteſtant, nous tremblons d'opprimer.
Hé, ne craignez-vous point par cette violence
De faire au cœur d'Irène une mortelle offenſe?

ALEXIS.

Non, j'y ſuis réſolu.... je vous dois ma grandeur,
Et mon trône, et ma gloire.... il manque le bonheur.
Je ſuccombe en régnant au deſtin qui m'outrage.
Secondez mes tranſports: achevez votre ouvrage.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALEXIS, MEMNON.

MEMNON.

Oui, quelquefois sans doute il est plus difficile
De s'assurer chez soi d'un sort pur et tranquille
Que de trouver la gloire au milieu des combats
Qui dépendent de nous moins que de nos soldats.
Je vous l'ai dit, Irène en sa juste colère
Ne pardonnera point l'attentat sur son père.

ALEXIS.

Mais quoi ! laisser près d'elle un maître impérieux
Qui lui reprochera le pouvoir de ses yeux !
Qui, lui fesant sur-tout un crime de me plaire,
Et tournant à son gré ce cœur souple et sincère,
Gouvernant sa faiblesse, et trompant sa candeur,
Va changer par degré sa tendresse en horreur!
Je veux régner sur elle ainsi que sur Bisance,
La couvrir des rayons de ma toute-puissance ;
Et que ce maître altier, qui veut donner la loi,
Soit aux pieds de sa fille, et la serve avec moi.

MEMNON.

Vous vous trompiez, César : j'ai prévu vos alarmes ;
Vous avez contre vous tourné vos propres armes.
C'en est fait, je vous plains.

ALEXIS.

Tu m'as donc obéi.

MEMNON.

C'était avec regret ; mais je vous ai servi :
J'ai saisi ce vieillard ; et César, qui soupire,
Des faiblesses d'amour m'apprend quel est l'empire.
Mais après cette injure auriez-vous espéré
De ramener à vous un esprit ulcéré ?
Hé, pourquoi consulter dans de telles alarmes
Un vieux soldat blanchi dans les horreurs des armes ?

ALEXIS.

Ah ! cher et sage ami, que tes yeux éclairés
Ont bien prévu l'effet de mes vœux égarés !
Que tu connais ce cœur si contraire à soi-même !
Esclave révolté qui perd tout ce qu'il aime.
Aveugle en son courroux, prompt à se démentir,
Né pour les passions et pour le repentir !

(*Memnon sort.*)

SCENE II.

ALEXIS, ZOÉ.

ALEXIS.

VENEZ, venez, Zoé, vous que chérit Irène :
Jugez si mon amour a mérité sa haine,
Si je voulais en maître, en vainqueur, en César
Montrer l'auguste Irène enchaînée à mon char.
Je n'ordonnerai point qu'une odieuse fête
Au temple du Bosphore avec éclat s'apprête ;
Je n'insulterai point à ces préventions
Que le temps enracine au cœur des nations.
Je prétends préparer cet hymen où j'aspire
Loin d'un peuple importun qu'un vain spectacle attire.

Vous connaissez l'autel qu'éleva dans ces lieux
Avec simplicité la main de nos aïeux ;
N'admettant pour garant que la foi qu'on se donne
Que deux amis, un prêtre et le ciel qui pardonne,
C'est là que devant Dieu je promettrai mon cœur.
Est-il indigne d'elle ? inspire-t-il l'horreur ?
Dites-moi par pitié si son ame agitée
Aux offres que je fais recule épouvantée ;
Si mon profond respect ne peut que l'indigner ;
Enfin si je l'offense en la faisant régner.

ZOÉ.

Ce matin, je l'avoue, en proie à ses alarmes,
Votre nom prononcé faisait couler ses larmes :
Mais depuis que Léonce ici vous a parlé,
L'œil fixe, le front pâle, et l'esprit accablé,
Elle garde avec nous un farouche silence ;
Son cœur ne nous fait plus la triste confidence
De ce remords puissant qui combat ses désirs ;
Ses yeux n'ont plus de pleurs et sa voix de soupirs.
De son dernier affront profondément frappée,
De Léonce et de vous toute entière occupée,
A nos empressemens elle n'a répondu
Que d'un regard mourant, d'un visage éperdu ;
Ne pouvant repousser de sa sombre pensée
Le douloureux fardeau qui la tient oppressée.

ALEXIS.

Hélas ! elle vous aime, et sans doute me craint.
Si dans mon désespoir votre amitié me plaint,
Si vous pouvez beaucoup sur ce cœur noble et tendre,
Résolvez-la du moins à me voir, à m'entendre,
A ne point rejeter les vœux humiliés
D'un empereur soumis et tremblant à ses pieds.

Le vainqueur de César est l'esclave d'Irène ;
Elle étend à son choix, ou resserre sa chaîne
Qu'elle dise un seul mot.

ZOÉ.

Jusques en ce séjour
Je la vois avancer par ce secret détour.

ALEXIS.

C'est elle-même, ô Ciel !

ZOÉ.

A la terre attachée
Sa vue à notre aspect s'égare effarouchée.
Elle avance vers vous, mais sans vous regarder
Je ne sais quelle horreur semble la posséder.

ALEXIS.

Irène, est-ce bien vous? Quoi! loin de me répondre,
A peine d'un regard elle veut me confondre !

SCENE III.

ALEXIS, IRENE, ZOÉ.

IRENE.

(*un des soldats qui l'accompagne lui approche un fauteuil.*)

Un siége... je succombe. En ces lieux écartés
Attendez-moi, Soldats... Alexis, écoutez.

(*d'une voix égale, entre-coupée, mais ferme autant que douloureuse.*)

Sachant ce que je souffre, et voyant ce que j'ose,
D'un pareil entretien vous pénétrez la cause ;
Et l'on saura bientôt si j'ai dû vous parler :
D'un reproche assez grand je puis vous accabler ;

Mais l'excès du malheur affaiblit la colère.
Teint du sang d'un époux vous m'enlevez un père;
Vous cherchez contre vous encore à soulever
Cet empire et ce ciel que vous osez braver.
Je vois l'emportement de votre affreux délire
Avec cette pitié qu'un frénétique inspire;
Et je ne viens à vous que pour vous retirer
Du fond de cet abyme où je vous vois entrer.
Je plaignais de vos sens l'aveuglement funeste:
On ne peut le guérir... Un seul parti me reste.
Allez trouver mon père, implorez son pardon;
Revenez avec lui. Peut-être la raison,
Le devoir, l'amitié, l'intérêt qui nous lie,
La voix du sang qui parle à son ame attendrie,
Rapprocheront trois cœurs qui ne s'accordaient pas.
Un moment peut finir tant de tristes combats.
Allez: ramenez-moi le vertueux Léonce;
Sur mon sort avec vous que sa bouche prononce:
Puis-je y compter?

ALEXIS.

J'y cours, sans rien examiner.
Ah! si j'osais penser qu'on pût me pardonner,
Je mourrais à vos pieds de l'excès de ma joie.
Je vole aveuglément où votre ordre m'envoie:
Je vais tout réparer; oui, malgré ses rigueurs,
Je veux qu'avec ma main, sa main sèche vos pleurs.
Irène, croyez-moi; ma vie est destinée
A vous faire oublier cette affreuse journée.
Votre père adouci ne reverra dans moi
Qu'un fils tendre et soumis, digne de votre foi.
Si trop de sang pour vous fut versé dans la Thrace,
Mes bienfaits répandus en couvriront la trace;

Si j'offensai Léonce, il verra tout l'Etat
Expier avec moi cet indigne attentat.
Vous régnerez tous deux : ma tendresse n'aspire
Qu'à laisser dans ses mains les rênes de l'empire.
J'en jure les héros dont nous tenons le jour,
Et ce ciel qui m'entend, et vous et mon amour.

IRENE, *en s'attendrissant et en retenant ses larmes.*

Allez : ayez pitié de cette infortunée :
Le ciel vous l'arracha ; pour vous elle était née.
Allez, Prince.

ALEXIS.

Ah ! grand Dieu, témoin de ses bontés,
Je serai digne enfin de mon bonheur.

IRENE.

Partez.

(*en pleurant.*) (*il sort.*)

Suivez ses pas, Zoé si fidelle et si chère.

SCENE IV.

IRENE *seule, se levant.*

Qu'ai-je dit ? qu'ai-je fait ? et qu'est-ce que j'espère ?
Je ne me connais plus... Tandis qu'il me parlait,
Au seul son de sa voix tout mon cœur s'échappait.
Chaque mot, chaque instant portait dans ma blessure
Des poisons dévorans dont frémit la nature.

(*elle marche égarée et hors d'elle-même.*)

Non. Ne m'obéis point ; non, mon cher Alexis,
N'amène point mon père à mes yeux obscurcis.
Reviens. Ah ! je te vois. Ah ! je t'entends encore,
J'idolâtre avec toi le crime que j'abhorre.

O crime, éloigne-toi! Ciel... quel objet affreux!
Quel ſpectre menaçant ſe jette entre nous deux!
Eſt-ce toi, Nicéphore? Ombre terrible, arrête:
Ne verſe que mon ſang, ne frappe que ma tête.
Moi ſeule j'ai tout fait: c'eſt mon coupable amour,
C'eſt moi qui t'ai trahi, qui t'ai ravi le jour.
Quoi! tu te joins à lui, toi, mon malheureux père!
Tu pourſuis cette fille homicide, adultère!
Fuis, mon cher Alexis; détourne avec horreur
Ces yeux ſi dangereux, ſi puiſſans ſur mon cœur!
Dégage de mes mains ta main de ſang fumante;
Mon père et mon époux pourſuivent ton amante!
Sur leurs corps tout ſanglans me faudra-t-il marcher
Pour voler dans tes bras dont on vient m'arracher?

Ah! je reviens à moi... Religion ſacrée,
Devoir, nature, honneur! à cette ame égarée
Vous rendez ſa raiſon, vous calmez ſes eſprits..?
Je ne vous entends plus ſi je vois Alexis!....

Dieu que je veux ſervir, et que pourtant j'outrage,
Pourquoi m'as-tu livrée à ce cruel orage?
Contre un faible roſeau pourquoi veux-tu t'armer?
Qu'ai-je fait? Tu le ſais: tout mon crime eſt d'aimer!
Malgré mon repentir, malgré ta loi ſuprême,
Tu vois que mon amant l'emporte ſur toi-même.
Il règne, il t'a vaincu dans mes ſens obſcurcis...
Hé bien, voilà mon cœur; c'eſt là qu'eſt Alexis:
Oui, tant que je reſpire il en eſt le ſeul maître.
Je ſens qu'en l'adorant je vais te méconnaître..?
Je trahis et l'hymen, et la nature, et toi...

(elle tire un poignard, et ſe frappe.)

Je te venge de lui, je te venge de moi.

Alexis

Alexis fut mon dieu, je te le sacrifie.
Je n'y puis renoncer qu'en m'arrachant la vie.

(*elle tombe dans un fauteuil.*)

SCENE V et dernière.

IRENE *mourante*, ALEXIS, LEONCE, MEMNON, Suite.

ALEXIS.

JE vous ramène un père, et je me suis flatté
Que nous pourrions fléchir sa dure austérité.
Que sa justice enfin me jugeant moins coupable
Daignerait... juste Dieu ! quel spectacle effroyable !
Irène ! chère Irène !...

LEONCE.

O ma fille ! ô fureur !

ALEXIS, *se jetant aux genoux d'Irène.*

Quel démon t'inspirait !

IRENE *à Alexis, à Léonce.*

Mon amour; votre honneur,
J'adorais Alexis, et je m'en suis punie.

(*Alexis veut se tuer, Memnon l'arrête.*)

LEONCE.

Ah ! mon zèle funeste eut trop de barbarie.

IRENE, *leur tendant les mains.*

Souvenez-vous de moi... plaignez tous deux mon sort.
Ciel ! prends soin d'Alexis, et pardonne ma mort !

ALEXIS, *à genoux d'un côté.*

Irène ! Irène ! ah Dieu !

LEONCE, *à genoux de l'autre côté.*

Déplorable victime !

IRENE.

Pardonne, Dieu clément ! ma mort eſt-elle un crime ?

Fin du cinquième et dernier acte.

AGATHOCLE,

TRAGEDIE.

Représentée le 31 mai 1779, jour de l'anniversaire de la mort de M. *de Voltaire.*

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

On ne doit regarder cette tragédie que comme une esquisse. Les situations, les scènes sont quelquefois plutôt indiquées que remplies. Les caractères sont heureusement conçus, fortement dessinés; mais les traits ne sont pas terminés, les nuances ne sont point marquées. Cet ouvrage est précieux, parce qu'il montre la manière dont travaillait M. *de Voltaire*, et qu'il sert à expliquer comment il a pu joindre une fécondité si prodigieuse avec tant de perfection. On voit qu'il retravaillait long-temps ses ouvrages, mais sans jamais s'arrêter sur les détails, sans suspendre la marche, attendant le moment de l'inspiration; sachant qu'on n'y supplée point par des efforts, profitant des instans où son génie avait toutes ses forces pour faire de grandes choses, et ne perdant pas ce temps précieux à corriger un vers, à prévenir une objection; revenant ensuite sur ces objets, dans des instans moins heureux et plus tranquilles.

Le jour de la première représentation de cette pièce, M. *Brisard* prononça un discours où l'on a reconnu la manière d'un philosophe illustre,

qu'une amitié tendre et constante unissait à M. *de Voltaire*, et qui long-temps fait cause commune avec lui contre les ennemis de l'humanité. La Grèce a cultivé à la fois tous les arts et toutes les sciences; mais la première représentation de l'Oedipe à Colonne ne fut point annoncée par un discours de *Platon*.

DISCOURS

PRONONCÉ

AVANT LA PREMIERE REPRESENTATION

D'AGATHOCLE.

„ La perte irréparable que le théâtre, les
„ lettres et la France ont faite l'année dernière,
„ et dont le triste anniversaire vous rassemble
„ aujourd'hui, a été, depuis cette fatale époque,
„ l'objet continuel de vos regrets. Vous avez du
„ moins eu la consolation de voir ce que l'Europe
„ a de plus grand et de plus auguste partager un
„ sentiment si digne de vous; et les honneurs
„ que vous venez rendre à cette ombre illustre
„ vont encore satisfaire et soulager tout à la fois
„ votre juste douleur. Pour donner à cette céré-
„ monie funèbre tout l'éclat qu'elle mérite et que
„ vous désirez, nous avions pensé d'abord à
„ remettre sous vos yeux quelqu'une de ces tra-
„ gédies immortelles dont M. *de Voltaire* a si
„ long-temps enrichi la scène, et que vous venez
„ si souvent y admirer; mais dans ce jour de
„ deuil, où le premier besoin de vos cœurs est de
„ déplorer la perte de ce grand homme, nous
„ croyons ajouter à l'intérêt qu'elle vous inspire,
„ en vous présentant la pièce qu'il vous destinait
„ quand la mort est venue terminer sa glorieuse
„ carrière.

» Vous verrez sans doute, Messieurs, avec » attendrissement l'auteur de Zaïre et de Mérope, » accablé d'années, de travaux et de souffrances, » recueillant tout ce qui lui restait de force et de » courage pour s'occuper encore de vos plaisirs, » au moment où vous alliez le perdre pour ja- » mais; vous connaîtrez tout le prix qu'il mettait » à vos suffrages par les efforts qu'il fesait au bord » même du tombeau pour les mériter; efforts qui » peut-être ont abrégé une vie si précieuse.

» Un peuple dont le goût éclairé pour les beaux- » arts revit en vous, le peuple d'Athènes, entouré » des chefs-d'œuvre que lui laissaient en mourant » les artistes célèbres, semblait, au moment de » leurs obsèques, arrêter ses regards avec moins » d'intérêt sur ces productions sublimes que sur » les ouvrages auxquels ces hommes rares tra- » vaillaient encore lorsqu'ils avaient été enlevés » à la patrie. Les yeux pénétrans de leurs conci- » toyens lisaient dans ces respectables restes toute » la pensée du génie qui les avait conçus. Ils y » voyaient encore attachée la main expirante qui » n'avait pu les finir; et cette douloureuse image » leur rendait plus cher l'illustre compatriote » qu'ils ne possédaient plus, mais qui jusqu'à la » fin de sa vie avait tout fait pour eux.

» Vous imiterez, Messieurs, cette nation re- » connaissante et sensible, en écoutant l'ouvrage » auquel M. *de Voltaire* a consacré ses derniers

„ l'instans; vous appercevrez tout ce qu'il aurait fait
„ pour le rendre plus digne de vous être offert:
„ votre équité suppléera à ce que vos lumières
„ pourraient y désirer: vous croirez voir ce grand
„ homme présent encore au milieu de vous, dans
„ cette même salle qui fut soixante ans le théâtre
„ de sa gloire, et où vous-même l'avez couronné
„ par nos faibles mains avec des transports sans
„ exemple; enfin, vous pardonnerez à notre zèle
„ pour sa mémoire, ou plutôt vous le justifierez,
„ en rendant à sa cendre les honneurs que vous
„ avez tant de fois rendus à sa personne.

„ Quel ennemi des talens et des succès oserait,
„ dans une circonstance si touchante, insulter à
„ la reconnaissance de la nation, et en troubler
„ les témoignages? Ce sentiment vil et cruel ne
„ peut être, Messieurs, celui d'aucun Français,
„ et serait d'ailleurs un nouveau tribut que l'envie
„ payerait, sans le vouloir, aux mânes de celui
„ que vous pleurez."

PERSONNAGES.

AGATHOCLE, tyran de Syracuſe.

POLYCRATE, } fils d'*Agathocle.*
ARGIDE, }

ADASAN, vieux guerrier au ſervice de Carthage.

EGESTE, officier au ſervice de Syracuſe.

YDACE, fille d'*Ydaſan.*

ELPENOR, conſeiller du roi.

Une prêtreſſe de *Cérès.*

Suite et Soldats.

La ſcène eſt dans une place entre le palais du roi et les ruines d'un temple.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51577/fragment/page=0310

AGATHOCLE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

De nos malheurs enfin le ciel a pris pitié;
Il resserre aujourd'hui notre antique amitié.
Quand la paix réunit Carthage et Syracuse,
Peux-tu verser des pleurs aux bords de l'Aréthuse?
Quels que soient nos destins, les lieux où l'on est né
Ont encor des appas pour un infortuné:
Il est doux de rentrer dans sa chère patrie.

YDASAN.

Elle ne m'est plus chère et sa gloire est flétrie:
Sa lâche servitude, et trente ans de malheurs,
Aigrissent mon courage en m'arrachant des pleurs.
Les volcans de l'Etna, ses cendres, ses abymes
Ont été moins affreux que ce séjour des crimes.
Le fer que le Cyclope a forgé dans leurs flancs
A moins de dureté que le cœur des tyrans.
Va, je hais Syracuse, Agathocle et la vie.

EGESTE.

Que veux-tu? Dès long-temps la Sicile asservie
De l'heureux Agathocle a reconnu les lois;
Agathocle est compté parmi les plus grands rois.
Le hasard, le destin, le mérite peut-être,
Dispose les Etats, fait l'esclave et le maître.

Nul homme au rang des rois n'eſt jamais parvenu
Sans un talent ſublime et ſans quelque vertu.
Soyons juſtes, ami : j'aimai ma république ;
Mais j'ai ſu me plier au pouvoir monarchique.
Né ſujet comme nous, dans la foule jeté,
Agathocle a vaincu la dure adverſité.
L'adreſſe, le courage, et ſur-tout la fortune
L'ont porté dans ce rang dont l'éclat l'importune.
Elevé par degrés au timon de l'Etat,
Il était déjà roi lorſque j'étais ſoldat.
De ces coups du deſtin je ſais que l'on murmure :
Les grands ſuccès d'autrui ſont pour nous une injure.
Mais ſi le même prix nous était préſenté,
Ne diſſimulons point : ſerait-il rejeté ?

YDASAN.

Il l'eût été par moi. J'aime mieux, cher Egeſte,
Ma triſte pauvreté que ſa grandeur funeſte.
N'excuſe plus ton maître, et laiſſe à ma douleur
La conſolation de haïr ſon bonheur.
Quoi donc ! je l'aurai vu citoyen mercenaire,
Du travail de ſes mains nourriſſant ſa miſère ;
Et la guerre civile aura, dans ſes horreurs,
Mis ce fils de la terre au faîte des grandeurs !
Il règne à Syracuſe ! Et moi, pour mon partage,
Banni de mon pays, et ſoldat à Carthage,
Blanchi dans les dangers, courbé ſous le harnois,
Obſcurément chargé d'inutiles exploits,
J'ai vu périr deux fils dans cette guerre inique
Qui déſola long-temps la Sicile et l'Afrique.
Après tant de travaux, après tant de revers,
Ma fille me reſtait ; ma fille eſt dans les fers !
La malheureuſe Ydace eſt au rang des captives
Que l'Aréthuſe encor voit pleurer ſur ſes rives.

C'eſt ce qui me ramène à ces funeſtes lieux,
Aux lieux de ma naiſſance en horreur à mes yeux;
Sans ſoutien, ſans patrie, appauvri par la guerre;
Privé de mes deux fils, je n'ai rien ſur la terre
Qu'un débris de fortune à peine ramaſſé
Pour délivrer l'enfant que les dieux m'ont laiſſé.
Des premiers jours de paix je ſaiſis l'avantage;
Je reviens arracher Ydace à l'eſclavage:
Aux pieds de ton tyran j'apporte ſa rançon;
Et dès que l'avarice ouvrira ſa priſon,
Je retourne à Carthage achever ma carrière.
Là je ne verrai point, couchés dans la pouſſière,
Sous les pieds d'un tyran les mortels avilis.
Je mourrai libre au moins... Va, ſers dans ton pays.

EGESTE.

Tu ne partiras point ſans me coûter des larmes.
Sous ce roi que tu hais je porte ici les armes;
Nos devoirs différens n'ont point rompu les nœuds
De la vieille amitié qui nous unit tous deux.
J'ai vu ta fille Ydace; et partageant ſes peines,
Autant que je l'ai pu, j'ai ſoulagé ſes chaînes.

YDASAN.

Tu m'attendris, Egeſte... Eſt-ce auprès de ces murs
Qu'elle traîne ſes jours et ſes malheurs obſcurs?
Où la trouver? Comment me rendrai-je auprès d'elle?

EGESTE.

Dans les débris d'un temple eſt ſa priſon cruelle,
Auprès de cette place, et non loin du ſéjour,
De ce ſéjour ſuperbe où le roi tient ſa cour.

YDASAN.

Une cour! des priſons! quel fatal aſſemblage!
Ainſi le deſpotiſme eſt près de l'eſclavage.

Ce palais eſt bâti des marbres qu'autrefois
L'heureuſe liberté conſacrait à nos lois.
Ne pourrai-je à mon ſang parler ſous ces portiques?
Je les ai vus ornés de nos dieux domeſtiques.
Mais nos dieux ne ſont plus... Puis-je au moins préſenter
Cette faible rançon que je fais apporter?
Agathocle, ton roi, daignera-t-il m'entendre?

EGESTE.

A ce détail indigne il ne veut plus deſcendre.
Sa grandeur abandonne à l'un de ſes enfans
Du lucre des combats les ſoins aviliſſans.

YDASAN.

A qui dans ma douleur faut-il que je m'adreſſe?

EGESTE.

A ſon fils Polycrate, objet de ſa tendreſſe,
Et déjà, nous dit-on, nommé ſon ſucceſſeur,
Tout indigne qu'il eſt de cet excès d'honneur.

YDASAN.

Je ne puis voir ce roi?

EGESTE.

Sa ſombre défiance
A tous les étrangers interdit ſa préſence.
A regret aux ſiens même il permet ſon aſpect:
Soit que l'éloignement impoſe le reſpect,
Soit que changé par l'âge, et las du diadème,
Il ſe dérobe au monde, et ſe cherche lui-même.
Pour Ydace ta fille, un ordre injurieux
Ne lui défendra pas de paraître à tes yeux.
Du reſte des captifs elle vit ſéparée,
Au temple de Cérès en ſecret retirée.
Sa grâce, ſa beauté, ſes charmes plus flatteurs
Que la ſplendeur de l'or ou celle des grandeurs,

Font voler sur ses pas les cœurs à son passage,
Sans qu'elle ose penser qu'on lui rende un hommage...
Je la vois qui sur nous semble arrêter les yeux
Au milieu des débris du temple de nos dieux.
Elle suit en pleurant cette simple prêtresse
Qui de son esclavage adoucit la tristesse.

YDASAN.

Dans le saisissement que j'éprouve à la voir,
La consolation se mêle au désespoir.
C'est donc vous, ô ma fille, ô malheureuse Ydace!

SCENE II.

YDASAN, YDACE, EGESTE, LA PRETRESSE.

YDACE.

Je baigne de mes pleurs vos genoux que j'embrasse.
Je vous ai vu, mon père, et vers vous j'ai volé.
Chez les Syracusains qui vous a rappelé?
Y feriez-vous tombé dans mon état funeste?
Qu'y venez-vous chercher?

YDASAN.

Le seul bien qui me reste.
(*à la Prêtresse.*)
Mon sang, ma chère fille... O vous dont la bonté
Tend une main propice à la calamité,
Puisse des justes dieux la justice éternelle
Payer d'un digne prix le noble et tendre zèle
Qui donne aux grands du monde, en ces jours malheureux,
Un exemple si beau, si peu suivi par eux!

LA PRETRESSE.

J'ai rempli faiblement le devoir qui m'engage.

YDASAN.

Je viens sauver ma fille et la rendre à Carthage:
Protégez-nous.

YDACE.

Hélas! vos soins sont superflus:
Je suis esclave.

YDASAN.

Non, tu ne le sera plus;
Je viens te délivrer.

YDACE.

O le meilleur des pères!
Quoi! vos bontés pour moi finiraient mes misères!

YDASAN.

Oui, de ta liberté j'ai rassemblé le prix.

YDACE.

Vous, hélas! de vos biens les malheureux débris
Ne vous laisseraient plus qu'une indigence affreuse!

YDASAN.

Va, sois libre, il suffit, et ma mort est heureuse...
As-tu dans ta prison paru devant le roi?

YDACE.

Non: comment pourrait-il s'abaisser jusqu'à moi?
Comment un conquérant du sein de la victoire,
De la hauteur du trône où resplendit sa gloire,
Pourrait-il distinguer un objet ignoré,
A de communs malheurs obscurément livré?
Sait-il mon sort, mon nom, l'horreur où l'on me laisse?
De Cérès en ces lieux cette digne Prêtresse
A daigné seulement dans ma captivité
Porter sur mon désastre un regard de bonté.
Ses soins ont adouci ma fortune cruelle:
J'apprends à moins souffrir, en souffrant auprès d'elle.

YDASAN.

YDASAN.

Je vais trouver ce roi: j'espère que son cœur,
Quoiqu'il soit corrompu par trente ans de bonheur,
Quoique le rang suprême et le temps l'endurcisse,
N'osera devant moi commettre une injustice:
Il se ressouviendra que je fus son égal.

LA PRETRESSE.

Il l'a trop oublié.

YDASAN.

Dans son faste royal,
Il rougira peut-être en voyant ma misère.

LA PRETRESSE.

J'en doute. Mais allez, tendre et généreux père!
Que la simple vertu puisse enfin le toucher!
Sur-tout que de son trône on vous laisse approcher!

SCENE III.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

De nos dieux méconnus Prêtresse bienfesante,
Au malheur qui me suit comme eux compâtissante,
Contre un fils du tyran vous qui me protégez,
Vous qui voyez l'abyme où mes pas sont plongés,
Ne m'abandonnez pas.

LA PRETRESSE.

Hélas! que puis-je faire?
Des ministres des dieux le triste caractère,
Autrefois vénérable, aujourd'hui méprisé;
Ce temple encor fumant, dans la guerre embrasé,

Les autels de Cérès enterrés sous la cendre,
Mes prières, mes cris, pourront-ils vous défendre?

YDACE.

Souffrira-t-on du moins que loin de ce séjour
Je retourne à Carthage où je reçus le jour?

LA PRETRESSE.

Agathocle en des mains avares, sanguinaires,
A remis le maintien de ses lois arbitraires.
Polycrate son fils commande sur le port
Les prisons, les vaisseaux, tout ce séjour de mort:
Tout est à lui; le roi lui donne pour partage
Les droits du souverain levés sur l'esclavage.
Les captifs sont traités comme de vils troupeaux
Destinés à la mort, aux cirques, aux travaux,
Aux plaisirs odieux des caprices d'un maître.
Plus fier, plus emporté que le roi n'a pu l'être,
Polycrate vous compte au rang de ces beautés
Qu'il destine à servir ses tristes voluptés.
Amoureux sans tendresse, et dédaignant de plaire,
Féroce en ses désirs ainsi qu'en sa colère,
C'est un jeune lion qui toujours menaçant
Veut ravir sa conquête, et l'aime en rugissant.
Non, son père jamais ne fut plus tyrannique
Qu'en nommant héritier ce monstre despotique.

YDACE.

Ah! d'où vient que les dieux pour moi toujours cruels
Ont exposés mes yeux à ses yeux criminels!
Entre son frère et lui, ciel! quelle différence!
L'humanité d'Argide égale sa vaillance.
Ce frère vertueux d'un brigand détesté
S'est attendri du moins sur ma calamité.
Pourrai-je dans Argide avoir quelque espérance?

LA PRETRESSE.

Argide a des vertus, et bien peu de puiſſance.
Polycrate eſt le maître, il dévore le fruit
Des travaux d'un vieillard au ſépulcre conduit...
Mais avoûrai-je enfin mes ſecrètes alarmes ?
Argide eſt un héros, vos regards ont des charmes,
Et malgré les horreurs de cet affreux ſéjour,
L'infortune amollit et diſpoſe à l'amour.
Un prince né pour plaire, et qui cherche à ſéduire,
Veut ſur notre faibleſſe établir ſon empire.
L'innocence ſuccombe aux tendreſſes des grands,
Et les plus dangereux ne ſont pas les tyrans.

YDACE.

Ah ! que m'avez-vous dit ? Sa bonté généreuſe
Serait un nouveau piége à cette malheureuſe !
J'aurais Argide à craindre en ma fatale erreur !
Et ma reconnaiſſance aurait trompé mon cœur !
De ce cœur éperdu touchez-vous la bleſſure ?
Dans l'amas des tourmens que ma jeuneſſe endure
En eſt-il un nouveau dont je reſſens les coups ?

LA PRETRESSE.

L'amour eſt quelquefois le plus cruel de tous.

YDACE.

Quelle eſt donc ma reſſource? Eh ! pourquoi ſuis-je née !
Expoſée à l'opprobre, aux fers abandonnée,
Le malheur qui me ſuit entoura mon berceau ;
Le ciel me rend un père au bord de ſon tombeau !
Loin d'Argide et de vous ma timide jeuneſſe
Ne ſera qu'un fardeau pour ſa triſte vieilleſſe !
L'eſpérance me fuit ! la mort, la ſeule mort
Eſt-elle au moins un terme aux rigueurs de mon ſort?

Aurai-je assez de force, un assez grand courage
Pour courir à ce port au milieu de l'orage ?
Vous lisez dans mon cœur, vous voyez mon danger.
Ah ! plutôt à mourir daignez m'encourager ;
Affermissez mon ame incertaine, affaiblie,
Contre le sentiment qui m'attache à la vie.

LA PRETRESSE.

Que ne puis-je plutôt par d'utiles secours
Vous aider à porter le fardeau de vos jours !
Il pèse à tout mortel, et Dieu qui nous l'impose
Veut, nous l'ayant donné, que lui seul en dispose.
De votre ame éperdue il faut avoir pitié.
Attendez tout d'un père et de mon amitié,
Mais sur-tout de vous-même et de votre courage.
Vous luttez, je le vois, contre un fatal orage :
Dieu se complaît, ma fille, à voir du haut des cieux
Ces grands combats d'un cœur sensible et vertueux.
La beauté, la candeur, la fermeté modeste
Ont dompté quelquefois le fort le plus funeste.

YDACE.

Je me jette en vos bras : mon esprit désolé
Croit, en vous écoutant, que les dieux m'ont parlé.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

YDASAN, ARGIDE, POLYCRATE, EGESTE.

(*Agathocle paſſe dans le fond du théâtre : il ſemble parler à ſes deux fils Polycrate et Argide. Il eſt entouré de courtiſans et de gardes. Ydaſan et Egeſte ſont ſur le devant, près du temple.*)

YDASAN.

C'EST-là ce vieux tyran ſi grand, ſi redoutable,
Qu'on croit ſi fortuné ! Son âge qui l'accable,
Son front chargé d'ennuis ſemble dire aux humains
Que le repos du cœur eſt loin des ſouverains.
Eſt-ce lui dont j'ai vu la miſérable enfance
Chez nos concitoyens ramper dans l'indigence ?
Eſt-ce Agathocle enfin ?... Que d'eſclaves brillans
Prêtent leur main ſervile à ſes pas chancellans !
Comme il eſt entouré ! leur troupe impénétrable
Semble cacher au peuple un monſtre inabordable.
Sont-ce là ſes deux fils dont tu m'as tant parlé ?

EGESTE.

Oui : tu vois Polycrate à l'empire appelé.
On dit qu'il eſt plus dur et plus inacceſſible
Que ce ſombre vieillard autrefois ſi terrible.
Argide eſt plus affable : il eſt grand ſans orgueil,
Et ſa noble vertu n'a point un rude accueil :
Athène a cultivé ſes mœurs et ſon génie.
Né d'un tyran illuſtre, il hait la tyrannie.

Vers ces débris du temple ils s'avancent tous deux.
Saisissons ce moment, osons approcher d'eux :
Mais sur-tout souviens-toi que Polycrate est maître.

YDASAN.

Devant lui, cher ami, qu'il est dur de paraître !

EGESTE.

Oublie, en lui parlant, l'esprit républicain.

YDASAN.

(*il marche vers Polycrate.*)

Prince, vous connaissez les droits du genre humain !

POLYCRATE.

Quel est cet étranger ? quel est ce téméraire ?

YDASAN.

Un homme, un citoyen, un vieux soldat, un père.

POLYCRATE.

Que me demandes-tu ?

YDASAN.

La justice, mon sang.
Je ne crois point blesser l'éclat de votre rang ;
Mais gardez les traités : rendez la jeune Ydace,
Reste unique échappé des malheurs de ma race :
J'en apporte le prix.

POLYCRATE.

(*aux siens.*)

Qu'on dérobe à mes yeux
D'un vieillard indiscret l'aspect injurieux.

ARGIDE.

Mon frère, il ne vous fait qu'une juste demande.

POLYCRATE.

Soldats, qu'on obéisse alors que je commande :
Qu'on l'éloigne.

YDASAN.

Ah, grands Dieux! rendez-moi donc le temps
Où ma main vous servait et frappait les tyrans!
Faut-il que de mes ans la triste décadence
Me laisse à leurs genoux expirer sans vengeance!

SCENE II,

POLYCRATE, ARGIDE.

ARGIDE.

Vous pouviez lui répondre avec plus de bonté:
Mon frère, un vieux soldat doit être respecté.

POLYCRATE.

Non, mon frère: apprenez que je perdrais la vie
Avant que ma captive à mes mains fût ravie.
Ni la sévérité de mon père en courroux,
Ni tous ces vains traités qui parlent contre nous,
Ni les foudres des Dieux, allumés sur ma tête,
Ne m'ôteraient l'objet dont je fais ma conquête.
Mon esclave est mon bien; rien ne peut m'en priver:
De ces lieux à l'instant je la fais enlever.
(*après l'avoir regardé quelque temps en silence.*)
Blâmez-vous ce dessein que mon cœur vous confie?

ARGIDE.

Qui? moi! prétendez-vous que je vous justifie?
Quel besoin auriez-vous de mon consentement?
Comment approuverais-je un tel emportement?
La paix avec Carthage est déjà déclarée;
Agathocle aux autels aujourd'hui l'a jurée;
Tous nos concitoyens nous ont été rendus.
Si ce Carthaginois n'a de vous qu'un refus,

Vous r'allumez la guerre.

POLYCRATE.

Et c'eſt à quoi j'aſpire :
La guerre eſt néceſſaire à ce naiſſant empire :
Que ſerions-nous ſans elle ?

ARGIDE.

En des temps pleins d'horreurs,
La guerre a mis mon père au faîte des grandeurs :
Pour ſoutenir long-temps ce fragile édifice
Il faut des lois, mon frère, il faut de la juſtice.

POLYCRATE.

Des lois ! c'eſt un vain nom dont je ſuis indigné.
Eſt-ce à l'abri des lois qu'Agathocle a régné ?
Il n'en connut que deux : la force et l'artifice.
La loi de Syracuſe eſt que l'on m'obéiſſe.
Agathocle fut maître, et je veux l'égaler.

ARGIDE.

L'exemple eſt dangereux ; il peut faire trembler :
Voyez Créſus en Perſe, et Denys à Corinthe.

POLYCRATE.

(*après l'avoir regardé encore fixement.*)

Penſez-vous m'alarmer, m'inſpirer votre crainte ?
Prétendez-vous inſtruire Agathocle et ſon fils ?
Je voulais un ſervice, et non pas des avis.
J'avais compté ſur vous...

ARGIDE.

Je ſerai votre frère,
Votre ami véritable ardent à vous complaire,
Quand vous exigerez de ma foi, de mon cœur
Tout ce que d'un guerrier peut permettre l'honneur.

POLYCRATE.

POLYCRATE.

Hé bien, servez-moi donc.

ARGIDE.

Quel dessein vous anime ?
Vous voulez que je serve à vous noircir d'un crime ?

POLYCRATE.

Un crime, dites-vous ?

ARGIDE.

Je ne puis autrement
Nommer l'atrocité de cet enlèvement.

POLYCRATE.

Un crime ! vous osez...

ARGIDE.

Oui, j'ose vous apprendre
La dure vérité que vous craignez d'entendre.
Et quel autre que moi la dira sans détour ?

POLYCRATE.

Va, c'est où t'attendait mon malheureux amour.
Traître ! tu n'as pas su me cacher mon injure ;
De tes fausses vertus je voyais l'imposture.
Je ne prétendais pas te découvrir mon cœur ;
J'ai trop fondé du tien la sombre profondeur ;
J'en ai vu les replis ; j'ai percé le mystère
Dont tu sais fasciner les regards du vulgaire.
Je voyais dans mon frère un ennemi fatal ;
Il veut paraître juste, il n'est que mon rival.
Tu l'es : tu crois cacher d'un masque de prudence
De l'esclave et de toi l'indigne intelligence.
Plus coupable que moi, tu m'osais condamner ;
Mais tu connais ton frère : il sait peu pardonner.

ARGIDE.

Je te crois : je connais ta féroce insolence ;
Tu crois du roi mon père exercer la puissance ;

Monté sur les degrés de ce suprême rang,
Es-tu le seul ici qui sois né de son sang?
Tu n'en as que la fange où le ciel le fit naître.
Il a su la couvrir par les vertus d'un maître;
Et tes égaremens, qui l'ont trop démenti,
T'ont remis dans le rang dont il était sorti.

POLYCRATE.

Ils m'ont laissé ce bras pour punir un perfide.

ELPENOR *arrivant, à Polycrate.*

Seigneur, le roi vous mande.

POLYCRATE.

Oui, j'obéis.... Argide,
Voilà ton dernier trait: mais tremble à mon retour.
(*il sort.*)

ARGIDE.

Je t'attends: nous verrons avant la fin du jour
Si la férocité, la menace et l'outrage
Ou cachaient ta faiblesse, ou montraient ton courage.

SCENE III.

ARGIDE, ELPENOR.

ELPENOR.

Qu'ai-je entendu, Seigneur? et quel ardent courroux
Arme à mes yeux surpris et votre frère et vous?
Hélas! je vous ai vus ennemis dès l'enfance;
Mais ai-je dû m'attendre à tant de violence?
Vous me faites frémir.

ARGIDE.

Vos conseils me sont chers;
Mais j'appris de vous-même à braver les pervers.

Je l'appris encor plus dans Sparte et dans Athène !
Elpénor, condamnez ma franchiſe hautaine ;
Mon cœur, je l'avoûrai, n'eſt pas fait pour la cour.

ELPENOR.

Il eſt libre, il eſt grand ; mais, Seigneur, ſi l'amour,
Mêlant à vos vertus ſes faibleſſes cruelles,
Allume entre vous deux ces fatales querelles !
On le ſoupçonne au moins.

ARGIDE.

Ah ! ne redoutez rien ?
Je ne ſais point former un indigne lien.
Polycrate, il eſt vrai, dans ſa brûlante audace
Croit ſoumettre à ſes lois la malheureuſe Ydace,
Et je ne puis ſouffrir ce droit injurieux
Que le ſort des combats donne aux victorieux.
J'oſe braver mon frère et ſervir l'innocence.
Non, ce n'eſt point l'amour qui prendra ſa défenſe :
Je ne l'ai point connu ; mon cœur juſqu'aujourd'hui
Pour venger la vertu n'a pas beſoin de lui.
Elpénor, croyez-moi, s'il faut qu'il m'aſſerviſſe,
Il ne peut m'entraîner à rien dont je rougiſſe.

ELPENOR.

Je vous en crois ſans peine, et mes regards diſcrets
De ce cœur généreux reſpectent les ſecrets.
Mais, Seigneur, je voudrais qu'un peu de complaiſance
Pût raſſurer du roi la triſte défiance.
Il aime votre frère ; il vous craint.

ARGIDE.

Elpénor,
Il devrait m'eſtimer ; et j'oſe dire encor
Que la voix du public, équitable et ſincère,
Pourra me conſoler des rebuts de mon père.....
Mais quel bruit ? quel tumulte ? et qu'eſt-ce que je voi ?

SCENE IV.

ARGIDE, YDACE, ELPENOR, LA PRETRESSE.

(on entend un grand bruit derrière la scène : elle s'ouvre. Ydace paraît : la Prêtresse la suit. Le peuple et les soldats avancent au fond du théâtre.)

ARGIDE.

Est-ce Ydace ? Elle-même en ce séjour d'effroi !
Est-ce vous qui fuyez, captive infortunée ?

YDACE.

Par d'horribles soldats indignement traînée,
Arrachée aux autels de mes dieux protecteurs ;
Aux mains de la prêtresse à qui dans mes malheurs
Le ciel a confié ma jeunesse craintive,
On me poursuit encore errante, fugitive.
Quand mon père, accablé du poids de mes douleurs,
Allait jusqu'au palais faire parler mes pleurs,
On saisissait sa fille au nom de votre frère !...
En cet affreux moment leur troupe sanguinaire
Recule de surprise à votre auguste aspect ;
Tant le juste aux pervers imprime de respect ;
De ce respect, Seigneur, je m'écarte sans doute ;
Mais l'horreur où je suis, l'horreur que je redoute,
Sont ma fatale excuse en cette extrémité.
Et de votre grand cœur la noble humanité
Daignera jusqu'au bout, propice à ma misère,
Sauver ma liberté des transports de son frère.

ARGIDE.

Oui, oui, je défendrai contre ce furieux
Ce dépôt si sacré que je reçois des dieux.

Je vous prends sous ma garde au péril de ma vie.

YDACE.

Par vos rares vertus je suis plus asservie
Que par cet esclavage où me réduit le sort.
Je détestais le jour, et j'invoquais la mort;
Je vis par vous...

ARGIDE.

Allez · d'un tyran délivrée,
Revoyez loin de nous votre heureuse contrée.
C'en est fait, belle Ydace... emportez nos regrets...
De son départ, amis, qu'on hâte les apprêts.

(*au peuple qui est dans le fond.*)

Nobles Syracusains, secourez l'innocence;
Contre ses ravisseurs embrassez sa défense.

(*à la Prêtresse.*)

Prêtresse de Cérès, unissez-vous à moi;
Parlez au nom des dieux, et sur-tout de la loi.
Qu'Ydace enfin soit libre, et que de ce rivage
Avec son digne père on la mène à Carthage.

(*au peuple.*)

Qu'aucun de vous n'exige et qu'il n'ose accepter
Le prix dont ce vieillard la voulait racheter.
Liberté! liberté! tu fus toujours sacrée:
Quand on la met à prix elle est déshonorée.

(*à la Prêtresse.*)

Protégez cet objet que je vous ai rendu;
Aux persécutions dérobez sa vertu:
Qu'elle sorte aujourd'hui de cette terre affreuse.
Ydace! loin de moi vivez long-temps heureuse;
Allez, fuyez sur-tout loin d'un persécuteur....
En la fesant partir je m'arrache le cœur.

(*à Elpénor.*)

Me reprocheras-tu que l'amour soit mon maître ?
Favori d'Agathocle ! apprends à me connaître.
J'honore la vertu ; le malheur m'attendrit :
C'est à toi de juger si l'amour m'avilit.

SCENE V.

YDACE, LA PRETRESSE.

YDACE.

GRANDS Dieux qui par ses mains brisez mon joug funeste,
Est-il dans votre olympe une ame plus céleste ?
Et n'est-ce pas ainsi qu'autrefois les mortels
En s'approchant de vous méritaient des autels ?

(*à la Prêtresse.*)

Hélas ! vous feiiez craindre à mon ame offensée
Que sa pure vertu ne fût intéressée !

LA PRETRESSE.

Je l'admire avec vous : je crois voir aujourd'hui
Le sang de nos tyrans purifié par lui.

YDACE.

On dit qu'il fut nourri dans Sparte et dans Athènes ;
Il en a le courage et les vertus humaines.
Quelle grandeur modeste en offrant ses secours !
Que mon cœur qui m'échappe est plein de ses discours !
Comme en me défendant il s'oubliait lui-même !
A la cour des tyrans est-ce ainsi que l'on aime !
Je n'ai point à rougir de ses soins généreux ;
Ils ne sont point l'effet d'un transport amoureux :
Ses sentimens sont purs, et je suis sans alarmes.
Oui, mon bonheur commence !

LA PRETRESSE.

Et vous verſez des larmes !

YDACE.

Je pleure, je le dois; l'excès de ſes bontés,
Sa gloire, ſa vertu... tout m'attendrit...

LA PRETRESSE.

Partez.

YDACE.

C'en eſt fait. Retournons aux lieux qui m'ont vu naître.
Faut-il que je vous quitte ! Ah ! que n'eſt-il mon maître !

LA PRETRESSE.

Croyez-moi, chère Ydace, il vous faut dès ce jour
Fuir ces bords dangereux, menacés par l'amour.
Votre cœur attendri veut en vain ſe contraindre :
Argide et ſes vertus ſont pour vous trop à craindre.
Préparons tout, et craignons que ſon frère odieux
Ne ramène le crime en ces funeſtes lieux.

YDACE.

Dieux ! ſi vous protégez ce cœur faible et timide ;
Dieux ! ne permettez pas qu'il oſe aimer Argide !
Etouffez dans mon ſein ces ſentimens ſecrets
Qui livreraient mes jours à d'éternels regrets,
Et de qui malgré moi le charme involontaire
Redoublerait encor ma honte et ma miſère !

LA PRETRESSE.

O cœur pur et ſenſible, et né dans les malheurs !
Va, crains la vertu même, et fuis loin des grandeurs !

Fin du ſecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN.

YDASAN.

J'AI paru devant lui, je l'ai revu ce roi,
Ce héros autrefois plus inconnu que moi.
De mes chagrins profonds domptant la violence,
J'ai jusqu'à le prier forcé ma répugnance.
Mes traits défigurés par l'outrage du temps,
Ce front cicatrisé couvert de cheveux blancs,
Ne l'ont point empêché de daigner reconnaître
Un vieux concitoyen dont les yeux l'ont vu naître.
Je me suis étonné qu'il vit couler mes pleurs
Sans marquer ces dédains qu'inspirent les grandeurs.
Le temps, dont il commence à ressentir l'injure,
Aurait-il amolli cette ame fière et dure?
D'un regard adouci ce prince a commandé
Qu'on me rendit mon sang que j'ai redemandé.
Polycrate, indigné de l'ordre de son père,
Ne pouvait devant lui retenir sa colère:
Le barbare est sorti la fureur dans les yeux.

LA PRETRESSE.

Tout est à redouter de cet audacieux.
Son père a pour lui seul une aveugle tendresse:
Avec étonnement on voit tant de faiblesse.
Ce roi si défiant, si redouté de tous,
Si ferme en ses desseins, du pouvoir si jaloux,
Est mollement soumis, comme un homme vulgaire,
Au superbe ascendant d'un jeune téméraire.

Il n'aime point Argide; il semble redouter
Cette mâle vertu qu'il ne peut imiter:
Ce noble caractère et l'indigne et l'outrage.
Il aime Polycrate, il chérit son image.
Le barbare en abuse; il n'est point de forfaits
Dont son emportement n'ait souillé le palais.
Le père fut tyran, le fils l'est davantage.
Sans la vertu d'Argide, et sans ce fier courage,
Votre sang malheureux, flétri, déshonoré,
Au lâche Policrate allait être livré.

YDASAN.

Il eût fait cet affront à son malheureux père!

LA PRETRESSE.

Il l'osait; mais Argide est un dieu tutélaire,
Un dieu qui parmi nous aujourd'hui descendu
Vient consoler la terre et venger la vertu.
Vous lui devez l'honneur, vous lui devez la vie.
Emmenez votre fille. Un barbare, un impie,
Aux lois des nations peut encore attenter:
Son caractère affreux ne sait rien respecter.
Entre le crime et lui mettez les mers profondes:
Qu'un favorable dieu vous guide sur les ondes.
Souvenez-vous de moi sous un ciel plus heureux.

YDASAN.

Vos vertus, vos bontés ont surpassé mes vœux.
Sans doute avec regret de vous je me sépare;
Mais il me faut sortir de ce séjour barbare;
Il me faut mourir libre, et j'y cours de ce pas.

SCENE II.

LA PRETRESSE, YDASAN, EGESTE.

EGESTE.

Nous sommes tous perdus : ami, n'avance pas.
La mort est désormais le recours qui nous reste :
Argide, Polycrate, Ydace...

YDASAN.

Ah ! cher Egeste !
Ma fille, Ydace, parle, et donne-moi la mort.

EGESTE.

Nous conduisions Ydace : elle approchait du port,
Elle vous attendait pour quitter Syracuse ;
Les peuples empressés au bord de l'Aréthuse,
Pleurant de son départ, admirant sa beauté,
Chargeaient le ciel de vœux pour sa prospérité.
Tout à coup Polycrate, écartant tout le monde,
Paraît comme un éclair qui fend la nuit profonde :
Il se saisit d'Ydace, et d'un bras détesté,
Il arrache sa proie au peuple épouvanté.
Argide seul, Argide entreprend sa défense ;
Sa fermeté s'oppose à tant de violence.
L'infame ravisseur, un poignard à la main,
Sur ce jeune héros s'est élancé soudain.
Argide a combattu ; mais avec quel courage !
On croyait voir un dieu contre un monstre sauvage.
Polycrate vaincu tombe et meurt à ses pieds.
Les cris des citoyens jusqu'au ciel envoyés
En portent à l'instant la nouvelle à son père ;
Tandis qu'en son triomphe oubliant sa colère,

Le vainqueur attendri ſecourt en gémiſſant
Le farouche ennemi qui meurt en menaçant.

EGESTE.

Tu ne m'as rien appris qui ne nous ſoit propice:
Nous ſommes tous vengés.

LA PRETRESSE.

Le ciel a fait juſtice.
C'eſt un tyran de moins dans nos calamités.

YDASAN.

Quittons ces lieux, marchons.... Qu'ai-je à craindre?

EGESTE, *l'arrêtant.*

Ecoutez:
Le roi qui dans ce fils mit ſa ſeule eſpérance
Accourt ſur le lieu même en nous criant: *vengeance!*
Mon fils dénaturé vient d'égorger mon fils!
Ses farouches ſoldats s'aſſemblent à ſes cris,
Le peuple ſe diſperſe, et fuit d'un pas timide.
Agathocle éperdu fait arrêter Argide:
On ſaiſit votre fille, et dans ſon trouble affreux,
Le roi déſeſpéré vous a proſcrit tous deux.

YDASAN.

Ma fille! ton ſeul nom déchire mes entrailles!
J'eſpérais de mourir dans les champs de batailles!
Sous le fer des bourreaux allons-nous expirer?...
Il faut qu'un vieux ſoldat meure ſans murmurer.
Mais toi!

EGESTE.

S'il commettait cette horrible injuſtice,
Je ne puis, Ydaſan, que vous ſuivre au ſupplice.
Le pouvoir deſpotique eſt maître de nos jours:
Nous ſommes ſans appui, ſans armes, ſans ſecours....
Mais ne pouvez-vous pas, Prêtreſſe qu'on révère,
Faire parler du moins votre ſaint caractère?

LA PRETRESSE.

Ce temps n'eſt plus. J'ai vu que des dieux autrefois
On reſpectait l'empire, on écoutait la voix;
Le remords arrêtait ſur le bord de l'abyme,
La juſtice éternelle épouvantait le crime....
Sur nos dieux abattus les tyrans élevés,
De nos biens enrichis, de nos pleurs abreuvés,
A nos antiques droits ont déclaré la guerre.
La rapine et l'orgueil ſont les dieux de la terre.

EGESTE.

Séparons-nous: on vient. C'eſt Agathocle en pleurs.
Comme vous il eſt père, et je crains ſes douleurs:
La vengeance les ſuit.

SCENE III.

AGATHOCLE, Suite.

AGATHOCLE.

Qu'on ôte de ma vue
Ce malheureux objet qui m'indigne et me tue.
Sur elle et ſur ſon père ayez les yeux ouverts;
Qu'ils ſoient tous deux gardés, qu'ils ſoient chargés de fers.
Amenez devant moi ce criminel Argide.

UN OFFICIER.

Votre fils!

AGATHOCLE.

Lui! mon fils? non... mais ce parricide.
Mon fils eſt mort!

(on amène Argide enchaîné. Suite. Egeſte éloigné avec les gardes.)

(*Agathocle à Argide.*)

Cruel! il eſt mort par tes coups,
Et tu braves encor mes pleurs et mon courroux!
Et ce peuple aveuglé, qu'a ſéduit ton audace,
Applaudit à ton crime et demande ta grace!

ARGIDE.

Seigneur, le peuple eſt juſte.

AGATHOCLE.

Il va voir aujourd'hui
Que ſon malheureux prince eſt plus juſte que lui.
Traître! je t'abandonne aux lois que j'ai portées.

ARGIDE.

Si par l'équité ſeule elles furent dictées,
Elles décideront qu'en ce triſte combat
J'ai ſauvé l'innocence et peut-être l'Etat.
Le nom de loi m'eſt cher, et ce nom me raſſure.

AGATHOCLE.

Tu redoubles ainſi ton crime et mon injure!
Tu ne m'aimas jamais, et crois me déſarmer?

ARGIDE.

Mon cœur toujours ſoumis cherchait à vous aimer;
Il eſt pur; il n'a point de reproche à ſe faire.
Ce cœur s'eſt ſoulevé quand j'ai tué mon frère:
De la nature en moi j'ai ſenti le pouvoir:
Mais il fallait combattre, et j'ai fait mon devoir.
J'ai puni des forfaits, j'ai vengé l'innocence:
Elle n'avait que moi, Seigneur, pour ſa défenſe.
Le cruel m'a forcé de lui percer le flanc.
Suivez votre courroux, baignez-vous dans mon ſang.
Si dans ce jour affreux les remords peuvent naître,
Je n'en dois point ſentir... Vous en aurez peut-être.

AGATHOCLE.

Quoi! ton farouche orgueil ose encor m'insulter!

ARGIDE.

Je ne sais que vous plaindre, et que vous respecter.

AGATHOCLE, *en gémissant.*

Tu m'arraches mon fils!

ARGIDE.

J'ai défendu ma vie,
Et je vous ai servi, vous, dis-je, et ma patrie.

AGATHOCLE.

Fuis de mes yeux, barbare, attends ton juste arrêt.

ARGIDE.

Vous êtes souverain, commandez: je suis prêt.

(*on l'emmène.*)

SCENE IV.

AGATHOCLE, Gardes.

QUE vais-je devenir? Dans quel trouble il me jette!
Quoi donc! sa fermeté tranquille et satisfaite
D'un œil indifférent, d'un bras dénaturé,
Vient tourner le poignard dans mon cœur déchiré!
Voilà les dignes fruits de la fausse sagesse
Que les Syracusains cherchèrent dans la Grèce!
Ils en ont rapporté le mépris de mes lois,
Celui de la mort même, et la haine des rois.
Je n'ai donc plus d'enfans! ma vieillesse accablée
Va descendre au tombeau sans être consolée.
Ma gloire, ce fantôme inutile au bonheur,
Illustrant ma disgrace en augmente l'horreur.
Que me fait cette gloire et ma grandeur suprême?
Je suis privé de tout et réduit à moi-même.

Dans les jours malheureux qui peuvent me reſter,
Je lis un avenir qui doit m'épouvanter.
C'eſt à moi de mourir; mais au moins je me flatte
Que tous les aſſaſſins de mon fils Polycrate
Subiront avec moi le plus juſte trépas.

(*à un garde.*)

Vous, veillez ſur Argide, et marchez ſur ſes pas.

(*à un autre.*)

Vous, répondez d'Ydace, et ſur-tout de ſon père.

(*à un autre.*)

Que l'on cherche Elpénor. Un conſeil ſalutaire
De ſon expérience eſt toujours l'heureux fruit.
Ses yeux m'éclaireront dans cette affreuſe nuit.

(*à un officier.*)

Soutenez-moi: mon ame en ſes tranſports funeſtes
De ma force épuiſée a conſumé les reſtes.
Je ne me connais plus... Dieu des rois et des dieux!
Dieu qu'annonçait Platon chez nos groſſiers aïeux,
Je t'invoque à la fin; ſoit raiſon, ſoit faibleſſe,
Si tu règnes ſur nous, ſi ta haute ſageſſe
Prend ſoin du haut des cieux du deſtin des Etats,
Si tu m'as élevé, ne m'abandonne pas.
Je t'imitai du moins en fondant un empire,
En y donnant des lois; et ma douleur n'aſpire,
Au bout de la carrière où je touche aujourd'hui,
Qu'à venger mon cher fils, qu'à tomber avec lui.

Fin du troiſième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

YDACE, LA PRETRESSE,
Soldats dans le fond.

YDACE. (*)

NON, je ne cache plus ma tendreſſe fatale:
Je l'aimais, je l'avoue; et l'amour nous égale.
Non, ne ménagez plus ce cœur né pour ſouffrir;
J'appris à vivre eſclave, et j'apprends à mourir;
Ne me déguiſez rien, je pourrai tout entendre.
Je ſais que dans ces lieux le roi devait ſe rendre:
C'eſt un père outragé, c'eſt un maître abſolu:
On dit qu'il a parlé, mais qu'a-t-il réſolu?

LA PRETRESSE.

Il flottait incertain; ſon ame s'eſt montrée.
De douleur affaiblie, et de ſang altérée.
Tantôt par un ſeul mot il nous glaçait d'horreur,
Et ſur-tout ſon ſilence inſpirait la terreur;
Tantôt la profondeur de ſa ſombre penſée
Echappait aux regards d'une foule empreſſée.
Il ſoupire, il menace; il ſe calme, il frémit:
Pour le ſeul Elpénor on croit qu'il s'adoucit.
Autour de lui rangés ſes courtiſans le craignent,
Et dans ſon déſeſpoir il en eſt qui le plaignent.

(*) Ici *Ydace* ne doit plus ſe contenir dans les bornes d'une douleur modeſte; elle doit paraître en déſordre, les cheveux épars, et éclater en ſanglots.

YDACE.

YDACE.

Ils plaignent un tyran! bas esprits, vils flatteurs!
Ils n'osent plaindre Argide! ils lui ferment leurs cœurs!
Ils croiraient faire un crime en prenant sa défense.

LA PRETRESSE.

L'affliction du maître impose à tous silence.

YDACE, *en poussant un cri, et en pleurant.*

Ah! parlez-moi du moins, répondez à mes cris.
Est-il vrai qu'Agathocle ait condamné son fils?

LA PRETRESSE.

Le bruit en a couru.

YDACE.

Je me meurs!

LA PRETRESSE.

Chère Ydace!
Ah! revenez à vous! un père qui menace
Ne frappe pas toujours. Ma fille, rassurez,
Ranimez vos esprits par le trouble égarés;
Ecartez de votre ame une image si noire.

YDACE.

Argide est condamné!

LA PRETRESSE.

Non, je ne puis le croire.

YDACE.

Je ne le crois que trop... C'en est fait.

LA PRETRESSE.

C'est ici
Que du sort qui l'attend on doit être éclairci.
L'instant fatal approche; Agathocle s'avance;
Il paraît qu'Elpénor lui parle en assurance.
Attendons un moment dans ces lieux retirés;
Ils furent en tout temps des asiles sacrés;

Mépriſés de nos grands, le peuple les révère :
J'y vois déjà venir votre malheureux père.

YDACE.

De votre ſaint aſile on viendra l'arracher ;
Aux regards du tyran qui pourra ſe cacher ?

SCENE II.

AGATHOCLE *d'un côté, ſuivi d'*ELPENOR. YDACE, LA PRETRESSE *de l'autre côté, retirés dans les ruines du temple.*

AGATHOCLE *à Elpénor.*

Oui, te dis-je, le traître irritait ma colère ;
Dans ſes reſpects forcés il inſultait ſon père ;
On eût dit en voyant Argide auprès de moi
Que j'étais le coupable et qu'Argide était roi.
L'inſolent à mes yeux ſe vantait de ſon crime.
Le meurtre de ſon frère eſt, dit-il, légitime :
Il a ſervi l'Etat en m'arrachant mon fils !
(*il s'aſſied.*)
C'en eſt trop ! qu'on me venge... Elpénor ! obéis.
Qu'on me venge... Soldats, n'épargnez plus Argide.
Il faut enfin qu'un roi puniſſe un parricide.
Qu'il meure.

LA PRETRESSE, *ſortant de l'aſile, et ſe jetant aux genoux d'Agathocle.*

Non, Seigneur, non vous ne voudrez pas
De deux fils en un jour contempler le trépas ;
Vous n'immolerez point la moitié de vous-même.
De mes dieux mépriſés la majeſté ſuprême

Ne parle point ici par ma débile voix :
Je n'atteſterai plus leur juſtice et leurs lois.
Je ſais trop qu'à pas lents la vengeance éternelle
Pourſuit des méchans rois la tête criminelle ;
Et que ſouvent la foudre éclate en vains éclats,
Pour des cœurs endurcis qui ne la craignent pas.
Mais ne vous perdez point dans un jour ſi funeſte ;
Ne vengez point un fils ſur un fils qui vous reſte ;
Et ne vous privez point de l'unique ſecours
Que le ciel vous gardait dans vos malheureux jours.

YDASAN.

Cruel ! peux-tu frapper une fille innocente ?

YDACE.

J'apporte ici ma tête ; et votre main ſanglante
Me ſera favorable en me feſant mourir.
Mais voyez les horreurs où vous allez courir.
Le fils dont vous pleurez la mort trop méritée
Avait une ame atroce et du crime infectée,
Et jaloux de ſon frère allait l'aſſaſſiner.
Le fils, qu'un père injuſte oſe ici condamner,
Eſt un héros, un dieu qui nous a fait juſtice.
Si vous vous obſtinez à vouloir ſon ſupplice,
Voyez déjà ce ſang répandu par vos mains
Soulever contre vous les dieux et les humains.
Vous ſerez déteſté de toute la nature,
Déteſté de vous-même... Et l'ame auguſte et pure,
L'ame du grand Argide en vain du haut des cieux
Implorera pour vous la clémence des dieux :
Ils ſuivront votre exemple, ils ſeront ſans clémence.
Ce ſang ſi précieux crîra plus haut vengeance.
La vérité ſe montre à vos yeux détrompés :
Elle a conduit nos voix... J'attends la mort : frappez.

AGATHOCLE.

Quoi ! ces trois ennemis insultent à ma perte !
Quoi ! sous leurs pas tremblans quand la tombe est ouverte,
Ils déchirent encor ce cœur désespéré !
Qu'on les fasse sortir.

(*on les emmène.*)

SCENE III.

AGATHOCLE, ELPENOR.

AGATHOCLE.

Mon esprit égaré
De tout ce que j'entends reçoit d'affreux présages.
Ami, durant trente ans de travaux et d'orages,
Par des périls nouveaux chaque jour éprouvé,
Jamais jour plus affreux pour moi ne s'est levé.
Mon fils eut des défauts : l'amitié paternelle
Ne m'en figurait pas une image infidelle ;
Mais son courage altier secondait mes desseins ;
Il soutenait le trône établi par mes mains.
Et s'il faut à tes yeux découvrir ma pensée,
De ce trône sanglant ma vieillesse lassée
Allait le résigner à mon malheureux fils.
Tu vois de quels effets mes projets sont suivis.
Mon cœur s'ouvre à tes yeux ; ouvre le tien de même.
Dis-moi la vérité : je la crains, mais je l'aime.
Est-il vrai que mes fils se disputaient tous deux
Cette jeune beauté, cet objet dangereux ?
Cette esclave ?

ELPENOR.

On prétend qu'ils ont brûlé pour elle.
Cet amour a produit leur sanglante querelle;
Elle a causé la mort du fils que vous pleurez!
Polycrate, au mépris de vos ordres sacrés,
En portant sur Ydace une main téméraire,
A levé le poignard sur son malheureux frère.
Argide a du courage: il n'a point démenti
Le pur sang d'un héros dont on le voit sorti.
Je gémis avec vous que ce fils intrépide
Avec tant de vertu ne soit qu'un parricide;
Mais Polycrate enfin fut l'injuste agresseur.

AGATHOCLE.

Tous deux sont criminels: ils m'ont percé le cœur.
L'un a subi la mort, et l'autre la mérite:
Contre le meurtrier tu sais que tout m'irrite.
Sa faveur populaire avait dû m'alarmer;
Il m'offensait sur-tout en se faisant aimer;
Son nom s'agrandissait des débris de ma gloire.
En vain dans l'Occident les mains de la victoire
Du laurier des héros m'ont cent fois couronné;
Dans ma triste maison j'étais abandonné....
Je le suis pour jamais. Je sens trop que l'envie
Des tourmens que j'éprouve est à peine assouvie.
On me hait: et voilà le trait envenimé
Qui perce un cœur flétri dans l'ennui consumé....
Mais Argide est mon fils.

ELPENOR.

Et j'ose encor vous dire
Qu'il fut digne de l'être et digne de l'empire:
Incapable de feindre ainsi que de flatter,
De souffrir un affront et de le mériter;
Vertueux et sensible...

AGATHOCLE.

Ah, qu'oſes-tu prétendre ?
Lui ſenſible ! A mes pleurs a-t-il daigné ſe rendre ?
Du meurtre de ſon frère avait-il des remords ?
A-t-il pour me fléchir tenté quelques efforts ?
Hé ; n'a-t-il pas bravé la douleur de ſon père ?

ELPENOR.

Il eſt trop de fierté dans ce grand caractère ;
Il ne ſait point plier.

AGATHOCLE.

Je dois ſavoir punir.

ELPENOR.

Ne vous préparez point un horrible avenir :
La nature a parlé ; ſa voix eſt toujours tendre.

AGATHOCLE.

Le cri de la vengeance auſſi ſe fait entendre.
Je dois tout à mon trône ; ô trône enſanglanté !
Si brillant, ſi funeſte, et ſi cher acheté !
Grandeur éblouiſſante et que j'ai mal connue !
Juſqu'à quand votre éclat ſéduira-t-il ma vue ?

ELPENOR.

Du trouble où je vous vois que faut-il augurer ?
Qu'ordonnez-vous d'un fils ?

AGATHOCLE.

Laiſſe-moi reſpirer.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA PRETRESSE, YDASAN *auprès du temple sur le devant du théâtre*, Gardes *dans le fond.*

LA PRETRESSE.

EXEMPLES étonnans des caprices du sort!
L'un à l'autre inconnus dans ce séjour de mort,
Sous le fer d'un tyran la prison nous rassemble,
Et je ne vous ai vu que pour mourir ensemble!
O père infortuné! c'est dans ces mêmes lieux,
Dans ce temple où jadis ont descendu nos dieux;
C'est parmi les débris de leurs autels en cendre
Que le roi va paraître, et l'arrêt doit se rendre!
Agathocle a voulu que sa servile cour
Solemnise avec lui ce déplorable jour.
C'est une fête auguste; et son ame affligée
Croit par ce grand éclat sa perte mieux vengée:
Il croit apprendre mieux au peuple épouvanté
Que le sang d'un tyran doit être respecté.
Sous sa puissante voix il faut que tout fléchisse:
Et ce spectacle horrible, on l'appelle justice!

YDASAN.

Prêtresse, croyez-moi, ce violent courroux
Rassasié de sang n'ira point jusqu'à vous.
Il est, n'en doutez pas, des barrières sacrées
Dont on ne franchit point les bornes révérées.
Un tyran craint le peuple; et ce peuple à mes yeux,
Tout corrompu qu'il est, respecte en vous ses dieux.

De ma fille après tout vous n'êtes point complices;
C'eſt aſſez qu'avec elle un malheureux périſſe :
C'eſt ma ſeule prière, et le coup qui m'attend
Ne peut précipiter ma mort que d'un moment.
Je vous quitte attendri ; pardonnez à mes larmes.

LA PRETRESSE.

On ne les permet point. Ces délateurs en armes
Vont à notre tyran rapporter nos diſcours.

YDASAN.

Je le ſais; c'eſt l'uſage établi dans les cours.
Grands Dieux! je vois paraître Argide avec Ydace!

SCENE II.

YDASAN, LA PRETRESSE, ARGIDE, YDACE, Gardes et Aſſiſtans *dans le fond.*

ARGIDE.

On le permet : je viens chercher ici ma grâce.

YDASAN.

Seigneur, que dites-vous ?

ARGIDE.

Contre ſon raviſſeur
J'ai défendu ta fille, et vengé ſon honneur.
J'ai fait plus : je l'aimais, et m'immolant pour elle
Je m'impoſais moi-même une abſence éternelle.
Je te demande ici le prix de la vertu
Pour qui je vais mourir, pour qui j'ai combattu.
J'étouffais mon amour, et je n'ai pu prétendre
(Malheureux d'être prince) à devenir ton gendre.
Mais enfin de ce nom je ſuis trop honoré :
Je veux dans mon tombeau porter ce nom ſacré....

Ydace,

Ydace, en nous aimant expirons l'un et l'autre;
Que ma mourante main puisse presser la vôtre;
Que mes yeux soient encore attachés sur vos yeux!
Que la divinité qui nourrit nos aïeux
Préside avec l'hymen à notre heure fatale!

(*à la Prêtresse.*)

O prêtresse, allumez la torche nuptiale....

(*à Ydasan.*)

Embrassons-nous, mon père, à nos derniers momens:
Ydace, chère Ydace, acceptez mes sermens:
Ils sont purs comme vous. Nos ames rassemblées
Au ciel qui les forma vont être rappelées.
Conservez, s'il se peut, équitable avenir,
De l'amour le plus saint l'éternel souvenir!

YDACE *à Ydasan.*

Les sentimens d'Argide ont passé dans mon ame:
Son courage m'élève et sa vertu m'enflamme.
Le nom de son épouse est un titre trop beau
Pour que vous refusiez d'en orner mon tombeau.
Non, Argide, avec vous la mort n'est point cruelle:
La vie est passagère et la gloire immortelle.

YDASAN.

Ah, mon prince! ah, ma fille!

LA PRETRESSE.

Infortunés époux!
Couple digne du ciel! il est ouvert pour vous.
Il voit un grand spectacle, et digne qu'on l'envie,
La vertu qui combat contre la tyrannie.

YDASAN.

Chère fille! grand prince! en quel horrible jour,
En quels horribles lieux me parlez-vous d'amour!

Hé bien, je vous unis : hé bien, Dieux que j'atteste !
Dieux des infortunés, formez ce nœud funeste !
Et pour le célébrer, renverſez nos tyrans
Dans l'abyme où la foudre a plongé les Titans !
Que le feu de l'Etna dans ſes gouffres s'allume ;
Que le barbare y tombe, y vive et s'y conſume !
Que ſon juſte ſupplice, à jamais renaiſſant,
Soit l'éternel vengeur de mon ſang innocent !
Et tombe la Sicile et Syracuſe en poudre
Si l'oppreſſeur du peuple échappait à la foudre !
Voilà mes vœux pour vous, chers et tendres amans ;
Et nos chants de l'hymen, et mes derniers ſermens.

LA PRETRESSE.

Notre heure eſt arrivée : Agathocle s'avance ;
Il ajoute à la mort l'horreur de ſa préſence.

ARGIDE.

Quoi ! ſa cour l'environne, et ſon peuple le ſuit !

YDASAN.

Quel démon, quel deſſein devant nous le conduit ?

SCENE III et dernière.

LES PERSONNAGES précédens, AGATHOCLE *entouré de sa cour. Le peuple se range sur les deux côtés du théâtre : les grands prennent place aux côtés du trône, et sont debout.*

AGATHOCLE. (*)

L'ÉQUITÉ... C'est sa voix qui dicte la sentence....
(*il monte sur le trône, et les grands s'asseyent.*)
C'est moi qui vous l'annonce : écoutez en silence....
Vous me voyez au trône ; et c'est le digne prix
De trente ans de travaux pour l'Etat entrepris.
J'eus de l'ambition, je n'en fais point d'excuse ;
Et si de quelque gloire aux champs de Syracuse,
Parmi tant de combats, j'ai pu couvrir mon nom,
Cette gloire est le fruit de mon ambition :
Si c'était un défaut, il serait héroïque.
Je naquis inconnu dans votre république :
J'étais dans la bassesse, et je n'ai dû qu'à moi
Les talens, les vertus qui m'ont fait votre roi.
Je n'avais pas besoin d'une origine illustre ;
La mienne à ma grandeur ajoute un nouveau lustre.
L'argile par mes mains autrefois façonné
A produit sur mon front l'or qui m'a couronné.
Rassasié de gloire et de tant de puissance,
Enfin j'en ai senti la triste insuffisance....

(*) Ce morceau doit être débité avec beaucoup de noblesse, et même d'enthousiasme : il faut sur-tout observer les pauses qui sont marquées par des points.

Le ciel, je le vois trop, met au fond de nos cœurs
Un sentiment secret au-dessus des grandeurs.
Je l'éprouve, et mon ame est assez forte encore
Pour dédaigner l'éclat que le vulgaire adore.
Je puis également, m'étant bien consulté,
Vivre et mourir au trône, ou dans l'obscurité.....

Pour un fils que j'aimais ma prodigue tendresse
Me faisait espérer qu'aux jours de ma vieillesse,
De mon puissant empire il soutiendrait le poids :
Je le crus digne enfin de vous donner des lois.
Je m'étais abusé : ces erreurs mensongères
Sont le commun partage et des rois et des pères.
C'est peu de les connaître ; il les faut expier....
O mon fils !... dans mes bras daigne les oublier !...

(*il tend les bras à Argide, et le fait asseoir à côté de lui.*)

Peuples, voilà le roi qu'il vous faut reconnaître.
Je crois tout réparé, je le fais votre maître.
Oui, mon fils, j'ai connu que dans ce triste jour
La vertu l'emportait sur le plus tendre amour.
Tu méritais Ydace, ainsi que ma couronne....
Jouis de toutes deux ; ton père te les donne.

Prêtresse de Cérès, allumez les flambeaux
Qui doivent éclairer des triomphes si beaux ;
Relevez vos autels, célébrez vos mystères
Que j'ai cru trop long-temps à mon pouvoir contraires.
Apprenez à ce peuple à remplir à la fois
Ce qu'il doit à ses dieux, ce qu'il doit à ses rois....

Toi, généreux guerrier, toi le père d'Ydace,
Puisses-tu voir ton sang renaître dans ma race !...
Sers de père à mon fils, rends-moi ton amitié ;
Pardonne au souverain qui t'avait oublié ;

Pardonne à ces grandeurs dont le ciel me délivre.
Le prince a disparu, l'homme commence à vivre.

YDACE *à la Prêtresse.*

O Dieux !

EGESTE.

Quel changement !

YDASAN.

Quel prodige !

YDACE.

Heureux jour !

ARGIDE.

Vous m'étonnez, mon père; et peut-être à mon tour
Je vais dans ce moment vous étonner vous-même....
Vous daignez me céder ce brillant diadème,
Inestimable prix de vos travaux guerriers,
Que vos vaillantes mains ont couvert de lauriers....
J'ose accepter de vous cet auguste partage,
Et je vais à vos yeux en faire un digne usage....
Platon vint sur ces bords, il enseigna des rois;
Mon cœur est son disciple et je suivrai ses lois....
Un sage m'instruisit, mais c'est vous que j'imite;
A vivre en citoyen votre exemple m'invite.
Vous êtes au-dessus des honneurs souverains;
Vous les foulez aux pieds, Seigneur, et je les crains.
Malheur à tout mortel qui se croirait capable
De porter après vous ce fardeau redoutable.
Peuples, j'use un moment de mon autorité:
Je règne.... votre roi vous rend la liberté.
(il descend du trône.)
Agathocle à son fils vient de rendre justice:
Je vous la fais à tous... Puisse le ciel propice

Commencer dès ce jour un siècle de bonheur,
Un siècle de vertu plutôt que de grandeur....
O mon auguste épouse ! ô noble citoyenne !
Ce peuple vous chérit ; vous êtes plus que reine.

Fin du cinquième et dernier acte.

AVIS AU LECTEUR,

Imprimé dans plusieurs éditions, à la suite des tragédies.

L'AUTEUR est obligé d'avertir que la plupart de ses tragédies imprimées à Paris chez *Duchêne*, au temple du goût, en 1764, avec privilége du roi, ne sont point du tout conformes à l'original. Il ne sait pas pourquoi le libraire a obtenu un privilége sans le consulter. Le roi ne lui a certainement pas donné le privilége de défigurer des pièces de théâtre, et de s'emparer du bien d'autrui pour le dénaturer.

Dans la tragédie d'Oreste, le libraire du temple du goût finit la pièce par ces deux vers de *Pylade :*

Que l'amitié triomphe en tout temps, en tous lieux,
Des malheurs des mortels et des *crimes* des dieux.

Ce blasphème est d'autant plus ridicule dans la bouche de *Pylade* que c'est un personnage religieux qui a toujours recommandé à son ami d'obéir aveuglément aux ordres de la divinité. Dans toutes les autres éditions on lit : *et du courroux des dieux.*

On ne conçoit pas comment, dans la même tragédie, l'éditeur a pu imprimer : (*page* 237.)

Je la mets dans vos fers, elle va vous servir.
C'est m'acquitter vers vous bien moins que la punir.
Vous laissez cette cendre à mon juste courroux, etc.

Qui jamais a pu imaginer de mettre ainſi quatre rimes maſculines de ſuite, et de violer ſi groſſièrement les premières règles de la poéſie françaiſe ? Il y a plus encore. Le ſens eſt perverti ; il y a ſix vers néceſſaires d'oubliés. Il ſe peut qu'un comédien, pour avoir plutôt fait, ait écourté et gâté ſon rôle. Un libraire ignorant achéte une mauvaiſe copie du ſouffleur de la comédie, et au lieu de ſuivre l'édition de Genève, qui eſt fidelle, il imprime un ouvrage entièrement méconnaiſſable.

La même ſottiſe ſe trouve dans la tragédie de Brutus, page 282.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes.
Un cœur tel que le ſien méritait d'être à vous.
Abominables lois que la cruelle impoſe.

Peut-on préſenter aux lecteurs un pareil galimatias, et voler ainſi leur argent ? Il y a ici trois vers d'oubliés. Telle eſt la négligence de quelques libraires ; ils n'ont ni aſſez d'intelligence pour comprendre ce qu'ils impriment, ni aſſez d'honnêteté pour payer un correcteur d'imprimerie : pourvu qu'ils vendent leur marchandiſe, ils ſont contens. Mais bientôt leur mauvaiſe conduite eſt découverte, et leurs miſérables éditions décriées reſtent dans leurs boutiques pour leur ruine.

Tancrède eſt imprimé beaucoup plus infidelle-ment. L'auteur eſt obligé de déclarer qu'il y a

dans cette pièce beaucoup de vers qu'il n'a jamais ni faits ni pu faire, comme ceux-ci par exemple :

Voyant tomber leur chef, les Maures *furieux*
L'ont accablé de traits dans *leur rage cruelle.*

(*) L'Orphelin de la Chine n'eſt pas moins défiguré. On ne trouve point dans l'édition de *Duchêne* ces vers que dit *Gengis*, et qui ſont dans toutes les éditions.

Gardez de mutiler tous ces grands monumens,
Ces prodiges des arts conſacrés par les temps,
Reſpectez-les ; ils ſont le prix de mon courage.
Qu'on ceſſe de livrer aux flammes, au pillage,
Ces archives de lois, ce long amas d'écrits,
Tous ces fruits du génie, objets de vos mépris.
Si l'erreur les dicta, cette erreur m'eſt utile ;
Elle occupe ce peuple, et le rend plus docile.

Ce diſcours eſt très-convenable dans la bouche d'un prince ſage, qui parle à des Tartares ennemis des lois et de la ſcience.

Voici ce que l'éditeur a mis à la place :

Ceſſez de mutiler tous ces grands monumens
Echappés aux *fureurs des flammes, du pillage.*

Toute la fin de la tragédie de Zulime eſt ridiculement altérée. Une fille qui a trahi, outragé, attaqué ſon père, qui ſent tous ſes crimes et qui

(*) Ceci a déjà été remarqué dans l'avertiſſement qui eſt à la tête du premier volume du théâtre.

s'en punit, à qui son père pardonne, et qui s'écrie dans son désespoir *j'en suis indigne*, doit faire un grand effet. On a tronqué et altéré cette fin, et on finit la pièce par une phrase qui n'est pas même achevée. Les vers impertinens qu'on a mis dans Olimpie sont dignes d'une telle édition. En voici un qui me tombe sous la main :

Ne viens point, malheureux, par différens efforts.

En un mot, l'auteur doit pour l'honneur de l'art, encore plus que pour sa propre justification, précautionner le lecteur contre cette édition de *Duchêne*, qui n'est qu'un tissu de fautes et de falsifications. Il n'est pas permis de s'emparer des ouvrages d'un homme, de son vivant, pour les rendre ridicules. On a pris à tâche de gâter les expressions, de substituer des liaisons à des scènes plus impertinemment tronquées. Cette manœuvre a été poussée à un tel excès que les comédiens de province eux-mêmes, révoltés contre la licence et le mauvais goût qui défiguraient la tragédie d'Olimpie, n'ont jamais voulu la jouer comme on l'a représentée à Paris.

Ce n'est pas assez d'être parvenu à corrompre presque tous les ouvrages qu'un homme a composés pendant plus de cinquante années ; tantôt on publie sous son nom de prétendues *lettres secrètes ;* tantôt ce sont des lettres à ses *amis du*

Parnasse, qu'on fabrique en Hollande ou dans Avignon ; et puis c'est son *porte-feuille retrouvé*, que personne ne voudrait ramasser. *Granger* le libraire met son nom hardiment à un tome de mélanges ; un ex-jésuite lui attribue des livres ridicules, et écrit contre ces livres un libelle beaucoup plus ridicule encore ; et tout cela se vend à des provinciaux et à des étrangers qui croient acheter ce qu'il y a de plus intéressant dans la littérature française. Il est vrai que toutes ces impertinences tombent et meurent comme des insectes éphémères, mais ces insectes se reproduisent toutes les années. Rien n'est plus aisé à faire qu'un mauvais livre, si ce n'est une mauvaise critique. La basse littérature inonde une partie de l'Europe ; le goût se corrompt tous les jours : il en est à peu près de l'art d'écrire comme de celui de la déclamation. Il y a plus de six cents comédiens français répandus dans l'Europe, et à peine deux ou trois qui aient reçu de la nature les dons nécessaires, et qui aient pu approfondir leur art. Combien avons-nous d'écrivains qui à peine savent leur langue, et qui commencent par dire leur avis sur les arts qu'ils n'ont jamais pratiqués, sur l'agriculture sans avoir possédé un champ, sur le ministère sans être jamais entrés dans le bureau d'un commis, sur l'art de gouverner sans avoir pu seulement gouverner leur servante ? Combien s'érigent en critiques, qui

n'ont jamais pu produire d'eux-mêmes un ouvrage supportable; qui parlent de poésie, et qui ne savent pas seulement la mesure d'un vers? combien enfin deviennent calomniateurs de profession pour avoir du pain, et vendent des injures à tant la feuille?

Fin du Tome sixième.

S 22 7/1 (6)

Alt 22 7/1 (6)

DL 5472c

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51577/fragment/page=0363

VRES

IPLETES

DE

VOLTAIRE.

SIXIEME.

GR. BIBLIOTEK Z. ROSSIA

DEUX-PONTS,

ON et COMPAGNIE.

1791.

Farbkarte #13
B.I.G.
Inches
Centimetres
Blue
Cyan
Green
Yellow
Red
Magenta
White
3/Color
Black
Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:3-51577/fragment/page=0365